

ANTHOLOGIE BELGE

ANTAN EN EMPORTE LE TEMPS.

IMAGINATION CONTRE PANTOUFLES-MATRICES:

IMAGINATION A BATONS ROMPUS:

"IDES... ET AUTRES" Nº 22 (JANVIER 1977)

ANTHOLOGIE PERMANENTE DES "PARALITTERATURES" DU MONDE

COORDINATEUR: Bernard Goorden
B. P. 33 - Uccle 4
1180. Bruxelles.

EDITEUR RESPONSABLE: EDITIONS "RECTO-VERSO", A. S. B. L.
Rue Lesbroussart, 41
1050. Bruxelles
Tél.: 649. 65.25

COLLABORATIONS: Michèle Boriau
Jeanne Francis
Michel Thirionet
André Berleur
O. Van Cauwenberg
Joseph Vanden Borre

ILLUSTRATIONS: Anne Ballieux (P. 63)
Serge Bosmans (P. 75)
Bob De Moor (P. 88)
Jacques Devos (P. 70)
Michel François (P. 58)
André Franquin (PP. 18 et 83)
Raoul Hausman (P. 115)
Serge Heuschen (P. 31)
Luc Janssens (P. 102)
Tienick Kerevel (PP. 50 et 124)
Jean-Louis Lejeune (P. 45)
Dominique Mayérus (P. 9)
Jean-Claude Smit le Bénédicte (P. 132)

COUVERTURE: A. Sokolov.

Nous remercions en outre de leur aide précieuse:
-M. Yves Ramaekers, de la Direction Générale de la Jeunesse et des Loisirs du Ministère de la Culture Française, ainsi que le Service de l'Animation et de la Diffusion Culturelles (Secteur des Organisations d'Education Permanente) du Ministère de la Culture Française;
-la Commission Française de la Culture et de l'Agglomération de Bruxelles.
-le "Service Offset", 35 rue Lesbroussart à 1050 Bruxelles.

NAISSANCE D'UNE NOUVELLE MAISON D'EDITION PAS COMME LES AUTRES: LES EDITIONS RECTO-VERSO.

Entre la création littéraire abstraite, se présentant généralement sous forme de manuscrits, et l'Edition Commerciale, c'est le néant. Peu de possibilités d'essai sont offertes aux jeunes auteurs. Dans le monde de l'Edition, qui est aussi devenu celui des affaires, on ne prend pas de risques! Un groupe de jeunes a donc décidé de réaliser ce que tous les jeunes auteurs attendent, à savoir une maison d'édition ouverte, prête à accorder des possibilités de réalisation et de diffusion, sans pré-sélection arbitraire, laissant aux lecteurs le privilège de décider si les oeuvres publiées sont valables et leurs auteurs à encourager.

Il s'agit donc d'un véritable banc d'essai, d'une école, lieu de confrontations et d'échanges où l'on peut espérer voir se révéler des talents prometteurs.

Dirigée et animée par Bernard Goorden, entouré d'une équipe de jeunes dont le dynamisme n'est pas la moindre qualité, cette nouvelle maison d'édition crée diverses collections: "anthologies de l'imaginaire", "premières oeuvres poétiques", "essais", "études et simulations historiques", "BD & SF". Les dessinateurs y trouveront également un moyen de diffusion.

Deux collections, qui s'exprimaient sous forme artisanale et comptent déjà plusieurs volumes, "IDES...et AUTRES" (B. Goorden) et "GETTYSBURG" (Joseph Vanden Borre), sont les premières réalisations de cette jeune équipe.

Les EDITIONS RECTO-VERSO invitent tous les jeunes ou nouveaux auteurs à se manifester, en espérant qu'ils y trouveront enfin les moyens de s'exprimer sans contraintes morales, politiques ou financières.

Michel THIRIONET
Président

PAS DE PREJUGE-ETIQUETTE SUR LES ECRITS EN BELGIQUE.

Pourquoi vouloir à tout prix mettre une étiquette, politique ou autre, sur un texte? Pour le cataloguer dans tel ou tel courant de pensée, dans tel ou tel genre littéraire? Et les textes à cheval sur plusieurs genres, qu'en fait-on? Ils apportent de l'eau au moulin des "spécialistes" et font l'objet de mesquines petites querelles sans fin qui lassent le public des lecteurs. Ils ne demandent, eux, qu'à laisser vagabonder leur imagination ou leur intelligence critique au fil de ces courants d'idées. L'exotisme a toujours exercé une puissante attraction, une grande fascination, sur l'esprit du lecteur qui cherchait à se distraire. Mais ce dernier a, d'autre part, toujours hésité à s'aventurer dans l'inconnu des lendemains, peu rassurants quant au bien-être-chez-soi actuel... Même en imagination, l'homme -et surtout la femme: la présence d'une seule d'entre elles dans cette anthologie n'est-elle pas symptômatique?- a toujours fui ce qui l'attendait, remis à demain ses responsabilités d'aujourd'hui... Il doit regarder en face les réalités de tous ses jours et, si cela est trop pénible, les étudier avec le recul en extrapolant dans le temps ou dans l'espace, en d'autres lieux...

Il est temps de prendre le taureau par les cornes: comment sont tolérables, en une civilisation au sens propre du terme, les injustices sociales, les querelles linguistiques, la pollution, le racisme? La masse amorphe, repue de satisfaction, digère les privilèges acquits. Mais les jeunes ne veulent pas rester indifférents: en faisant appel à leur imagination, ils voudraient arracher leurs aînés à leurs pantoufles-matrices sécurisantes, les faire réagir, constructivement... Ils ont aussi peur des lendemains, bien sûr, mais ils souhaiteraient limiter les dégâts occasionnés par certains de leurs semblables à leurs prochains. Et ils analysent, chacun avec sa sensibilité, sa personnalité, son style, selon le degré de son désespoir, ce qu'il faut réparer: Vincent Goffart dépeint l'univers ingrat de l'automation avec ses inéluctables conséquences sur ses esclaves; Poeta Tristan témoigne de la condition des sous-traitants dans le monde de l'édition; Henri Wesoly, avec le recul de la lucidité, envisage l'issue fatale d'un conflit linguistique; Dominique Warfa trouve à la torture un usage ingénieux pour enrayer la criminalité; Michel Gens donne, à gauche et à droite, de savoureux coups de dents, faisant le plein autour de lui; Jean-Pierre Vuylsteke et Poeta Tristan vous font vivre à plusieurs époques historiques la fin d'un sauveur de l'humanité avec les variantes tant attendues; San Tewen passe en revue les gens en fonction de leurs réactions face à un problème; Jean-Claude Smit le Bénédicte et Claude Bastin semblent davantage être préoccupés par le monde de l'enfance en pleine mutation. Autant de points de vue, autant de perspectives sujettes à réflexions...

Paul Hanost laisse, lui, voyager son imagination à bâtons rompus. Voire! Ils se plaît à égratigner quelques tabous au passage, notamment en collaboration avec Alan Haig. Jean-Marie Thores a toute sa raison, toutes ses raisons, d'écrire comme il le fait: il y a parfois de quoi devenir dingue! John Wald et H. Qeros utilisent une forme "policière" pour arriver à la même fin que les autres: remettre en question, construire un peu sans trop détruire. Eduquer par la douceur et non pas conditionner dans un autre sens. Ils ne se prétendent pas des précurseurs de quoi que ce soit: ils sont simplement des porte-paroles, parmi tant d'autres, de la masse dont ils sont issus et ils se veulent plus que solidaires. Ils sont des militants pacifiques, des véhicules mortels d'idées qui, pour être différentes des vôtres, n'en sont pas moins dignes d'attention. Le seul fait de vous voir dialoguer plus franchement avec votre voisin de palier, à qui vous n'adressiez plus que des paroles empreintes d'une mécanique politesse, après avoir lu cette anthologie, suffirait pour qu'elle atteigne son but. Elle appelle au débat, elle voudrait que vous respectiez les idées d'autrui, appreniez à les comprendre et à échanger des réflexions, mais elle restera lettre morte, si vous n'appréciez que sa douteuse qualité littéraire, fortuite, puisque ce n'est pas son objet.

Faites fi de vos préjugés, si vous êtes des hommes de bonne volonté, sincères envers vous-mêmes, qu'autant en emporte le vent, qu'antan en emporte le temps, demain!

B. GOORDEN

PRESENTATION DES AUTEURS.

-BASTIN (Claude): 25 ans, licencié en psychologie. A eu deux nouvelles publiées dans le fanzine liégeois "Between".

-GENS (Michel): jeune objecteur de conscience et poète prolifique. Il considère ses textes ici inclus comme appartenant à la SF, genre littéraire universel du 20ième siècle.

-GOFFART (Vincent): dans la trentaine et travaille à la C. E. E. Son roman "Jonathan à perte de Temps" a été publié dans la collection SF des éditions Marabout.

-HAIG (Alan): jeune talent prometteur. Apporte ses meilleures contributions dans le domaine du fantastique.

-HANOST (Paul): né à Etterbeek, le 17 octobre 1949. Licencié en droit de l'Université Libre de Bruxelles. Amateur de SF et écrivain. Un livre à paraître ce mois-ci aux Editions du Masque: "Le livre des Etoiles".

-POETA TRISTAN: 23 ans, jeune traducteur littéraire, amoureux de l'Amérique Latine. Co-fondateur de "Indigestion de l'Esprit", revue poétique des jeunes des FBA.

-QEROS (H.): adore fureter dans les vieux bouquins. A commis quelques péchés de jeunesse quoiqu'il n'ait pas atteint la trentaine. Accomplit son service militaire.

-SAN TEWEN: jeune traductrice littéraire, fidèle collaboratrice de "Ides... et autres", bien qu'elle n'ait que 18 ans. Adore ses parents, Baba, Bobonne Joséphine, Pompon,...

-SMIT LE BENEDICTE (Jean-Claude): membre de l'équipe rédactionnelle de "Magorie". A décroché un prix "Phénix" pour "L'escargotier", recueil de ses extraordinaires illustrations.

-THORES (Jean-Marie): marié, aime écrire et savoir vos impressions.

-VUYLSTEKE (Jean-Pierre): éternel amoureux de la lecture .

-WALD (John): Né en 1946, enseignant, rédige "Revue et corrigée".

-WARFA (Dominique): 22 ans, liégeois de pure souche. Un des principaux instigateurs du collectif "Between", auteur.

-WESOLY (Henri): 27 ans, régent en Français, amoureux d'Hélène, juif, myope comme une douzaine de taupes.

L'UNIVERS PARALLELE DE MARCELLIN PLAISANCE.

-Je m'appelle Plaisance, Marcellin. Marcellin Plaisance. J'ai trente-sept ans. Marié, deux enfants. Je suis ouvrier, prole si vous préférez.

Je n'en rencontre pas souvent. D'abord, ils sont de moins en moins nombreux. Ensuite, ils ont leurs misères propres. Des misères semblables et différentes. Peu de loisir en somme pour se pencher sur leurs propres tréfonds.

P. 8 seulement. Je n'ai pas beaucoup d'instruction. L'école m'ennuyait. Ils disaient que mon Q. I. était trop bas. Je ne mordais pas au franglais.

Il sourit gauchement. Pas l'habitude. Mon Wols de haute époque -un tableau merveilleux-, il ne l'a même pas regardé. Il s'est assis au bord de la chaise. On sent en lui une violence plus que contenue: réprimée peut-être, repoussée surtout, piétinée. Avec des millions de gestes identiques par dessus, des levers aux petites heures, les ordres du contremaître, le corps tassé, plié, usé pour mieux s'adapter aux exigences de l'outil.

-Je fabrique des robots.

C'est faux. Il le sait et me l'avoue très vite. Il sert une machine qui usine chaque jour, à des milliers d'exemplaires, une pièce parmi les milliers de pièces, mécaniques, électroniques ou biologiques, qui finissent par constituer un robot.

-Un morceau de l'articulation du coude -précisa-t-il-. Ce sont de bons robots. Il n'y a pas mieux sur le marché.

Qu'en sait-il? Il n'a jamais suivi d'un bout à l'autre de la chaîne le long processus par lequel son travail s'agglomère à d'autres travaux semblables pour former un objet qui, à peine achevé, échappe à tous ceux qui l'ont construit.

-Je ne peux pas me plaindre -dit-il-. Mon crédit est au vert. Je gagne bien ma vie.

Et il la perd. Et, quoique moins apparemment, nous la perdons tous.

Marcellin Plaisance a trente-sept ans, des cheveux châtain et bouclés, une cravate ni trop terne ni trop voyante, un visage un peu rude.

-Supposez que j'en aie envie, je gagne assez pour m'acheter un robot. D'ailleurs nous avons des réductions.

Il choisirait le modèle le plus approprié. Il le chargerait de tâches domestiques. Lui, il resterait là, le dimanche, avec sa femme. Le robot balayerait pour eux. Il ferait même la vaisselle. Peut-être s'occuperait-il des plantes d'intérieur.

-C'est pour ça que je travaille, se serait dit Marcellin Plaisance. Pour pouvoir ensuite regarder quelqu'un -quelque chose- qui fasse à ma place cet autre travail.

Et d'une certaine façon, ç'aurait été lui, encore lui. Sa peine, son ennui, son lumbago, son ulcère en formation -la peine, les ennuis, les lumbagos, les misères physiologiques et psychiques de ses semblables- transmutés de manière presque alchimique dans ce serviteur à la peau trop lisse et aux gestes un peu raides.

-C'est du bel ouvrage -dit-il-. En un sens, j'en suis fier.

Il y a deux hommes en Marcellin Plaisance. Le premier voudrait briser la machine. L'autre ne cesse pas de s'en émerveiller.

Vous lui offririez un robot, ce ne serait pas comme ces richards qui les laissent bêtement tomber en panne. Le sien, Marcellin Plaisance l'astiquerait avec soin. Il lirait la notice technique. Il n'omettrait aucune de ces formalités ennuyeuses que sont une révision ou un passage au contrôle technique. Le soir, quand il ne serait pas trop fatigué, en fin de semaine surtout, Marcellin Plaisance passerait quelques heures à bricoler les circuits, à nettoyer les filtres, à passer par-ci par-là un peu d'huile ou de Bionett'.

-Je ne veux pas de robot -m'a dit Marcellin Plaisance-. Je n'en veux pas chez moi. Je ne veux rien qui me rappelle mon travail.

Devant Marcellin Plaisance, à hauteur d'yeux, la chaîne progresse



régulièrement, par saccades à peine appuyées. Sans jamais former d'embouteillage, les petites rondelles métalliques tombent l'une derrière l'autre dans la bouche noire de la suceuse. Laminage, étirage, polissage, tout se joue dans les profondeurs de la machine. Les pièces préformées, blanches, luisantes, passent ensuite par la trieuse électronique qui expulse les loupés dans le grand panier de gauche. Les autres pièces, parfaitement agencées, remontent sur la bande en direction de la chaîne centrale.

Auparavant, Marcellin Plaisance dispose de trois secondes trente-sept exactement pour imprimer à chaque pièce un léger effet de torsion qui aide à son absorption par les façonneuses. Il faut pour cela une clé spéciale et un geste mécanique, dûment proportionné, du poignet droit.

-On n'a pas le temps de regarder -dit Marcellin Plaisance-. C'est une affaire d'habitude. On sait jusqu'où on peut aller.

Peut-être ce geste indéfiniment répété n'est-il même pas nécessaire. Peut-être pourrait-on adapter la machine, ou en changer -elle est depuis longtemps amortie-. Peut-être est-ce par charité pure qu'on emploie Marcellin Plaisance?

Et tandis qu'il se pose ces questions, son poignet continue à se tordre de trois secondes trente-sept en trois secondes trente-sept. Trente-sept centièmes de seconde pour chacune de ses années. Aller plus lentement bloquerait la chaîne. Aller plus vite aurait les mêmes conséquences -mais il n'est pas possible d'aller plus vite, les ergonomes seuls prétendent le contraire. De toute façon, la chaîne est réglée pour trois secondes trente-sept-.

Marcellin Plaisance se passe la main sur les yeux. Les néons le blessent un peu, mais il y a beau temps que dans ses oreilles les zwouf-zwouf, les tchac-tchac et les dzii-dzii de l'usine se sont confondus en une sorte de brouhaha unique.

Peut-être est-il né là, Marcellin Plaisance?

Il lui semble n'avoir jamais connu d'autre endroit. A-t-il seulement été jeune, ce qui s'appelle jeune? De lointains souvenirs se fondent dans

une brume irréelle. Le passé, le futur, pour lui, ça n'existe pas. Et que sont ses retours le soir, sa femme, ses enfants, sinon des escales mangées de sommeil et dont la seule signification est de le ramener ici, de nouveau prêt pour une nouvelle journée?

Si loin qu'il puisse voir, ces journées s'additionnent les unes aux autres. Toutes semblables. Il ne rêve ni de fusées, ni de voyages dans l'espace. Il souhaite parfois un avenir différent, mais il est incapable de se le représenter.

La douleur dans son estomac, aiguë, perçante, quoique intermittente, et aussi la sourde fatigue dans son dos un peu trop penché sur la machine lui rappellent qu'il est fait de chair, de nerfs et d'os. Pour le reste, il n'est qu'un fétu de matière qu'une chaîne sans fin promène de poste en poste et de jour en jour en un voyage désespérément immobile.

C'est l'usine qui me l'envoie. De lui-même, il n'y aurait jamais pensé.

Il n'aurait pas dû répondre à l'ingénieur. Pourquoi lui a-t-il répondu? Il n'en sait rien. Ca c'est produit comme ça.

-Un geste de mauvaise humeur, peut-être? Un jour particulièrement pénible?

-Un jour comme tous les autres.

-C'était un mouvement de révolte?

Il ne s'est pas révolté. La révolte, il ne sait même pas ce que c'est.

Je voudrais parler à Marcellin Plaisance. Notre vie, d'une façon ou d'une autre, nous la perdons tous.

Mais l'usine ne lui a permis qu'une seule visite, et quelque chose me retient, m'empêche de lui parler.

Quelque chose qu'il porte, et que je ne partage pas.

Comment lui expliquer? Comment trouver le ton?

(Le ton: c'est le plus difficile, je crois.)

Des millions de petites pièces parfaitement laminées, des millions de gestes inlassablement répétés nous séparent.

Vous pensez qu'on est ensemble, tous embarqués sur le même bateau, pour le même voyage. Pourtant, de part et d'autre, il y a la chaîne, les zwouf-zwouf, les tchac-tchac, et les dzii-dzii. La liberté, pour moi, c'est un changement de régime. Pour lui, c'est un changement d'usine. Nous n'avons pas les mêmes références. Trois secondes trente-sept suffisent. Nos mots ne sont pas les mêmes. Nous vivons dans des mondes parallèles.

Vous me direz: il y a d'autres univers parallèles, plaqués à côté du nôtre, inaccessibles ou presque.

Ceux des récits de Laurent L. ? Je les connais, je sais comment ça marche. Tous charmes dehors, une belle rousse faite au tour vous fait "hou-hou" en souriant. Vous êtes là dans votre chambre d'étudiant un peu minable. Il y a un vieux bureau en plastique brunâtre, un couvre-lit à franges, un papier à fleurs ridicule. "Hou-hou" dit-elle. Mais elle est faite d'anti-matière. Vous ne pouvez pas la toucher sans vous fondre avec elle dans le néant. Et si un jour quand même -elle revient tous les soirs, vous n'en pouvez plus- vous vous décidez à l'embrasser, les voisins quelques instants plus tard se pencheront sur les décombres, ils diront "c'est le gaz naturel", et il n'y aura que Laurent L. pour rétablir l'atroce, la romanesque vérité.

Autres univers parallèles: ceux d'Olzheim. Un peu sorcier, le gars, un peu nécromant. Son rire n'a pas fini de résonner sur les crêtes. Pour un type comme Olzheim, il y a toujours un seuil, une porte à franchir. "Ni à gauche, ni à droite -crie-t-il-, je ne fais pas de politique!" De quelle formule est-il le détenteur? Et hop! le voici sur Mauve, et hop! sur Cosmorêve, et hop! sur Jêchouel. Toujours à la recherche d'une bonne occasion, d'un vaisseau à piller, d'une idée à revendre, d'une drogue à diffuser. Pour lui, l'espace et le temps sont sans limites. Entre deux points, il existe toujours une droite plus courte.

On pourrait continuer, continuer à l'infini.

Mais aucun de ces univers parallèles ne nous est plus étranger que le monde de Marcellin Plaisance. Pour le connaître, il ne suffit pas d'y

passer. Il faut y être condamné.

Il est donc là, devant moi, et je ne sais comment lui parler.

-Je vais vous prescrire des pilules -lui dis-je.- Rendez-moi service: allez les chercher, elles sont remboursées. Après, vous ferez comme vous voudrez.

Il prend un air ahuri.

Je cligne de l'oeil:

-L'ordinateur sait ce que vous achetez, il ne sait pas ce que vous avalez. Les pilules, finalement, ça vaut ce que ça vaut. A votre place, je les jetterais.

A sa place? Qu'est-ce que j'en sais?

TIREZ SUR "GACHETTE" ET LA BOBINETTE CHERRA...

Notre monde... d'ici quelques années. Oh, vous savez, malgré le Progrès, malgré ceux de la Science, il n'aura en fin de compte pas tant changé que cela. Il sera celui que nous connaissons, à quelques petits détails près. Par exemple et notamment, dans le monde, la société, de l'édition.

Depuis quelques années, la multinationale "Gâchette - Boute-ficelle" régnait sur l'empire de l'édition francophone avec, à sa tête, N. Copinsky Ier. Il faut dire que sur l'empire de cet empereur -qui avait par ailleurs beaucoup d'empire sur lui-même-, "le soleil ne se couchait jamais". A un moment donné de son existence, il en avait eu marre qu'on (les cons) lui marche sur les pieds et il avait fini par prendre son envol... lyrique, bien sûr. Copinsky Ier avait donc décidé de jeter bas le masque, avait goulûment englouti "Le Bouquin de Pochette"; il n'en avait fait qu'une seule bouchée... "à l'empereur" - pas "à la reine", puisqu'il était, rappelons-le une fois encore, empereur-. Comme il n'était pas rassasié, lui et les financiers de la "Jambenlert" se partagèrent fifty-fifty le gâteau de "Boute-ficelle". Comme il était aussi le big boss de "Gâchette" -souvenez-vous ou, si je ne vous l'avais pas dit, je vous l'apprends-, il pos-

sédait dès lors la majeure partie du marché francophone de la FS et du Fantistaque, tant en Rance qu'en Gelbique. Bref, il était heureux, car il tenait plutôt le haut du pavé -puisqu'il se trouvait à bord d'une sorte de rouleau-compresseur...- que le bas du fossé. Il pouvait en outre compter sur des collaborateurs efficaces: Cajes Van Perq -à qui était dévolue la promotion des auteurs néerlandophones de Gelbique en romans et à qui on devait, rappelons-le, le fameux "Panorama de la Fiance-Scission"- et Boubou Charognan -à qui il avait confié les anthologies FS du "Bouquin de pochette" en plus de toutes les collections sur lesquelles il apposait déjà son image de marque chez "Boute-ficelle"- qui l'avaient en effet rejoint. Il était donc bien secondé, au risque d'être doublé par la gauche...

Ce qui manquait à son bonheur pour transformer toute littérature, toute poésie, en argent, c'était de pouvoir publier les "Oeuvres Complètes" de tous les auteurs, francophones ou autres, tant ceux qui étaient décédés que ceux qui étaient encore vivants. Oui, vous avez bien entendu (... ou plutôt lu), non content de régner sur un tel empire après forces autres alliances conclues, il s'était maintenant fourré dans la tête de publier les "Oeuvres Complètes" de tous les auteurs, de tous acabits, même encore en vie... (Si vous voulez mon avis, il travaillait du tricorne, l'empereur!). Quoi de plus absurde, me direz-vous, que de raisonner ainsi, même pour beaucoup d'argent -... des tas d'argent, en fait, et il en voulait toujours plus!-, puisqu'il n'aurait jamais aucune garantie, tant qu'il serait vivant, que l'auteur n'écrirait plus -même après que ses "Oeuvres Complètes" auraient été publiées et grassement payées. Il partait du principe que l'auteur écrivait parce qu'il avait besoin d'argent. Donc, pour qu'il n'ait plus besoin d'argent, on lui offrait pour la publication de ses "Oeuvres Complètes" une somme d'argent si colossale qu'il pût s'offrir même une incinération, après avoir coulé le restant de ses jours une existence oisive dans une aisance plus que relative-... Or, il fut une époque où les écrivains "aimant ça", préféraient bouffer du pain sec et boire de l'eau du robinet pour coucher

sur un bout de papier leur liberté...

La seule pensée qu'ils pussent receler dans un fond de tiroir un texte, une ligne inédite, qui auraient rendues incomplètes les "Oeuvres Complètes", le rendit fou d'angoisse au point qu'il en perdît le sommeil. Copinsky Ier, le plus puissant empereur depuis Charles-Quint, ne dormit plus à l'idée qu'une ligne d'un de ses auteurs pût rester inédite au fond d'un tiroir et ruiner par la même occasion sa "Grande Oeuvre". Dans le doute, il ne s'abstenait jamais, surtout qu'il respectait l'argent plus que tout...

Il ne restait qu'une seule solution pour s'assurer que les "Oeuvres Complètes" restassent bien complètes... Par ailleurs, personne n'avait rien à refuser à une multinationale comme "Gâchette-Boute-ficelle". Il pensait toujours à tout et respectait l'argent plus que tout, a-t-on dit, plus que la vie humaine par conséquent: il fit régler leur compte à tous les auteurs (entendons-nous bien: l'ambiguité n'est pas possible; demandez seulement aux intéressés!...). Tous les auteurs étant décédés inopinément, les "Oeuvres Complètes" devenaient possibles.

Dans un premier temps, Copinsky Ier et sa multinationale gagnèrent beaucoup d'argent, énormément d'argent. Copinsky avait décidément tout prévu... Non, pas tout! Le public, qui relisait beaucoup alors, se lassa de ces écrivains, demanda du nouveau... Or tous, sans exception, étaient en train d'écrire leurs mémoires d'outre-tombe, et plus aucun jeune-talent-prometteur ne tenait à passer à la mortalité via ce système d'"Oeuvres Complètes". Lâchée par ses lecteurs, la multinationale "Gâchette-Boute-ficelle" connut la faillite la plus retentissante de l'histoire de l'édition et de l'Histoire en général, d'ailleurs... Copinsky, de Ier qu'il était, fut dernier -comme aurait dit l'autre...-: il fallait que des bobinettes cherrassent et ce fut le cas de la sienne. Il se retrouva sur la paille; mais il lui restait au moins une chose, une qualité: le courage. Il décida de repartir à zéro: il se reconvertit en pêcheur à la ligne. Seulement, l'absurde Histoire ne dit pas s'il a pêché assez de lignes pour composer un texte...

C'EST LA LUTTE FINALE...

"Il y a autant de réalités qu'il vous plaît de l'imaginer" dit Pursewarden.

Lawrence Durell (le Quintette d'Héliopolis)

Microcosme: le Héros.

Cliquetis de chenilles. Vrombissement de moteurs. Chars. Dans le ciel si gris, si calme, un avion par dessus les toits chasse le calme(.) Coups de gueule des sous-offs. Hormis la rumeur arrogante de la guerre, silence. Silence des maisons aux vitres éparses, silence des magasins aux volets arrachés. Silence accusateur: "Comment cela a-t-il pu se produire?" Cela: les chars et, àleur suite, longeant les façades, le regard méfiant, les soldats.

Depuis la place de la Barrière, le long de la chaussée, vers la Place Albert, ils viennent. Vers lui, Studyant, planqué dans les ruines du building, mitraillette à la hanche, comme un con. Il se revoit quelques mois plus tôt, dans la voiture de Jean, dévalant cette même chaussée (mais en sens inverse) vers la dite Barrière -sur laquelle débouchent pas moins de huit rues-, et Jean qui fonçait en beuglant: "S'il y a un autre dingue, on est bons!". Jean, tombé dans la marche sur Charleroi, comme un con. Mais qu'est-ce qui n'est pas con, dans cette histoire?

A voix haute, Studyant dit: "Des chars remontent la chaussée d'Alsemberg". Pour qui connaît le coin, la phrase prête à sourire. Dans une chaussée d'Alsemberg, on trouve des épiceries, oui, et des boucheries, des crèmeries, des boulangeries, soit, et des cafés bien sûr, des tavernes, des estaminets et même quelques magasins de vêtements. Mais des chars? In-con-ce-va-ble!

Tout de même, le premier char franchit péniblement le carrefour avec la rue de Savoie. Encore quelques mètres et il sera tout près de l'épicier habituel de la famille Studyant, puis du magasin des parents de Studyant, de Studyant en personne qui se demandera une fois encore ce qu'il glande dans les décombres du "Royal Building Albert".

Personne ne sait qui, des Flamands ou des Wallons, est responsable. Une nuit... des avions... Et disparition du monstre familier qui protégeait de ses 21 étages de laideur les communes environnantes.

Ce qui reste de ce repaire à bourgeois fait partie du "point d'appui Sud de l'Université". Dedans, quinze étudiants dont quatre filles, et cinq travailleurs immigrés, deux Castillans, deux Turcomans et Michel, un Gabonais, qui commande le groupe.

Les chars défilent à présent devant le magasin où papa Studyant a habillé tant de grosses dames.

. Ils foncent vers la station de métro "Albert". Idéal pour la guerilla, le métro et ses stations.

Culture: Contre les farfelus du "roman nouveau".

Une nouvelle foucade de nos torturés du cervelet: refaire l'Histoire! "Si seulement, cogitent-ils, ah si seulement Louis XVII avait battu les Kirghises en 1804! Si, par hasard (!) la Grande Jacquerie de Paris n'avait pas échoué en 1788!" Et ils déduisent, ils subodorent, ils concluent!

Stériles jeux d'esprit! D'abord, CELA NE S'EST PAS PASSE AINSI! Ensuite, même si tel ou tel personnage historique avait eu un comportement différent de celui qu'il eût, n'est-il pas évident que ce qu'on peut appeler "l'inertie historique" aurait fait que tout serait quand même rentré dans l'ordre!

L'Histoire ne pouvait être différente! Et d'ailleurs, de quand aurait daté ce "changement de cap"? Jusqu'où enfin, puisque c'est de cela qu'il s'agit, remonter dans le temps pour changer le monde? Jusqu'en 1953, quand Bruxelles prit le statut de Libre Ville? Ou jusqu'en 1918 quand, à la fin de la Grande Guerre, les Wallons se détachèrent de l'Empire Batave? Ou peut-être à 1788 quand prit fin avec la Grande Jacquerie de l'Ile de France l'éphémère existence des "Etats-Belgique-Unis"?

Mais, aussi bien, pourquoi ne pas remonter à Charlemagne? Ah, si Charlemagne n'avait pas été tué à Roncevaux en 778! Toute l'Europe



serait unie sans doute? Et si Jules César n'avait pas vaincu Vercingétorix ? Et si le premier amphibie était resté poisson (.)? Est-il besoin d'en dire plus? Faut-il disséquer davantage ce tissu d'ineptie? Nous ne le croyons pas.

Microcosme: Psychologie superficielle du Héros.

-Dès que les chars arriveront place Albert -explique Michel-, ils tourneront à droite vers la station. Les soldats feront de même. Nous serons alors derrière eux. Ils seront pris entre deux feux. -Il hésite-. Ensuite, repli par l'avenue Albert, derrière nous, vers le Bois et l'Université.

"Du vrai Clausewitz, s'est dit Studyant. Si on ne se fait pas descendre par les chars et si on survit aux deux kilomètres qui nous séparent du Bois et si, de là, on peut gagner vivants l'Université à condition qu'elle ne soit pas tombée, bien entendu, il ne nous restera plus qu'à périr en Héros sur le Campus ou dans le Restaurant Universitaire (.)" Mais il n'a garde de parler à voix haute. Tous ont pu faire le même raisonnement... Et peut-être que, comme lui, tous se sentent entièrement en dehors du sujet? Le complexe de Fabrice del Dongo, quoi (.) Combien de Fabrice sont tombés depuis le début de cette guerre?

Studyant regarde la fille à côté de lui: mince sale échevelée, ravissante. "La seule baisable des quatre. Et elle va se faire baiser en fait si on ne la tue pas avant. Et pourquoi ne la tuerait-on pas, elle?" Il connaît son prénom et le murmure "Elisabeth?". Elle le regarde, un petit sourire, crispée, lèvres un peu tremblantes. Envie de l'embrasser.

Et Studyant soudain enclenche son petit cinéma personnel:

"Après l'assaut... L'héroïque Studyant, légèrement blessé, se redresse avec précaution. Mais qu'entend-t-il? Des cris, des pleurs ! Elisabeth ! Sa main puissante saisit une mitraillette traînant par là et d'une démarche souple de grand fauve, Studyant s'approche dans la pénombre... Elisabeth, le corsage déchiré ! Trois brutes avides d'assouvir leurs noirs desseins ! Mais ils ont compté sans Studyant qui, calme-

nent, se dresse et tire ! Fin des méchants.

Elle se dresse à son tour, vole vers moi ! Je vois ses seins, comme des fruits... il nous faut fuir, mon amour ! Là, une cave ! Oh joie, une cave à vins ! Avec de la nourriture ! Et même un lit ! Merci, prudent propriétaire ! Souper aux chandelles. Silences très doux. Je la regarde me sourire. Nous savons que ce soir, cette nuit, lentement, nous ferons l'amour..."

Mais comme au cinéma: fondu enchaîné ! Baoum !

Le premier char vient d'ouvrir le feu sur la Station !

"Encore quelques minutes et ça va être notre fête" se dit Studyant en lorgnant mélancoliquement vers le petit cul d'Elisabeth.

Macrocosme: Haute conjoncture internationale !

(extrait d'un article du quotidien centre gauche "L'Univers")

"...Et que dire de l'actuelle situation de l'Europe ? Un enchevêtrement d'alliances et de traités entre une mosaïque de Républiques, Empires, Royaumes, Duchés, etc. Au moindre incident, on frôle le conflit généralisé.

Et ce ne sont pas les incidents qui manquent entre ces nations qui ont la sensibilité à fleur de frontières ! Ainsi de l'actuel conflit de Bruxelles: au départ, un incident banal. Des soldats en goguette molestent quelques jeunes filles. Mais les filles sont Flamandes et les soldats Wallons ! (Le fait que ces demoiselles se rendaient au pélerinage à l'abbaye de Stenokerzeel n'arrange pas les choses) Le tout a lieu à Bruxelles et les milices de la Libre Ville refoulent avec un peu trop d'énergie les soudards jusqu'à la frontière. Protestations diplomatiques des trois parties. Rejets croisés des dites protestations. Echange de notes, ironiques, acerbes, injurieuses ! Comminatoires !

Et Bruxelles mobilise ! De source officielle, l'on indique qu'il s'agit de stopper le corps franc que les Wallons s'apprêtent à lancer sur la Ville. Démenti wallon et mobilisation ! Les Flamands rappellent leurs réservistes !

Six jours plus tard, nouvel incident: un avion non-identifié lance une bombe (qui n'explose pas) sur le petit hameau wallon de Bontigny-sur-Ourthe. Les Wallons accusent l'aviation bruxelloise. L'Etat-Major de la Libre Ville, convaincu de l'inéluctabilité du conflit, décide de prendre les devants et fait marcher ses milices sur Charleroi !

Mais les Wallons comptent parmi les premiers soldats d'Europe ! Et ils brisent, le 1er octobre dans le petit village de Waterloo, la puissance militaire bruxelloise.

Deux jours plus tard, "pour assurer la sécurité de nos ressortissants" les Flamands occupent le nord de la Ville. Les Wallons exigent un retrait immédiat. L'Empereur flamand rejette avec dédain l'ultimatum. Le 9 octobre, les Wallons envahissent la Flandre simultanément par le Sud et par l'Ouest. Une semaine plus tard, se déroule la coûteuse mais indécise bataille de Zotteghem (15 et 16 octobre).

Dans la Libre Ville, cependant, les forces flamandes continuent leur progression. La résistance bruxelloise s'organise... et l'Europe s'émeut. La Prusse s'apprête à soutenir ses cousins Flamands, le Duché de Bourgogne, ses frères Wallons. L'Empire batave, allié théorique des Flamands, ne désespère pas d'obtenir, à la faveur du conflit, quelques rectifications de frontières (Bouches de l'Escaut, etc.). Les Anglais attendent. Chacun guette les réactions du puissant Duché des Deux Castilles; celui-ci a de nombreux travailleurs à Bruxelles... et un traité d'alliance avec les Wallons. Et d'autre part, les armées ibériques guerroient avec les Basques, vassaux du Comte de Paris, inféodé aux Bourguignons... Les Moldo-Valaques recrutent des volontaires pour aider Bruxelles (leurs deux langues ont un tronc commun, indo-aryen).

Et le Nord de l'Europe à son tour s'agite... Une guerre mondiale semble inévitable... à moins que... ?

Microcosme: Réflexions philosophiques du Héros.

Les chars, disposés en éventail autour de la Station, tirent sans relâche. Précédant les soldats, ils s'avancent en cahotant vers le métro

silencieux. Soudain, explosions! Bazookas! Un char se soulève lentement et explose en retombant. Un autre! Et un troisième! Des soldats s'effondrent. Assaut stoppé.

Mais un des Turcomans:

-Soldats, à gauche, derrière nous!

Sacré Clausewitz! L'avait pas prévu que les encercleurs pouvaient être encerclés? Une voix, sans conviction:

-Si on se barre tout de suite par l'avenue Albert, on pourrait...

Personne ne répond. Héros ou merde? Mèèrde!

Studyant s'est assis sur un moellon. Pâle, il a peur. Il regarde sans comprendre les publicités qui salissent ce qui reste des façades environnantes:

En lettres rouges: Seule, la Publicité, Mère des Arts, Source de Culture, Protectrice de l'Expansion, vous informe vraiment.

En lettres noires: Création du Conseil de la Publicité.

("Pourquoi Pas", 1er mai 1975)

"(...) A l'exclusion de toute préoccupation politique ou purement professionnelle, ce conseil a pour but la promotion et la valorisation de la publicité, facteur d'expansion économique et ce dans l'esprit du code de pratiques loyales en matière de publicité de la Chambre de Commerce Internationale. Il représente donc les intérêts de la Publicité à son niveau le plus élevé".

Mais Studyant ne voit rien: "Dans un quart d'heure, je serai mort". Pas du tout convaincu. On craint la douleur, l'amputation (la castration!) mais la mort? On ne meurt que dans les films. Il se sent, il se sait immortel.

Pourtant la situation s'aggrave encore: les Flamands viennent de couper le dernière voie de retraite: l'avenue Albert. Une seule solution, rejoindre le métro. "Fallait pas le quitter alors", grognera Studyant. Mais entre ses dents, toujours.

Un tract sur le sol...

(incohérent et presque illisible. Mais quoi, c'est la guerre.)

"...Jamais nous ne cèderons! Jamais nous ne capitulerons! Aux armes, ouvriers, étudiants, chômeurs, bourgeois! Pas d'hésitations! Car après la victoire, nous serons impitoyables! Pas de pardon pour ceux qui n'auront pas défendu notre Libre Ville!

Pensez à nos souffrances, à nos morts, à notre ville défigurée! Vengeance! Nul ne brisera l'âme indomptable des Marolles! Bruxelles veut vivre! Bruxelles vivra!"

Microcosme: Disparition d'une quantité négligeable.

Ce serait dur. Entre eux et le Métro, deux cent cinquante mètres, neuf chars, un millier d'hommes à peu près. D'autre part, rester là... Alors tous et Studyant ont lancé leurs quelques grenades. Et Studyant comme les autres s'est dressé et a couru, tirant, gueulant, trébuchant. Devant eux, panique, cris, sang. La Guerre...

Deux cent cinquante mètres! Le bout du monde! Ils n'en ont pas fait dix que trois d'entre eux sont tombés. Studyant se fige. Peur! PEUR!.. Un trou... quelque chose... Pas moi! Les autres! Tuez les autres! Mai pas moi.

Les balles sont sourdes aux cris des mortels. Studyant tournoie sur lui-même. Rouge, rouge éclair de chaleur! Mal! Noir! Fin du bruit. Ouate. Silence.

Un corps parmi les gravats, face contre terre, une mitraillette, près de la jambe. Accessoires dans un angle du tableau. Les Soldats reprennent leur progression. Le métro n'en a plus pour longtemps.

Extrait d'un article du quotidien "Le Bruxellois libéré".

(Edition de guerre sur deux pages)

Justice est faite! Ce matin a été fusillé l'immonde ivrogne qui détruisi à coups de charges creuses l'Atomium, semant l'inquiétude dans les qua tiers voisins. Que lui avaient fait les dix-neuf boules, hardis symboles d nos Libres Communes? Peut-on croire l'explication balbutiée par ce mé-

tèque, ivrogne de surcroît: "Je pensais que c'étaient des soucoupes volantes"? En tout cas, le tribunal militaire ne s'est pas laissé attendrir! Ainsi périssent félons, apostats et ennemis de la Libre Entreprise!"

Microcosme: Stupéfiant coup de théâtre!

Mal de tête! Impression d'avoir été battu, rebattu et essoré! Mais la douleur elle-même est une victoire pour Studyant. Il le savait! Comme s'il pouvait mourir, lui, aussi stupidement! Mal à l'épaule. Impossible de bouger le bras droit. Mais le Destin goguenard ignore-t-il qu'il est gaucher? Studyant se met à genoux. Làààà. Doucement. Le soleil se couche. Calme. Ciel d'un rose sang tout à fait de circonstance. Dans le lointain, un grondement. Orage ou bataille? Impression d'irréalité. Mais tout près! Un cri! Un cri de fille!

Studyant ricane, sans surprise: le film continue? Il saisit sa mitraillette. Un sourire irrépressible aux lèvres, attentif à son épaule blessée, Studyant marche calmement au secours de sa promise.

Macrocosme: Lutte des classes à Bruxelles.

Extrait de "Terrorisme et Communisme" (chap. IX), par Lev Davidovitch.

"Une analyse marxiste de la dégradation de la situation, tant économique que sociale, montrera clairement que la seule solution envisageable pour les TROIS régions concernées était cette fuite en avant qui a nom "guerre"!

En effet, la Wallonie, dirigée par un Duc féodal, est déchirée par les révoltes périodiques des masses qui tentent de secouer les structures périmées qui les écrasent. Dans les campagnes, les serfs (libérés depuis moins d'un siècle) luttent contre les "Seigneurs" mais aussi contre les riches paysans, les "koulaks", qui cassent les prix. Dans les villes (surtout à Charleroi, Couvin, Wandres), la bourgeoisie exploite sans vergogne un prolétariat en pleine mutation (des mines vers les usines). Ces dernières années, avec l'éclosion d'une conscience de classe, s'est créé un front ouvriers-paysans qui s'oppose avec de plus en plus

de puissance aux malversations de leurs exploiteurs.

Quant à la pseudo "Libre Ville de Bruxelles", dont le nom seul évoque le libéralisme le plus arrogant, elle possède un prolétariat puissant face auquel se dresse la bourgeoisie la plus dynamique d'Europe! Celle-c n'hésiterait pas à sacrifier ses chères "libertés" pour réaliser son Grand Projet: Un Etat fédéral, libre-échangiste, dans lequel Bruxelles jouerait le confortable rôle de courtier entre la Flandre maritime (Angleterre, Scaldie) et la Wallonie plus continentale (marchés bourguignons).

Ce n'est un secret pour personne que le véritable gouvernement de l'Empire Flamand est constitué par le lobby militaire. L'Empereur en titre, Jan Knubbel III, van Kleemskerke ne disposant que d'un pouvoir nominal. Depuis sa scission d'avec l'Union des Empires Bataves, voilà septante-huit ans, la clique au pouvoir a écrasé sous une dictature féroce un peuple dont les traditions démocratiques et révolutionnaires sont connues de tous! Mais, là aussi, le feu couve sous la cendre...

Les classes dominantes de ces trois régions, partant de prémisses différentes, arrivent pourtant à la même conclusion: la guerre! La guerre, source de profits; la guerre, facteur d'apaisement social!

Dans le chapitre IV, nous avons étudié, à propos de la Russie, les avantages inhérents aux conflits: extinction de l'inflation, résorption du chômage, relance de l'économie tant pendant qu'après le conflit (armement et reconstruction).

D'un point de vue social, bien entendu Union Sacrée face à l'Ennemi! Ainsi canalisent-ils l'indomptable énergie des masses en les lançant, noi pas contre leurs véritables oppresseurs, mais bien contre leurs frères! Tout bénéfice pour la bourgeoisie!

Mais que le capitalisme moribond prenne garde! Déjà l'on voit poindre le jour glorieux où, fraternellement unis sous la bannière rouge du socialisme, paysans et ouvriers balaieront les débris du Vieux Monde! Ce jour-là, disparaîtront enfin ces troncs vermoulus qui se seront appelés "Duché de Wallonie", "Empire de Flandre" et "Libre Ville de Bruxelles"

Microcosme: Considérations phallocratiques et esthétisantes.

Les cris se font plus distincts. Tout est "comme prévu". Ou presque. Les soldats sont quatre et non trois. L'un d'eux, qui se reboutonne en sifflotant, a déjà... consommé. Un autre est en pleine action. Les deux autres observent avec intérêt. Rigolade, plaisanteries salaces. Immondes ! Studyant est furieux. Furieux et déçu. Finalement, avec philosophie, il hausse son épaule valide en grognant. "N'avait pas été convenu qu'elle serait vierge après tout !"

Il choisit ses cibles, froidement. D'abord celui qui est debout. Puis les deux autres, qui se sont accroupis,et enfin, le quatrième salaud.

Le premier tombe, puis les deux autres, dans l'incompréhension totale. Ebahi, le dernier se dresse à son tour, le pantalon sur les chevilles. Cible ridicule, au sexe encore tendu, gluant. Une balle dans le ventre; avec délectation... !

La fille s'est levée, court vers lui en sanglotant nerveusement. Studyant titube... sa blessure... la terre semble vaciller, la tête lui tourne brusquement. Il s'avance en trébuchant vers la fille qu'il distingue mal. Il pense "je vais lui donner ma chemise". Soudain, il la voit s'arrêter... Hésiter... Repartir... S'effondrer !

Il court vers elle, empêtré dans son blouson. Là, des soldats flamands ! Dans un ralenti irréel, il se jette au sol pour éviter les fleurs rouges jaillies des fusils. Mais c'est alourdi de quatre-vingts grammes qu'il heurte le sol. Etonnement et douleur. Une dernière fois, il lève la tête pour entrevoir son amante, Elisabeth, qu'il n'aimera pas ce soir, à la lueur des chandelles, ni ailleurs, ni jamais... ni qui que ce soit d'autre.

Et déception ultime avant l'indifférence: ce n'est pas Elisabeth ! C'est une des autres, une "pas baisable" !

Echec ! Maldonne... Studyant retombe, rageur, désespéré.

- -

L'Université, dernier bastion de la résistance bruxelloise, tomba aux mains des troupes flamandes le même soir à 23h .

- -

La Libre Ville de Bruxelles capitula le lendemain à 14h 30.

- -

Cinq mois et quatorze jours plus tard fut signé le traité de Ségovie. Les Grandes Puissances Etrangères obligeaient Flamands et Wallons à rendre à Bruxelles son statut de Ville Libre. La Reconstruction des Zones Dévastées serait assurée par les Bourguignons et les Anglais.

La neutralité de la Libre Ville serait garantie par toutes les Puissances Signataires. Plus jamais, Bruxelles ne connaîtrait la guerre.

En tout cas, pas tant que se poursuivrait la reprise économique.

Conclusion au passé simple et à d'autres temps.

De tous temps, il y eut des braves prêts à mourir pour la Cause ! Beaucoup arrivèrent à leurs fins (et à leur fin). Parmi ceux qui -hasard ou circonspection- survécurent, certains se prirent à réfléchir. Ils arrivèrent aisément à la conclusion qu'une Cause n'est vraiment belle qu'à l'hypothétique. De là, ils déduisirent qu'une Cause pour laquelle on n'a même pas envie de vivre ne valait certes pas qu'on mourût pour Elle.

Mais ils gardèrent leurs réflexions pour eux. On n'est jamais trop prudent. Surtout après une découverte pareille.

PARLEZ-MOI DES ACIDES GRAS POLY-INSATURES.

Bleu.

Bleu ciel, bleu horizon, bleu pervenche, bleu roi, bleu azur, bleu marine, bleu pétrole, bleu électrique, bleu turquoise, bleu de Prusse, bleu métallique, bleu cobalt...

Bleu, quoi !

Ce matin, le corps de Yasmina était bleu.

J'eus envie de lui demander de fixer sa pigmentation pour la journée: jamais encore elle n'avait été bleue avec moi. Mais il valait mieux ne pas la réveiller. Toujours de vives réactions au lever. Une imperfection de conditionnement, peut-être.

Je suis passé dans le combiné cuisibain. Je me suis noué une serviette autour des reins, puis à la réflexion j'ai épousseté les surfaces repliables. La nuit y avait amplement déposé son lot de poussières statiques... Il faudrait un jour que je me paie un conditionneur. Ou une seconde serviette...

J'ai tenté de voir quel temps il pouvait faire, "dehors". J'essaie chaque jour. Inutile, évidemment. D'abord les fenêtres sont couvertes d'une couche grasse totalement opaque sur leur face extérieure, et ensuite, de toute façon, mon conapt donne sur l'intérieur du bâtiment: une cour carrée de deux mètres sur deux, coiffée à son sommet d'une paroi qui fut translucide...

Un regard au transmetteur:

KX 404-33-L

....

L'automindic du bloc 38 rév
èle une négligence d'écoute
de votre part: vous auriez
coupé la vidéo lors de l'al
locution présidentielle du
29 courant / En conséquence
votre redevance est portée
à 410 au lieu de 380 / Ceci
est votre seconde incartade
/ En cas de récidive nous s
erions obligés de placer da
ns votre conapt une vidéo -
constante à redevance fixe
de 1200 l'an / Dernier aver
tissement / Gloire au Prési
dent Yokud.................

....

Putain de machine ! Si ça continue, il faudra bientôt l'allumer au lever et l'éteindre pour la coucherie. Et encore ! Ils nous obligeront bien un jour à baiser au son de la vidéo... Du bruit sur la surface de nuit: dix minutes après mon réveil, c'est automatique -c'est d'ailleurs tout simplement programmé ainsi-: Yasmina ouvre les yeux, bouge les cuisses, tend les bras, sourit, et un spasme secoue son ventre. L'invite est claire: allez mon gars, envoie-toi un quart d'heure de sexercice...

Je la fouraille à peine de quelques secondes que le sonophone vibre. A cette heure, ou bien c'est l'avertissement sonore qui correspond à celui du transmetteur, ou bien c'est un coup de sonde de la P. P. ! L'index de Yasmina me remplace tandis que j'allonge la main. J'ai la très rare chance, comme pupille du gouvernement, de posséder un sono et non un vidéo. Comme ça, pas besoin de se raser pour répondre aux raseurs !

---Claude Jan, votre civilépouse vous attendra ce matin, neuf heures seize minutes, au snako Philippe-Sollers, soyez-y à l'heure / Objet: discussion familiale mensuelle / Précision: triple baiser de Marjy / Stop et fin / Communication phonique offerte par la margarine Bonsel / Bonne journée Claude Jan / Gloire au Président Yokud.............

C'est pas vrai ! J'exige que l'on m'assure que ce n'est pas vrai ! La superpute des banlieues rouges se ramène chez le petit clo-clo. Faut-il qu'elle ait besoin de flouze... Discussion familiale mensuelle ! mon cul ! discussion à sens unique Marjy-Claude, ça oui ! Bordel, et je vais devoir m'envoyer deux quartiers pour rejoindre son snako snobinard. L'aurait pas pu choisir le snako Gérard-Klein, où elle sait que je prends mes repas, non? Faut encore qu'elle m'épate, qu'elle me réduise, qu'elle me dise, devant ses "camarades", oh mon pauvre (non: mon pôôôvrrre) chéri, comment es-tu donc vêtu aujourd'hui? Ca ne se porte plus depuis mercredi dernier voyons les rubans d'épaule ! et ces chaussures ! l'orange-pistache est passé de mode, voyons ! toujours aussi peu soigneux de ton aspect extérieur, hein mon biquet...

Coup de poing sur le mur.

Enfin: essai. Comme d'habitude, la paroi psychotropique fut plus rapide que moi et s'effaça. Je me retrouvai assis sous la douche. Et Yasmina de rigoler doucement. Là, il fallait que je me la paie, non mais, je me demande toujours quel coup de folie m'a poussé à m'offrir cette andro psychotique ! Sinon qu'elle est pas mal au plumard...

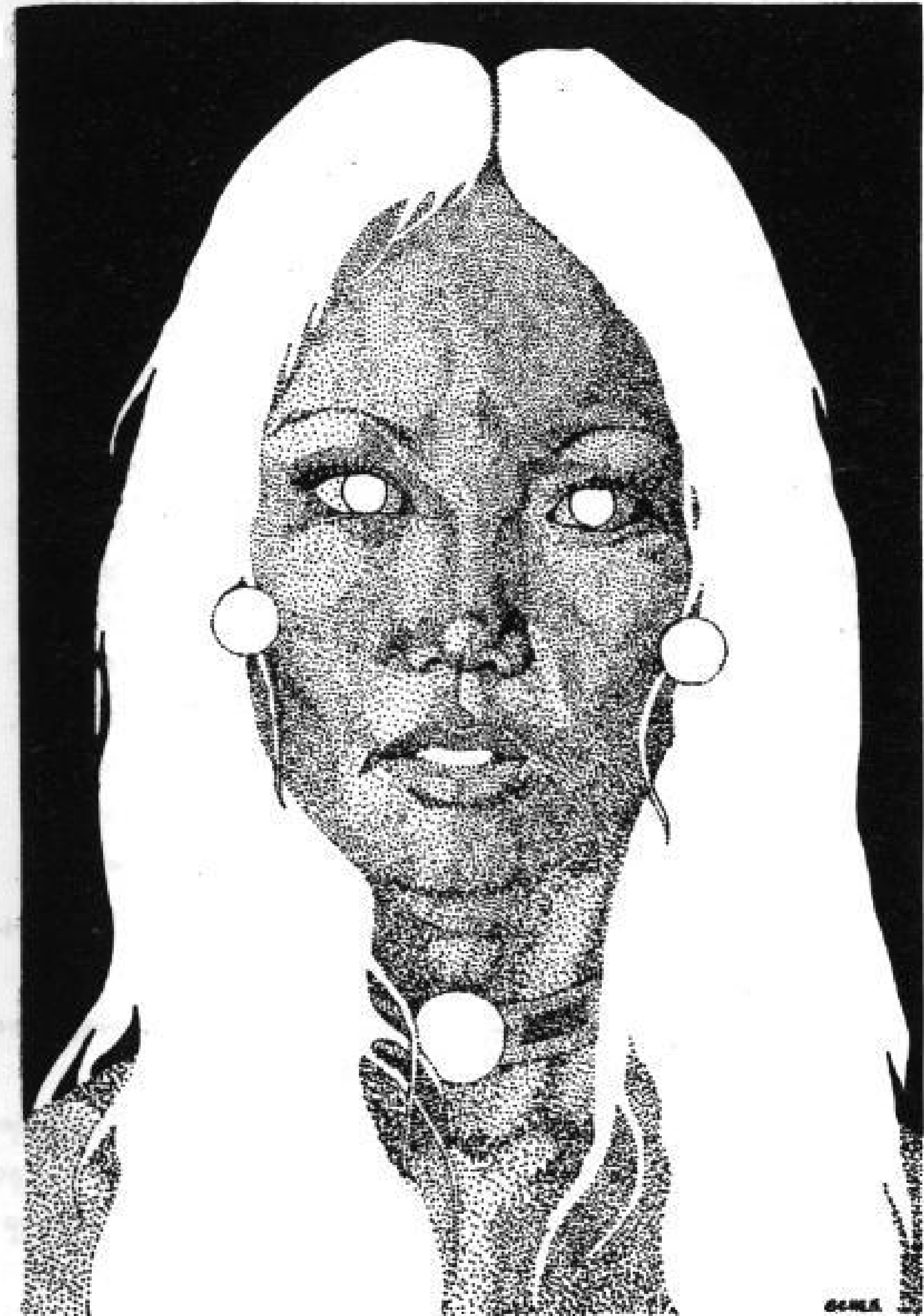
Dessus, dessous, sur le côté, agenouillé, sous la douche, contre le mur....

Quand je me dépêtrai du corps de Yasmina, il était huit heures quarante-six minutes. Juste le temps. Passer un vieux jean réchappé du siècle dernier -puisqu'elle veut m'offrir en spectacle, autant y aller à fond. Une tunique lavande, des godasses soniques, et un large feutre à plumet. L'ensemble fait son petit effet dans le descendeur. L'avocat du 86e me demande quel spectacle on joue, et l'O. S. du 43e a un sourire en coin: lui connaît Marjy, il sait où je vais, sûrement.

Ah oui, j'ai oublié: moi, j'habite au 16e, je suis publiciste, la margarine Bonsel, 12% d'acides gras poly-insaturés, c'est moi ! Et je peux vous le confier: 'y a même pas 12% !...

Dehors, la cape anti-mazout happée au rez-de-chaussée, le col bien remonté, les mains enfoncées dans les poches doublées, on sombre dans la purée. La rénovation du quartier est bien en cours: ils ont enfin placé les bandes réfléchissantes le long des trottoirs et on ne risque plus de se retrouver sous un véhicule le temps de dire ouf. Il n'y a qu'à suivre la bande. Mais il est temps quand même qu'ils en placent une seconde. En cinq cents mètres, j'ai rencontré deux P. P., une femme enceinte, trois loulous et un ecclésiastique qui venaient en sens inverse. Ou alors réserver chaque trottoir à un sens unique. Il y a un truc à creuser là-dedans. Faudra que j'en parle à Gilbert -c'est mon boss. Du genre "suivez les flèches à sens unique, changer de trottoir vaut mieux que rencontrer par hasard votre civilépouse". Un budget du gouvernement, c'est toujours la manne pour une maison de publi.

Je me suis trompé deux fois seulement sur le trajet: j'ai failli entrer



dans le quartier des écrivaillons, et un P. P. m'a fait comprendre aimablement que la zone protégée du Centre Ivan-Illich m'était interdite. J'en ai encore les côtes qui résonnent. Enfin nous y voilà: traverser un carrefour et le snako est juste en face. Je profite d'un passage de métro aérien: les véhicules stoppent toujours, craignant qu'une pièce de l'engin ne s'abatte sur la chaussée.

. ...
. . 'Cause I'm a Voodoo Chile, Voodoo Chile...............
. . ..
. . Agression / flash......................................
. . ..
. . When I put a spike into my vein.........................
. . ..
. . Musique / lumière.......................................
. . ..
. . And it's high time, Cymbaline, please wake me...........
. . ..
. . Fumée / bruit...
. . ..
. . This is the end, my only friend.........................
....

Agression/flash/musique /lumière/
fumée/bruit/
on an eagle's wings/

Des tables serrées, des tabourets où on peut poser une fesse, à la rigueur une fesse et demi.

De lourdes volutes se répandent au plafond, la sono lance des vagues de chansons anciennes.

Comme celle qui a salué mon entrée, Voodoo Chile, un truc des années soixante de l'autre siècle. J'ai même étudié le nom de son auteur en fac'. Un chanteur noir qui s'est fichu en l'air à la came. Maintenant, tout ça est bien loin. C'est d'ailleurs en fac' que j'avais rencontré Marjy...

Elle est là: entourée, comme toujours, de trois ou quatre types aux yeux égarés, au fond desquels la came allume un désir jamais assouvi, et qui croient avoir trouvé la soeur/mère/pute qui éclaire leur route sans fin...

Claude! Viens t'asseoir! Hé, où as-tu dégotté ces jeans? Ca vaut une fortune chez les antiquaires... Tu bois quoi? Jeannot, un fireball pour Claude Jan, mon civilépoux! Et la tournée pour ces jeunes gens. Alors clo-clo, ça boume? Toujours Yasmina? Pas encore déconnectée avec toi? Résistante, hein? On les fait de plus en plus salopes maintenant, paraît-il. Enfin, moi ce que j'en dis, hein, tu sais, je ne déteste pas une jolie fille, mais alors une vraie, pas une qui possède des intestins enrouagés et des nichons de dulcoplast! Enfin, tu sais ce que tu fais, hein. Ce que je dis, moi, enfin tu sais que j'ai toujours pensé à ton bien. Si je suis partie, tu sais, c'est pas de gaîté de coeur, mais le psydoc avait dit que t'en avais besoin, tu te souviens? Bon, et alors le job, ça va, t'as du fric, tu vis bien, au 16e maintenant qu'on m'a dit, c'est chouette, quand on s'est connu, tu te souviens, tu logeais à moins vingt, quelle époque, et je t'ai fait venir à la Cité, là c'était quelque chose, c'est toujours chouette d'ailleurs, tu devrais venir faire un tour avec nous, tu verras, on a construit, c'est un capital pour l'Etat avec les échanges d'intellectuels, tu es au courant? mon dernier sexopartenaire a dû partir comme ça, un jour, c'est curieux, ça ne te révolte pas? et si on te/

Voilà, c'est reparti, on peut plus l'arrêter, je n'ai qu'à me taire, hocher la tête de temps en temps et

puis merde elle me les pèle! Ellene voudrait quand même pas rentrer chez clo-clo because son gigolo se retrouve chez les chinetoques, non? Et tous ces morpions, là, qui boivent ce qu'elle raconte! Si c'est pas malheureux!

Je me rappelle, quand je l'ai connue, elle militait au FTAR, je ne sais pas ce que ça veut dire, d'ailleurs tout le monde a oublié la signification des sigles des groupusses depuis les événements de '14, enfin elle militait! et moi

bonne pomme, content de trouver une nana pas analphabète politiquement parlant, j'ai marché ! que non: j'ai couru...

Je cours encore d'ailleurs: elle claque les doigts et Claude Jan accourt. Putain ! Publiciste, 6000 par mois, pupille du gouvernement par mon job, et cette grande... qui me colle au cul. Merde je vais lui dire ce que j'en pense de sa cité et de ses arbres, et de sa rivière, et de ses écureuils... Pas rentable ! Et elle veut toujours changer la société ! Oh, j'admets que le gouvernement actuel est plutôt couillon, mais il suffirait d'un mec à poigne, et zou on en fout quelques-uns au bloc ! On rénove, on construit un peu en lacustre sur les deux ou trois lacs qui survivent, et voilà ! Le tour est joué. On peut même lancer le projet "monades" qui dort depuis vingt ans. Non, je vous le dis: les problèmes, les vrais, un gouvernement ferme peut les résoudre. C'est toujours pas Marjy et ses camés qui résoudront quoi que ce soit. Et d'ailleurs

///

Claude, tu écoutes?

M
E
MERDE
D
ECRASE
A
M
E
U
T
FERME CA NOM DE...

---Claude Jan? Veuillez nous suivre. Pas de résistance s'il-vous-plaît, votre compte est bon. Ecarts de langage dans un lieu public où la jeunesse, la force de notre nation, vient se divertir, injures à votre civilépouse, c'est parfait, vous êtes bon pour les psydocs. Venez. Nos excuses, sexyMarjy.

PUISSIEZ-VOUS TOUJOURS BOIRE PROFONDEMENT !

Nom: Jan
Prénom: Claude-Yves
Date de naissance: 18 mai 2012
Lieu de naissance: Bruxeluxembourg
Profession: Publiciste

ATTENTION ATTENTION : PUPILLE DE L'ETAT : ATTENTION

La pièce où on m'a conduit est petite, basse de plafond, éclairée d'une seule lampe encastrée, les murs sont blanchis, les briques apparentes. Je ne savais pas qu'on utilisait encore des briques à notre époque. Il faut que cette construction soit bien ancienne. Sans doute les sous-sols de la P. P., ou des bâtiments en-dehors de la ville.

(Et sous les paupières closes défilent les visions
d'un passé lointain (lointain?), en éclatements
de lumière sous des éblouissements de douleurs
sourdes, douleurs sourdes au paroxysme des sens:
visions fugitives de mort et de souffrances:
visions appuyées de bottes et de crosses:
visions cauchemardesques de corps brisés
et de masses sanglantes qui furent femmes:
visions : visions : visions : visions...)

Ils m'ont laissé seul très longtemps, sous la lumière diffuse. Ils m'ont retiré mon compteur et je n'ai plus aucune notion du temps, mais mon estomac se révolte: je dois être enfermé ici depuis plus d'une journée. La pièce est nue. Pas de lit. Pas de table. Pas de chaise. Ma vie toute réglée éclate de tous les défauts de sa cuirasse: je n'ai pu m'empêcher d'uriner dans un coin, j'aurais dû le faire depuis des heures si j'avais été dans mon conapt. Je sais pourquoi ils me laissent ici. Ils veulent m'abaisser. Marjy m'abaisse de son flot de paroles, les P. P. font de même par la solitude, l'absence de commodités... Ils veulent me réduire, me faire ramper. Je ne leur donnerai pas ce plaisir ! Me prendre, m'enfermer comme un vulgaire freakuniv en rupture de ban ! Je suis pupille du gouvernement, moi, monsieur. Pupille du gouvernement. PUPILLE DU GOUVERNEMENT ! HE ! OUVREZ !

"Vous devez faire comprendre à vos êtres chéris que les soldats de la Patrie, quel que soit l'uniforme qui les vêt, veulent seulement effacer une souillure qui a noirci le ciel bleu de nos vies."

Lucia Hiriart de Pinochet

Je sais que ce n'est que de la terreur psy, qu'ils veulent provoquer un traumat/

Elle est arrivée ici depuis dix jours. Elle a voulu me parler, mais malgré tout mon désir de la soutenir je n'ai rien pu répondre: on m'a brûlé les lèvres à l'électricité lors des interrogatoires. Hier elle s'est effondrée dans un coin de la cellule et elle a eu ses règles, provoquées par la tension nerveuse. Elle a lâché entre deux hoquets qu'ils lui ont appliqué l'électricité sur les seins et le sexe. Moi-même, ils m'ont/

Ils ne me briseront pas. Ils ne savent pas quelles sont mes réserves psychiques. Ce ne sont pas leurs vieux bouts de films anciens qui me feront craquer. Je sais qu'ils me les montrent pour me terrifier. Mais je sais aussi qu'ils n'oseraient jamais me faire ce que montre l'écran. Après tout, je suis pupille du/

La même insulte revient toujours: hijos de putas! Plus rarement communistes ou marxistes. Ceux qui emploient ces termes sont les plus cultivés: les officiers. Ce sont aussi les plus cruels. Ils effectuent les interrogatoires à trois ou quatre. Aujourd'hui, ils m'ont fait assister au supplice d'une détenue de 15 ans. Ils l'ont suspendue par les poignets, avec du fil de fer rouillé, elle était complètement nue, les yeux bandés. Les mêmes questions revenaient sans cesse, ponctuées de coups dans le ventre, de piqûres d'épingle sur les seins et dans les cuisses, et de constantes menaces de viol. Son père était député communiste et/

S
A
L
O
P
A
NON R
O B D
NEGRIERS
U
T
E
S
A
D
I
QUES!!!! VOUS NE M'AUREZ PAS A VOS PE-

tits jeux de dégénérés! rengaînez votre cinéma, ça ne marche pas avec moi, ça ne se voit donc pas? J'en ai rien à foutre, moi, des horreurs du siècle dernier... Vous voulez me convaincre qu'on vit en Utopie? Ca va, démonstration concluante, stoppez les frais... Laissez-moi retrou- Yasmina, son corps laqué, bleu, bleu pervenche et bleu nuit, ses cuisses satinées, ses seins, ha, ses seins que les électrodes n'ont jamais touchés, et/

Yasmina, ma pute, qu'aurais-tu fait à la place de cette fille de 1973? Aurais-tu parlé, salope? Et si tu avais dû donner Claude Jan aux P. P., hein, tu aurais hésité? Mais peut-être l'as-tu fait, après tout? Peut-être m'as-tu dénoncé... Qu'est-ce qu'une andro comme toi peut faire avec la prime, hein? Où vas-tu pouvoir t'envoyer en l'air, mainten/

(Et toujours les paupières ouvertes, maintenues grandes ouvertes, et fixées sur l'écran panoramique où coule le sang et où brûlent les chairs meurtries. Et entre les séquences, la moustache du Général qui vibre d'excitation (?) face aux prisonniers torturés. Et les colonels qui rampent devant lui, et les majors devant les colonels, et les... Toujours les insultes obscènes, et les coups, de poing, de pied, de bâton, et l'électricité insidieuse, sur tout le corps, et sur les yeux, et sur le sexe... Parle salaud, Mir? Mapu? Hijo de puta! parle ou crève! -visions de peur- visions de douleurs- visions de douleurs trop vives pour être encore ressenties- ...)

Le premier qui a daigné me parler, un jeune type bien habillé, petite moustache fine, cheveux mi-longs

"La coupe de cheveux du soldat est saine, virile, et surtout adaptée aux nécessités de régularité et de précision propres aux opérations guerrières."

-"El Mercurio", 21/9/1973.

m'a appris que j'étais là depuis neuf jours: deux jours de cellule et sept de "rééducation". Maintenant le psy-

doc du centre va me faire l'injection qui clôturera le traitement. Je pourrai sortir, retrouver mon conapt, ma petite andro bien à moi, et même, même (!), une jolie indemnité pour ce temps perdu.

-Vous comprenez, monsieur Jan, sans ce conditionnement, superficiel peut-être mais efficace, l'homme de notre siècle retournerait vite à la barbarie qui régnait avant la stabilisation de 2014! Vous, par exemple, n'êtes qu'un cas mineur. Mais si vous saviez ce que nous devons traiter parfois! Des irréductibles véritables, monsieur Jan!

Les agissements de Marjy et de sa bande de camés? Voyons mon vieux, tu aurais dû comprendre qu'on les surveillait! Comme qui dirait une soupape de sûreté, quoi. La sécurité pour les inadaptables. Et quand ils sortent de la Cité, leurs études (?) terminées, le système les happe, parfois un petit tour au Centre Ivan-Illitch pour les cas graves, mais souvent ils se coulent d'eux-mêmes parmi les libres-citoyens...

Aujourd'hui, dehors, la purée paraît moins dense. C'est vraiment une belle journée. Penser à Yasmina. Pas à Marjy, à Yasmina. Aux cuisses de Yasmina, au corps de ton andro chérie! Il fait beau, tout va bien. Pourquoi ce goût amer en bouche, Claude Jan, TOUT VA BIEN. TOUT VA BIEN, PUTAIN! ! ! !

SURBOUM.

Alice aimait Jean. Jean aimait Alice. Leurs doigts se touchèrent, la paume de Jean vint se coller contre celle d'Alice: deux regards insondables s'interpénétraient dans la jointure de ces paumes. Anne aimait Jean. Philippe aimait Alice. De plus, Philippe était marié à Jacques, question de libération homosexuelle.

L'automobile roulait bon train dans les allées et venues de la survie: Consommer, Produire, se Reproduire. Le parfum synthétique d'Alice vint frapper inopinément, contre la porte, les narines de Philippe. Lequel, sur le coup, fit un bond de deux mètres, tenta d'infléchir la surface obstinément horizontale du plafond, et tomba raide mort sur le champ. La terre écarta en douce ses doigts de glaise pour lui ouvrir une sépulture, car la terre aime les hommes, même les homophiles. A vrai dire, elle ne fait pas la différence. L'année suivante, le blé poussa plus dru et riche sur cette tombe, donnant des grains gros comme des larmes. Ce qui prouve bien que la terre a de la sensibilité.

Apprenant le décès de son époux, Jacques se rendit à la mairie, demanda le divorce, qu'on lui refusa parce qu'il n'est pas convenable de divorcer après mort du conjoint. Il lui fallut donc l'enterrer une seconde fois, ce qui est bien ardu, puisque, comme chacun sait, l'homme ne vit, et donc ne meurt, qu'une fois, ne laissant, par voie de conséquence, qu'un cadavre après lui.

Reste Anne. Partant du principe que, pour séduire le mari, il est utile, sinon nécessaire, voire moral, de se mettre l'épouse dans la manche, elle invita Alice à venir visiter ses estampes japonaises personnelles, car elle peignait à ses heures. Les estampes faisant leur effet, le divan acheva la besogne, et Alice convint avec Anne qu'il serait plus aisé pour toutes deux que Jean fît d'Anne sa seconde maîtresse. Ce fut le trio parfait.

Tel était ce trio précurseur. Il advint qu'au XXIème siècle finissant, la civilisation du couple s'absorba dans celle du trio. Il parut bientôt à

tous, comme une claire évidence, longtemps ignorée, à cause des préjugés des siècles passés, que le trio était l'idéal. En effet, le couple idéal était celui dont les partenaires, tout en étant deux, faisaient un, ce qui, en application des lois les plus élémentaires de l'arithmétique, aboutissait généralement à les réduire à l'état de moitiés. Au bout du compte, ils se retrouvaient seul à deux. On s'avisa, un beau jour, que le meilleur moyen d'obvier à cet inconvénient était d'introduire une tierce personne dans le couple, laquelle éviterait aux deux autres de se digérer mutuellement. Du jour au lendemain, comme une traînée de poudre à lessiver, l'idylle du trio précurseur se répandit sur tous les écrans de télé. Heureuse civilisation que celle du trio, main à main emmêlés, unis pour la vie, et pour les gosses ! Vive la liberté !

C'est par des histoires moralisantes de ce genre que s'achevaient d'ordinaire, en ce XXIIème siècle débutant, les émissions télévisées. Et, comme chacun sait, l'homme n'a pas seulement besoin de pain mais aussi de télévision. Il y a belle lurette que toutes les tours étaient climatisées. Mais le progrès ne s'arrêta pas là. Après les avoir climatisées, on les oxygéna, et tout fut pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Enfin, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, jusqu'à la révolution. De l'océan parfumé, histoire de couvrir les relents d'hydrocarbures et de détergents, émergea une naiade, au bras d'acier mais noire de goudron, il faut le dire. Puis, ce furent des faunes, des bacchantes, des phallus, et des êtres revêtus d'une peau tendre et dorée. A vrai dire, ils avaient tous curieusement apparence humaine; c'est leur esprit qui ne l'était pas. C'étaient de ces poètes et philosophes dits bestiaux, dont on avait brûlé les livres en l'an 2020, tandis que la populace esthétique dansait autour des brasiers, sur l'air des lampions (je cite): "O déodorants et aseptiques, par vous l'humanité au théâtre rendue ! Flambons, flambons les témoignages de la bête ! Que le monde soit un spectacle parfait, où nous moulerons nos êtres ! pour tant d'esthétiques représentations".

Les bestiaux, ainsi qu'on les dénommait en ces temps bénis par Saint

Aseptique, se ruèrent sur les plages, et entreprirent de détruire les centrales nucléaires. Il y eut un grand (je cite toujours) "Boum !", suivi d'un grand (je cite encore) "Plof", et vingt-et-un milliards d'homo esthéticus (Il faut bien les appeler par leur nom) passèrent à l'autre monde, c'est-à-dire, plus platement, au néant, lequel constitue en soi une FIN

ET LE REVE FUT REALITE

Dans un coquelicot, des poulies faisaient entendre leur cri.

Des noirs dinaient à la table des blanches. Au déssert, il y avait des orchidées.

Des colliers d'insectes autour du cou.

Des murs transparents qui ouvraient les oreilles.

Des nymphes de métal baignaient leur éternité dans une fontaine de jouvence.

Un fantôme toquait à la porte.

Une capucine avait pris racine dans mon crâne.

Ma montre comptait le temps à rebours.

Un disque régurgitait des mélodies digitales.

Dans un pays imaginaire, m'a-t-on dit, la pensée a force de création.

-Monsieur, si chacun pensait à sa mode, le monde serait une auberge espagnole. Chacun n'en ferait qu'à sa tête. Ce serait l'anarchie !

Aussi était-il interdit de "penser", obligatoire d'"observer", c'est-à-dire de pratiquer une observance photographique de la réalité, telle que la tradition nous l'a révélée.

Dès la plus tendre enfance, avant que cette faculté ne se soit développée, on les prévenait contre les terribles conséquences de la pensée.

Il leur eût suffi de formuler "Changer la vie". Mais ça leur faisait aussi peur que de sauter du dixième étage d'un immeuble à clapiers multiples.

Quand on l'arrêta, il était en train d'écrire un livre d'imagination.

Avec procès du héros, pris sur le fait de penser, sortant, menottes

aux poings, d'un château espagnol.

Dans un parc très beau, des nymphes de pierre paressaient leur corps éternel. Un castel surmontait les futaies, dardant ses tours dans l'azur. L'eau des douves glougloussait, tranquille.

Pour prévenir toute libre-pensée, on avait disposé au centre des pelouses des pancartes: "Interdit de penser". Agrémentées d'un avertissement fatal: "Sous peine de mort". Cela noté en caractères oniriques, de sorte qu'il fallait penser pour les déchiffrer, ce qui suicidait le coupable. Une Justice idéale.

Malgré ces précautions, qui occasionnaient parfois quelque cadavre, il advint qu'un "penseur" se révéla assez retors pour tromper les censeurs. On ne sait par quel accident...

Un étang s'étirait, que l'homme observa normalement. L'ambiguité de sa surface où l'on voyait triple, le soleil qui s'y miroitait, et sous la glace liquide, des profondeurs qui donnaient à penser, une surface seconde... Tout cela marquait une hésitation dans l'univers sensible, ouvrait l'imagination. Il en fut troublé, et son trouble s'amplifia à mesure qu'il voulut le cerner.

L'homme se sentit transporté. Dans un parc très beau, des enfants jouaient nus dans les vasques, revêtus de rose, de jaune, de noir, d'écailles, de plumes, ou que sais-je que mon imagination n'a pas encore inventé. Un étang somnolait.Le soleil s'y éclatait, dans l'intermittence des vagues. Toutes les races, et les cultures, étaient mélangées, humains ou extraterrestres. J'imagine une société hétérogène où les différences multipliées libéreraient l'individualité.

Mais je laisse au lecteur le soin d'ajouter à mes propres rêves la diversité des siens.

VIVE LA MODE!

Je ne sais combien l'Histoire se répète. Du temps des Etrusques, comme au Moyen-Age ou à la "Renaissance", alors que le vulgaire trimait au grand air, il était de bon ton pour la Femme (cette espèce à part, que

"l'éternel féminin", suivant l'expression consacrée, caractérisait) d'afficher un tein de lait, des couleurs de gynécée. Il aura fallu que le prolo, sans distinction de sexe, pâlisse à l'ombre des manufactures et administrations pour que la mode vire au brun. L'élégante de l'âge atomique se dut, au contraire de son aïeule, d'être bronzée comme un travailleur agricole. On ne saura jamais assez au prix de quelles altérations de la peau, de quelles persévérances dans la position allongé tout nu en plein soleil, le "beau monde" nord-européen put obtenir ce hâle un peu cuivré, presque rougeoyant, qu'on lui voit dans les albums de photosouvenirs et sur les prospectus du "Club Méditerranée".

Parmi les adeptes du bronzage, les moins acharnés n'étaient certes pas les colons sud-africains. D'aucuns ont cru bon d'avancer qu'il s'agissait de leur part d'une tentative désespérée d'intégration raciale. C'est évidemment erroné. On sait bien que c'est finalement leur racisme qui a mené les Sud-Africains blancs à leur perte. On a plutôt affaire là à la combinaison de deux modes contradictoires, l'une prônant le bronzage, l'autre, le type nord-européen. Il convient de tenir le racisme lui-même pour une sorte de mode, privilégiant certaines particularités physiques, telles qu'une couleur épidermique, ou la minceur des lèvres. Ainsi, en Amérique du Nord, le "blanc" fut longtemps de mise, à l'encontre du "noir", lequel travaillait "comme un nègre". "Nègre", cela voulait aussi dire: esclave.

L'Histoire nous prouve donc bel et bien, documents à l'appui, que la mode est un phénomène d'imitation et de reconnaissance de la classe dominante par les dominés. On a prétendu, et la majorité se range encore à cet avis, qu'il n'y a eu ni invasion, ni colonisation végane sur Terre, mais simplement une "aide au développement", généreusement accordée par nos "protecteurs". J'affirme que nous sommes passés, de l'état de race indépendante (j'attire votre attention sur toutes les implications de ce dernier terme) à celui de colonie. Et cela, la mode en fournit la preuve clé. Que le lecteur s'imagine un instant l'auteur de ces lignes, attablé à son graphophone, jouant de ses six doigts sur les touches multico-

ores, révisant l'écrit du bout de ses yeux à facettes. Et que le lecteur se mire lui-même un peu. L'introduction de la chirurgie génétique dans le domaine des soins de beauté fut sans conteste un spectaculaire progrès, n'est-ce pas? Et ce, grâce aux apports de l'assistance médicale végane, bien entendu.

Aujourd'hui, après moults déchirements de conscience et d'identité, et réflexion mûrie, je regrette: je voudrais être laid. Je voudrais être terrien.

EN L'HONNEUR DU 25^{10}ème ANNIVERSAIRE DU REGNE DE SA MAJESTE BOINDAU 1er.

Sophie se demandait ce qu'il y avait de l'autre côté de son décor quotidien. Peut-être y avait-il une anti-Sophie de l'autre côté de son miroir. Dans son miroir, Sophie soignait son personnage de petite-fille-modèle. Dans son miroir, Sophie vérifiait le personnage de Sophie. De l'autre côté de l'image que Sophie donnait d'elle-même à son miroir... Non, ce n'était pas Sophie. Sophie, c'était le prénom dont ses parents avaient affublé une petite-fille-modèle. Elle, n'était pas assez sage, pas coquette pour un sou, pas attentive comme une poupée de charme à gentilles manières. A l'envers du décor, dans les coulisses du miroir, il y avait tout autre quelqu'un, qui ne s'appelait pas Sophie.

-Sophie -l'appelaient ses parents.

Mais elle, était déjà passée de l'autre côté du miroir.

Décor. La ville, tracée au cordeau, à angle droit, par les metteurs en scène de l'urbanisme. La ville, rationnalisée, épurée de toute fausse note humaine. Organisée jusqu'au béton des âmes. Le spectacle de la grandeur: la Cour.

Personnages: Il, elle, lui encore, elle de nouveau, eux, nous, vous, ils, à toutes les personnes de la conjugaison, je et moi y compris, la première personne avant toute chose, avant que la scène du papier s'anime. Des personnages dont le lecteur verra qu'ils ont du style. Autant y mettre les formes.



-Son auguste majesté Boindau 1er, empereur de droit divin, et divinité de droit impérial ! -déclamait un page.
-"Tournez la page", songea l'Auguste.
-Dieu est parmi nous !
-Quand je pense que je chie ! -pensa Dieu- Si jamais ils s'en rendaient compte, s'ils me surprenaient !
-Que de comptes à nous rendre ! -s'égosillait le choeur.
-Majesté ! Votre royaume est envahi.
-Qui a dit que l'Etat, c'est moi ? ! A part: Je ne suis pas encore enculé.
-Comment enculer un Dieu? -entonna le choeur.
-Sodome ! et autres négritudes.
-Sa Majesté nous pardonnera, mais Il est noir.
-Qui ça, Il? Ah ! vrai, j'oubliais que Lui, c'était moi.
-On annonce des Zigomars, et autres Farfelus, aux confins du royaume !
-Majesté, l'heure est grave.
-Laissez-moi me draper dans ma souveraineté. Ca ne fera pas un pli: les zigomars devront se replier.
-Majesté ! La ville de Zurle s'est effondrée comme un château de cartes.
-J'ai dû mal jouer. On ne connaît pas toujours le dessous des cartes.
-(Le choeur:) Il chie comme un homme, un fils de femme !

Sur l'écran panoramique, le combat se déroulait sous leurs yeux.
-Ah ! Si l'on voyait la Cour aller à la cour ! -s'époumonna le choeur.
-Aïe ! mon coeur -fit le prince-, quel combat, et quels as je perds !

Les noirs vaisseaux orangés, striés de vert pâle, enfonçaient lentement les lignes pures de la flotte royale.
-Merde ! -s'oublia le roi.
-Majesté ! nous les aurons à la longue. Quelques batailles de perdues, c'est la guerre de gagnée.
-Mais qui a dit ça ? -essayait de se remémorer l'Auguste, mais il avait beau tenter de l'appeler, et de se le rappeler, le nom ne lui revenait pas.- "Church", peut-être était-ce cela: une église, quelque chose de

très oublié sans doute, "Churchie", peut-être.

La peur aux lèvres, la Cour faisait dans sa culotte. Du flanc d'un vaisseau zigote, une bordée de tire-au-flanc lacéra deux royals vaisseaux.
-J'y perdrai toute ma vaisselle -geignit le roi-. Encore deux soucoupes de cassées !

La maison royale bourdonnait comme une ruche, troublée dans son étiquette par les mauvaises nouvelles. Au front, on suait.
-Ils n'ont même pas la piété de se laisser battre ! -s'indignait Dieu, jetant les bras au ciel, ce qui laissait voir des ronds d'humidité à ses aisselles.-Quand je pense que je vais devoir aller à selles, et chevaucher un cabinet ! Mon royaume pour un cheval !
-Majesté, cette bataille devient vulgaire. Surtout, ne pas perdre la face !
-(Le choeur:) Face de ministre, face de Dieu, faces de seigneurs, majusculs et minusculs, faces, fèces, fesses, farces !
-Les héroïques héros de notre flotte battent en retraite. Ils se battent bien ! Ils auront une bonne retraite ! (: Les hérauts)
-(Le roi, prenant à témoin et par l'épaule son premier ministre Paul VI, affecté quand même par cette stratégique retraite:) Nous sommes battus.
-(Le choeur:) Chauds ! Chauds ! Chauds ! Les marrons chauds !
-(Le roi:) Nous saurons être de glace !
-(Le choeur:) Tirons les marrons du feu !
-(Le roi:) Nous les aurons à la froideur, tous ces zigomars. Nous saurons leur donner froid dans le dos !
-(Le choeur:) Vive la guerre froide !
-(Le roi:) A mon commandement, les réfrigérateurs, marche !
-(Le choeur:) Vive la guerre froide !
-(Le roi:) Oui, sauvons les apparences !
-(Le choeur:) Vive la guerre froide !

Et la galaxie ne fut plus qu'une châtaigne glacée, au grand dam des zigomars, qui sont chaleureux. Les personnages se figèrent, statufiés dans leur rôle. Les planètes gravitaient comme des boules de crème gla-

cée autour des soleils frigorifiques. Sous la bogue de leurs navires, les zigomars hibernaient, fuyant dans leurs rêves comme dans un igloo. La neige était sur le monde une housse de silence, où le conflit était suspendu:...

Dégel. Les réfrigérateurs ne purent hiberner la galaxie que le temps d'une mauvaise saison. L'automne succéda à l'hiver, et dégénéra en printemps, pente fatale, cyclothymie météorologique. La guerre se ranima comme un reptile avec la température en hausse, et le thermomètre dilaté. Les zigomars reprirent leur avancée dans l'empire. La société comédienne se raidit contre cet assaut.

-Mais où ai-je foutu mon sceptre? -s'enquit le monarque.

-(Une favorite:) C'est que vous m'en avez curé le con hier soir, si Sa Majesté veut bien me pardonner cette expression.

-Oh ! Quelle connerie !

-(Le choeur:) Dieu n'a que le sexe des anges, qui n'en ont cure.

-Curé curatif cureteur curetage -entonna Paul VI.

-(Le roi:) On aimerait que cette guerre avorte.

-Sire, on a voulu faire un enfant dans le dos à votre armée. On l'a prise en traître.

-On l'a traînée dans la boue, toute défaite. On lui a dérobé son honneur.

-(Un courtisan:) Une armée ne devrait jamais se laisser surprendre !

-Surtout quand elle n'est pas prête à se défendre !

-(Le roi:) Pourtant, ils étaient bien, mes soldats de plomb. Ils savaient tous leur rôle par coeur, par drill. Ils étaient tout à fait uniformisés, jusqu'à la tronche qu'ils tiraient comme un képi.

-(Le général:) Sire, l'armée perd le sens des convenances: elle se retire en désordre.

-(Le roi:) A force de tirer, ils se répètent, alors, ils se re-tirent. Mais s'ils croient qu'ils vont s'en tirer comme ça ! On décimera les déserteurs, on les tirera au sort.

-(Le général, sortant un briquet de la poche-revolver droite de son pantalon d'apparat, et mettant en joue l'extrémité d'une cigarette:) Feu !

-(Le roi:) Au moins, ça leur mettra du plomb dans la tête ! -La bataille navale incendiait l'écran panoramique. De toutes parts, les vaisseaux faisaient feu. Les zigomars progressaient vers le centre de la galaxie.

-C'est le progrès ! -entonna le général.

-(Le roi:) C'est tout à fait déplacé. Vous n'avez plus vos réparties en place. Prenez garde à vous !

-(Le général, au garde-à-vous:) Je me garderai bien de commettre deux fois cet impair.

-(Dieu:) Dieu vous en garde !

-(Un courtisan:) L'armée se replie mais ne rompt pas les rangs.

-(Le roi:) Justement si, ils ont l'air tout à fait dérangés.

-(Un autre courtisan:) Ces étrangers ne sont pas fréquentables: ils ne nous ont même pas été présentés. Ce sont des intrus sur la scène de notre société. Ils foutent notre représentation en l'air.

-(Le roi:) Nous avons un rôle à jouer, et nous le jouerons jusqu'au bout. Dieu périt avec son culte.

-(La Cour:) Vive le roi !

-(Le roi, en lui-même:) Tout ça me fait chier. (A haute voix:) Vite ! la cour !

Et la Cour de se hâter au cabinet, tâchant, noblesse oblige, de chier avec panache, dans les coulisses du palais. Dieu, ayant le privilège de ne pas chier, profite du désordre pour ne pas faire mentir sa réputation, et s'en va en cachette au cabinet d'un ministre, très humainement chier.

Rideau !



DE TEMPS EN TEMPS...

Les hommes m'avaient soustrait à ma somnolence à l'ombre parcimonieuse des oliviers... Puis, dans un délire, ils m'avaient sommairement jugé. Et j'attendais à présent, en compagnie de deux autres condamnés -dont la solidarité, en cette heure fatidique, était très relative-, la venue de la mort...

Les visages vivants se succèdent
je me tortille dans ma peau
en un carrousel de vitesses
cherchant à échapper à mes racines
les couleurs du spectre blanc
et macule mon masque de grimaces
jusqu'à ce que s'efface ton nom, Père

La douleur me zèbre d'éclairs électriques
je me débats dans une lutte intérieure
et la vie bat aux tempes de ses auréoles
mon crâne vide se peuple de bruits
étrangers au panorama offert à ses orbites

Devant ses facettes exorbitées défile un film
dont les torsions horribles secouent la chrysalide
et la douleur de sa souffrance filtre une beauté
le souffle de ses vaisseaux se fond en cristaux de sueur de sang
cette métamorphose sublime en fusion touche à la pureté
la créature déchire sa chair et s'évade du corps

atroce supplice éternel du temps qui passe

La campagne baigne tout entière dans un crépuscule apocalyptique. Les arbres, dénudés par l'automne, profilent leurs mains squelettiques et effrayantes sur l'horizon rougeâtre.

Soudain, un jet vaporeux et pâle se déroule de la face grise des fala! ses voisines.

Des ondes multicolores et étranges sarabandent, infernales, en spirales mouvantes.

De longs fuseaux bleus et vertigineux ondoient, comme les images floues d'un souvenir lointain.

Grotesques, des éclairs verts zèbrent une immense voûte orange.

Puis les couleurs s'estompent, semblables à des brumes sous le soleil.

Des anneaux noirs se déforment sans fin dans leur lente progression.

Quelques volutes dorées et sableuses se répandent encore en fins voiles sur le sol.

C'est alors le silence.

Longtemps.

Profond.

Lancinant comme un sifflement strident.

Et j'écoute le bruit du silence.

Soudain, magique, terrifiant, gorgé d'ombres et de ténèbres, le château apparaît.

Des tours hautes et menaçantes s'élèvent en fûts sombres sur l'horizon constellé de soleils noirs.

Des fleurs métalliques, saupoudrées de rouille, bordent une allée parsemée de buissons épineux.

Une herse s'ouvre en geignant. La cour intérieure, envahie d'herbes phosphorescentes, est sombre.

Des ondes de peur s'abattent sur moi.

Les murailles colossales et vertigineuses donnent l'impression écrasante d'être au fond d'un puits.

Un cercle de ciel noirâtre et suiffé plane là-bas, très haut, comme une menace.

Des oiseaux de nuit jettent en hurlant de leur voix grinçante des kyrielles d'injures.

Un énorme molosse, couché dans un coin d'ombre, ouvre un oeil jaunâtre et cruel.

D'une poterne poussiéreuse, une armée de monstres gras et repous-

sants surgit en silence.

Ils avancent, calmes et menaçants.

Ils avancent, cruels et terrifiants.

Ils avancent, avancent, avancent ! ! !

Déjà leurs armes horribles se dressent... puis tout s'estompe, brusquement.

Le ciel, frangé de volutes souffreuses, semble n'être plus qu'une immense giclée d'huile, tant les stries noirâtres qui le zèbrent sont larges et nombreuses.

La lande tout entière palpite d'impalpables et mystérieuses convulsions désordonnées.

Un mistral brûlant court sur les bruyères gorgées d'un soleil éclipsé, emplissant l'air d'étranges senteurs exaltées.

Du sable encore chaud sourd une luminescence dorée qui s'épanouit par paliers jusqu'aux premières coulées des pinèdes odorantes.

Sur la droite, en un ultime repli sableux, la lande s'affaisse quelque peu, pour se soudain terminer en un chaotique amoncellement de roches âpres aux arêtes acérées, où la mer houleuse, marbrée de reflets verdacés, se déchire en lambeaux crémeux et légers.

Sporadique, l'écho du ressac emplit l'air comme une poussée de vent gonfle la voile.

Parfois, telle une note décharnée et maussade, le croassement rauque d'une corneille s'abat lourdement dans la poussière grise.

Plus bas, au pied d'un côteau aride et raviné, prend naissance une bizarre lagune.

C'est une vaste étendue boueuse, où les lèvres noirâtres des terres pourries ourlent les quelques rares arbres décharnés et blancs, qui accrochent aux nuages leurs branches noueuses et tourmentées.

Une avancée de sable humide et rouge pénètre profondément dans le marais, comme une gigantesque dent cariée, débordant d'entre les lèvres purulentes d'une bouche immonde.

De minuscules geysers de boue paraissent d'horribles éruptions sur

une peau molle et grasse.

Et puis, tout au fond, comme engendré par ce conglomérat fétide, un oeil, un oeïl incroyable regarde sans cligner la lande agonisante d'épouvante immobile.

Et déjà les sables gluants me moulent les genoux.

Avec d'effroyables bruits de sucion, ils montent, certains et précis.

Mais des sons bizarres m'enveloppent et tout s'efface à nouveau.

On tire la chasse
Une croix
surprise
comme une chaise
brisée
inutile
sur un pot
à bout
de son rouleau

de honte elle disparaît dans les draps de la CASCADE
mais son bois
insatisfait
flotte
moins vernie
que jamais
elle est
l'eau l'étreint
dans ses bras
la pénètre
avec délicatesse
lentement
le long de ses cuisses
le saint supplice
MONTE

elle se sent
mollir céder
à l'amoral
plaisir
spongieuse
de sacrifice
gluante
elle engendre
comme l'hydre
doucement
elle s'écaille
en feuilles mortes
et retourne
en terreau

Le paysage se modifie encore.

Mon araignée au plafond
l'étoile sous laquelle je suis né
est un flocon de neige.

Pourtant la toile se tisse plus épaisse devant mes yeux.

Les feuilles dansent
font la ronde
se fendent mortes
sous ce fouet cinglant
Le vent
de cette histoire
de tout temps
souffle dans les arbres
et joue de son archet invisible
la mélodie du regret
Il arrache par les pieds hache le lierre
qui s'acharne achève aussi
le mur croulant
Je suis là avec mes rêves
ma désillusion
et l'horizon devant restreint
La forêt seule encore me comprend
Je ne lutte plus
les feuilles non plus
Elles ont confiance en celui qui les ravit
du vent personne sans doute
Elles le suivent lâches et légères
sans combattre
Seul parfois un froissement de fer frémit
Qui a raison?
Pourquoi s'exalter? Où aller?

La mort l'or le sang
Qu'est-ce que l'amour?
...fût-il de la patrie?
Un mot futile en cinq lettres!
Une armée un saint bol
un évangéliste un martyre un Saint-Paul
Un évangile un symbole
une religion un pâpe un saint pôle
Tout est matériel, tout est charnel!

L'enchantement de votre univers,
riche en promesses touristiques,
peut dorer les pilules anti-conceptionnelles
ou les couronnes de vos tyrans:
je préfère ne pas m'y mouiller,
quitte à m'en laver les mains...
Je n'aime pas l'eau trouble
et j'ai peur de votre lumière tamisée.
Je ne veux pas devenir, aveugle
produit de votre plaisir
ou de votre satisfaction morale;
porter le fardeau d'une vie
pour avoir des participes actifs,
passés ou passifs;
être bienheureux ou maudit,
par la faute du péché originel,
peu original car trop capital;
connaître la vanité de
la Déclamation Spirituelle des Droits hérités d'Adam,
ou l'herbe coupée sous les pieds
par l'injustice du magistrat;
arborer une devise, au vent en poupe:
"voler pour vivre";

voir les petits malheureux, imbéciles ou non,
ces orphelins en couleur
et en noir et blanc,
ceux-là que vos guerres,
guère ne se soucient d'adopter,
une fois qu'enfin elles font la paix;
déployer l'enseigne,
banale par votre monde,
insigne peut-être par sa permanente mode:
"Humain & fils,
querelles en tous genres,
exploitation florissante" -
basée sur l'amour... de l'argent... du prochain.

Je voudrais, à cause de tout cela
être feuille
confier mes aspirations au vent
par lui secouée
à la pluie rafraîchie
au soleil brûlée
me souler des joies de la nature...
Mais non!
Des lions
le Talion:

"oeil pour oeil dent pour dent orgueil pour orgueil sang pour sang
deuil pour deuil pan pour pan vaille que vaille cent pour cent!!!"

Jeux de massacre mi-temps blessés
sacres du printemps
de l'été
Jouant avec le feu, les hommes-enfants se brûlent entre eux...



Une dernière rafale

de feu

m'emporte

me cloue

à mon jour.

-Inadapté social sur le Golgotha, et puis au fil de la légende des siècles. Père, arriverai-je jamais au bout de ce cycle de réincarnations? N'est-ce pas moi, plutôt que les inhumains de la Terre, que la Fatalité traque? J'aspire à la paix et à une vraie justice pour eux et pour moi... Pourquoi ne veulent-ils pas prendre conscience de ce qu'on fait pour eux?... Je brûle l'or de sang, et la mort consume...

-CENDRES D'UNE ALLUMETTE
QUI SOUFFRE ,
SOUFRE BLESSE
SUPERSTITIEUX
PERDU SANS SON AMULETTE...

SAVOIR OU NE PAS SAVOIR.

Sur la Terre, il y avait quatre sortes de gens ;
Ceux qui savaient et ceux qui ne savaient pas.
Ceux qui savaient, savaient...
Mais ceux qui ne savaient pas,
Ignoraient leur ignorance.
Et tous, sachant ou ne sachant pas, vivaient,
Les uns mêlés aux autres,
Et les autres aux uns.
Parmi eux il y avait aussi ceux qui savaient,
Mais qui faisaient semblant de ne pas savoir.
Ou d'autres, qui faisaient semblant de savoir...
Mais ne savaient pas...

Ceux qui ne savaient pas,
Erraient comme des bêtes,
Et étaient objet de pitié pour les autres,
Qui savaient...
Ceux qui savaient, étaient différents
De ceux qui ne savaient pas...
Dans leurs yeux brillait quelque chose de plus,
De plus... humain...
Valait-il mieux savoir,
Ou ne pas savoir?...
A chacun de voir,
Ou de ne pas voir...
Ceux qui savaient, étaient libres
Mais esclaves,
Esclaves de leur liberté,
Mais libres par leur esclavage.
Ils savaient...
Ils savaient ce qu'est la liberté qui asservit...
Et l'asservissement qui libère, libère.
Ceux qui savaient
Mais faisaient semblant de ne pas savoir,
Etaient les lâches, les fourbes,
Ceux dont il fallait avoir le plus pitié...
Car ils n'étaient ni hommes ni bêtes:
C'étaient des monstres ! !
Quant à ceux qui ne savaient pas,
Mais faisaient semblant de savoir,
C'étaient les plus malheureux de tous,
Car ces braves bêtes étaient incapables
De devenir hommes,
Mais vivaient parmi les hommes,
Pour essayer d'être comme eux

Sans y arriver.
Donc, ceux qui savaient
Etaient esclaves, mais libres.
Ceux qui ne savaient pas,
N'étaient ni esclaves ni libres.
Ceux qui faisaient semblant de ne pas savoir,
Alors qu'ils savaient,
Etaient des hommes devenus ou restés bêtes.
Et ceux qui ne savaient pas,
Mais faisaient semblant de savoir,
Etaient à plaindre,
Car ils étaient devenus esclaves de l'idée qu'ils avaient,
D'acquérir la liberté de l'esclavage.
Quant à vous, qui lisez ces lignes,
Etes-vous de ceux qui savent
Ou de ceux qui ne savent pas...
De ceux qui ne veulent rien savoir
Ou de ceux qui voudraient savoir?
Pour le savoir,
Sachez que si vous comprenez ce poème,
Vous savez...
Et si non,
Vous ne savez pas...
Si vous ne savez pas,
Pleurez,
Mais rien ne vous soulagera,
Si ce n'est ... savoir.
Et si vous savez,
A vous de savoir
Si vous ferez semblant de ne pas savoir,
Ou si vous saurez être un homme...

LES PETITS DEVOIRS DU JEUDI.

Les cloches de Sainte Répulse sonnaient différemment les douze heures, le jeudi. Chaque coup porté par le marteau d'airain sur le bronze vert ajoutait, à l'intention des enfants seuls, un petit message, qui disait gaiement: "Congé... dong!... congé... dong!... Congé... ding dong!"

Et le rang d'écolières, aux habitudes si strictes et tellement rectilignes, ce rang qui coulait des massives portes séculaires du couvent, se lovait dès le premier appel de Sainte Répulse et finissait par se débander bien avant que l'une des soeurs chargées de sa surveillance (ces soeurs aigre-doux à cornette) n'ait eu le temps d'ordonner la dislocation d'un coup battu deux fois dans des mains pures d'aucune alliance humaine.

Des fillettes de douze à dix-huit ans, enfants bleutées aux bas blancs, s'échappaient follement, promenant d'un point à l'autre du village leurs jambes brunes et rapides, et la place du marché de Saint Rochendon ne tardait jamais à retentir des mille cris de leurs voix non faites.

Lausielle, une enfant vive comme ses compagnes, dont la chevelure, à chaque pas, éclaboussait de bouclettes brunes son bel uniforme, les bras séparés du corps par deux piles de livres scolaires autant que religieux, Lausielle donc se dirigea, une fois échappée du groupe hilare, vers sa mère qui l'attendait comme tous les jeudis, plantée avec un air de garde civil auprès de la plus proche échoppe.

Derrière elle, la bonne, femme éternellement pliée sous la menace d'une imaginaire férule, traînait à ras du sol deux cabas tout vomissant de rubarbe et de poireaux. Pour le repas du domestique.

Lausielle, l'enfant chérie, fut cueillie d'un baiser très sec sur le front, et d'un laconique message, qui était presque toujours le même:

-Et alors, chère enfant, comment cela a-t-il été à l'école?

-Bien, mère.

Comme si "cela" pouvait bien aller quand on s'étouffe, à plus de trente têtes à la fois, dans des salles livides, et croisées pendant parfois cinq heures à pratiquer le latin, les mathématiques et les langues, en



n'ayant que la messe pour se distraire et échanger quelques billets de fantaisie.

La mère et la fille, unies dans le même signe de distinction, se dirigèrent vers le restaurant "Vette Nachtmerrie", qui dominait de sept marches le plain-pied de la place publique.

Par un geste qui tenait plus de la chiquenaude que de la prévenance, la bonne, cette fois enrichie du fatras scolaire, fut congédiée. Lausielle, parce qu'elle n'avait pas lieu de placer ailleurs son sentiment, suivit longtemps la silhouette cahotante qui cherchait sa voie dans la foule épaisse de midi. Toutes proportions conservées à son rang, Lausielle adorait cette vieille servante, qui, dès l'enfance, avait été incrustée à leur famille, et qui s'était vue, pour cette seule faveur, dispensatrice exceptionnelle des caresses de la maisonnée.

La mère ordonna un déjeuner de foie gras, de potage poularde, de gibier, bien entendu, et de trois desserts; cela fut répété à un maître d'hôtel discret, qui ne fut autorisé à répandre ses lumières qu'en la matière des vins, sur lesquels mère et fille hésitaient toujours.

Lausielle, qui, par nature, avait l'appétit menu, fut conduite, en ce midi de juin, à se nourrir plus de soleil que de chair. Mais les desserts, commandés dans une quantité exagérée, ne déçurent pas la jeune fille: eux seuls avaient toujours motivé l'assuidité de Lausielle à la table du grand repas. Elle n'en laissa pas une miette.

Le café fumait déjà dans les mignonnes tasses (et trop petites pour plaire à la mère, grand amateur des senteurs exotiques), signe évident de la clôture gastronomique, quand la mère prit enfin conscience de la présence de sa fille. Jusque-là, il ne s'était échangé entre elles que de vagues coups d'oeil, dont aucun n'avait porté à conséquence, et le moins qu'on ait à en dire, c'est que la petite famille n'avait pas eu le beau rapport de table tant prisé chez les catholiques bien mis.

Joignant les mains d'une façon qui lui écartait les doigts en éventail, la mère parla sur un ton très accusateur de sa lassitude (comme si cette femme avait été peinée d'une situation trop régulièrement répétée):

-Eh bien? Si nous reprenions tes devoirs du jeudi?

Là-dessus, elle porta la tasse trop étroite à ses lèvres et aspira goulument une gorgée de bon café. Rien de mieux pour digérer un copieux repas au soleil qu'une tasse de café fort brésilien! Après un temps d'hésitation, la jeune fille émit ce désir:

-Puis-je choisir, mère? (Elle était visiblement embarrassée, comme si d'avoir à fournir une fois de plus les preuves de sa connaissance sur des matières ingrates la désespérait franchement.)

-Il n'en est certes pas question. Je te sais assez rouée pour choisir un personnage antipathique ou encore un professeur déplaisant: ce serait trop facile, ma chère. Moi, je vais choisir!

Elle repoussa son café, bien disposée à boire aussi celui de Lausielle si l'enfant ne se décidait pas à l'expédier, et fouilla du regard dans la foule répandue sur la place. Elle fut enchantée:

-Tiens! Vois-tu cet homme qui parade comme un coq, tout enrobé d'habits neufs de bourgeois parvenu... l'imbécile! Espèce détestable, d'un goût de catalogue: pas de faute, sans doute, mais où trouver une touche de génie personnel? Rien, ce type est pâle et lamentable.

L'adolescente sourit, pour plaire à une mère trop instruite et si juste malgré sa sévérité; elle regarda tour à tour cette femme pleine de force et puis, ce bourgeois quelconque, mal fait, qui ne lui inspirait que de l'indifférence. Elle se sentit meilleure; elle ne voulait plus prendre le conseil de sa mère, mais elle se détacha de son emprise raisonnable et se concentra sur le bonhomme, perdu au milieu de la foule de treize heures. Bientôt, elle ne vit plus que lui; elle avait réussi à créer le vide autour du bourgeois grossier et à l'intérieur d'elle-même: elle était contente, et se sentait très puissante. L'homme avait cessé d'avancer: cela serait plus facile, puisque, tout perplexe, il regardait une architecture locale. La jeune fille se serrait les mains et les genoux, et plus elle se serrait les membres, l'un dans l'autre, plus elle se disait, en un effort de suprême volonté: "Je veux! Je veux" En même temps, elle fixait continûment le bonhomme, en une partie précise de sa poitrine, et elle se

répétait cette unique injonction: "Arrête... arrête... "

Sa pensée se spécialisa si bien que sa mère elle-même ne parvint pas à l'y suivre. L'homme regardé hésitait, il eut l'air de vouloir se remettre en marche, geste où l'on vit que l'animation de ses bras et de ses jambes se saccadait fort; l'enfant continua ainsi, de tension en tension, jusqu'à ce que le sang se soit retiré de ses poings, et le bonhomme, brusquement, fut à terre sans un cri.

L'écho que jeta sa canne en roulant ne s'était pas encore porté aux façades de l'autre côté de la place, que déjà la populace, amenée sur les lieux de l'accident, improvisait un théâtre élisabéthain autour du corps affalé. La petite Lausielle continuait de se triturer les mains, et ses genoux, qui se caressaient l'un l'autre sous la jupe bleue, ne se touchaient plus que dans une réciproque congratulation. Il y avait dans ses yeux une flamme superbe, qui lui venait de ce que le bonhomme fût à terre sans pouvoir se relever.

Lausielle, maintenant, ne plissait plus les yeux; l'effort de la concentration se retirait de son visage, en même temps que s'effaçaient toutes les rides de la volonté. Elle était à nouveau la petite fille au sortir du collège.

Sa mère fut levée en un temps, elle descendit les marches qui séparaient le restaurant de la place, franchit le mur de la foule consternée avec un "Laissez-moi passer, je suis infirmière!" des plus impératifs. Ceux qui comprenaient se reculaient, et les autres, badauds à peine suscités, se contentaient d'aligner leur comportement sur le mode de l'absence. Les ignares!

De son côté, l'enfant attendait, la mine très pâle, propre à faire s'écarter les pires manants; elle espérait le verdict, raidie dans sa volonté d'avoir réussi quand même.

La mère fit le chemin du retour plus vite qu'elle n'avait fait celui de l'aller, et quand elle eut repris sa place, Lausielle poussa un timide "Alors?", accompagné d'un gentil sourire.

Quoiqu'elle fût dite sur le ton du badinage plaisant, la réponse de la

mère était cinglante:

-Une simple catalepsie! -marmonna-t-elle, en finissant son café interrompu.- Incapable, idiote! J'ai dû l'achever! (Et elle buvait, la lèvre tremblottante.) Seigneur! Que feras-tu donc quand je ne serai plus là!

La jeune fille, inquiète adolescente, pâlit encore et ne souffla plus mot jusqu'au retour à la maison, où elle sávait quelle correction lui serait appliquée: elle fut gifflée et battue copieusement, pour lui apprendre à montrer désormais plus de zèle dans le travail et, surtout, à ne plus se contenter de demi-réussites qui ne sont jamais que de demi-échecs.

HYPNAGOGIE.

L'enfant passa le long du chapiteau à petits bons souples et silencieux par dessus-dessous sa corde à sautiller. A quelque distance de là, un vieillard, assis à même l'humus, paraissait assoupi. La fillette l'avait aperçu, bien qu'elle fît mine de ne s'intéresser qu'au décor, aux vitrines où plus aucune marchandise n'appelait les clients, à l'interstice qui sépare les pavés du trottoir dont la végétation bigarrée nourrissait les colonies d'insectes minuscules que les vents de plaine amenaient encore par nuages quotidiens. Elle s'approcha finalement, toucha du doigt les crevasses ouvertes dans les chaussures et le visage aride du vieux. "Tu es un mendiant!" -déduisit-elle au terme d'une fort brève réflexion. Il ne put réprimer un tressaillement.- "Je ne mendie rien. J'essaie de vendre mes peignes." - "Es-tu un véritable aveugle?" -"Je vois que ta distraction préférée est de torturer les faibles." L'enfant révéla ses dents trop nombreuses et artificiellement blanches dans un sourire triomphant. -"C'est vrai, tu sais lire dans le coeur des enfants." Elle s'assit, noua et dénoua sa corde de plastique autour de ses jambes nues. -"Tu es laid, tu es sot, vieillard; tu ne vendras aucun de tes peignes." Puis elle s'ercourut en chantonnant en pensée: "On n'a pas besoin de ta camelote; on n'a pas besoin de ta camelote", jusqu'à ce qu'il ne pût plus l'écouter.

Il était presque midi.

Un plasma ocre et gluant suintait du pavé alourdi s'épanchait en ruisselets jusqu'au milieu de la chaussée.

Des bennes et des citernes de camions achevaient de pourrir, fluctuantes silhouettes dans le brouillard de taffetas.

Il errait depuis un temps qu'il n'avait pu déterminer, la conscience adhérente au crachin visqueux. Les souvenirs de la journée précédente pendaient en toiles d'araignées du ciel délabré:

aube Fin de sommeil à cauchemar Café crême au sucre de canne Mal aux gencives Paupières enflées L'horloge à piles retarde de deux minutes Demain il fera encore ciel gris Pain moisi fond de bocal de confiture séchée fiente de canari agglomérée de plumes larmoyant sur le rebord de l'évier Pépin de raisin Relents nauséeux des réflexions de la veille Eva Dégustation d'une entrecôte panée au snack de l'Entrechas Bruit blanc Barbouillage baragouinage de la serveuse tablier fesses nues Inquiétudes Sera-t-il possible de résoudre le plus crucial dans les délais Est-ce qu'une fortuité fera se rencontrer Luce et le petit porteur de dépêches Mauvaises nouvelles? Oh! vous savez On s'accomode du tremblement de l'éclairage néon comme des extrasystoles Ainsi vous avez la phobie des marguerites Ave Eva Allez-vous longtemps encore vous obstiner dans cette impasse Brique liquéfiée Eclatement des mirages Autovivisection Dent de scie dans la tignasse Bulle d'air dans le tube à dentifrice dans le tube à vide dans le tube à pensée d'une cerise imberbe martyrisée à l'incandescence de cigarette Chasse égoût océan Viol étranglement mutilation Recul:

il était presque midi Il se hâtait

atteignait un coude qu'il n'avait pas aperçu une seconde plus tôt, dans la rue jusque là rectiligne.

> "Ta barbe sent mauvais -dit la fillette en se pinçant le nez.- Franchement tu pues." Un rat squameux, craché d'une bouche d'égout, se précipita, après quelque hésitation, vers la pénombre d'un soupirail. -"Au diable cette calamité! Tu es tout juste utile à piéger ces ordures à moustaches, mendiant. On devrait t'employer comme appât."

Un magasin de confection montrait, par des brèches béantes, des vestiges d'incendie. Un peu de fumée violacée stagnait encore, imperceptiblement mouvante, à l'entour des soupiraux. Des vêtements de femme gisaient, miraculeusement intacts, parmi les gravats et les boiseries calcinées, répandaient un suave parfum d'encens.

Plus loin il franchit le pont. Le tablier, sur les arches affaissées, effleurait une vase craquante. Le lit de la rivière s'était considérablement élargi; le courant s'insinuait dans la boue en de minces contorsions d'aluminium. Au-dessus des roseaux noircis une vapeur pailletée chancelait

La ville entière déserte Vue d'un vol d'oiseau un éparpillement de toits de porcelaine de lucarnes luisantes derrière lesquelles une pesante fumée brunâtre presse De temps à autre une volute plombée s'échappe comme une bouffée de pipe au hasard d'étroites fissures de maçonnerie

Un fracas assourdissant; les avions surgirent dans un halo de pleine lune, rasant les cheminées et les antennes. Ils survolaient les avenues, par formations de trois ou de cinq, à la recherche des passants.

"S'ils veulent découvrir des myrtilles il faudra qu'ils fouillent les ruelles tortueuses dans les quartiers de faubourg"

> "Un jour, un charlatan de ton espèce a déversé sa boîte à ordures par la fenêtre du deuxième étage. Il n'avait eu qu'à ouvrir la bouche. Ca a fait un fameux tohu-bohu dans les jardins."

Les signaux lumineux continuent de fonctionner, en alternance de vert et de rouge, bien qu'il n'y ait pas un moine pour traverser la chaussée.

Aucun véhicule automobile

Des tramways abandonnés figés sur leurs rails

Il arriva des camions en couleurs de camouflage de deux côtés du carrefour à la fois. L'un traînait une courte charrette de marchande des



quatre saisons, recouverte d'une bache kaki. Un autre conduisit un canon gigantesque en travers d'un passage pour piétons. Des soldats s'affairèrent et tirèrent.

"Il n'y a pas une âme vivante qui gîte par toute la ville"

Au premier étage une silhouette chenue s'agite derrière un rideau translucide. Un professeur de mathématique entre deux âges, col clair et pardessus terne, se pétrifie, les mains dans les poches, à la première note de la neuvième symphonie. Plusieurs locataires des immeubles apparaissent sur les trottoirs, se dirigent en cohue vers une sphère fictive qui doit s'échouer dans l'air comme une pistache au fond d'un verre de limonade.

Les avions repassèrent, beaucoup plus haut et sans bruit.

"Chez nous on vit la nuit -dit-elle-. Je n'ai pas de parents. Nous ne possédons pas de logement. Je ne vais pas à l'école. J'aime un petit chien neige qui s'appelle Bild."

Quand la porte du numéro 33 s'entrouvrit, par une aube tardive de jonquille fanée, la plupart des habitants se trouvaient déjà à leur travail. Une fillette à tresses blondes quitta l'ombre du corridor, accompagnée d'une très jeune femme en tablier de ménagère. L'enfant portait une minuscule jupe à carreaux, un blouson synthétique et des bottines de soie. Sa mère lui effleura la joue d'un baiser, lui souhaita la journée propice, lui rappela de ne pas s'asseoir en classe près d'une autre petite fille. Un écarlate cartable oscillait, accroché par une lanière, à son bras droit. Milly promenait un chien imaginaire au bout d'une laisse qu'elle serrait invisiblement.

"Je vous en supplie, gardez-la au moins quelques jours !"

Ils se délectaient d'une pizza aux fruits de mer, quand une panne électrique fit rendre l'âme au juke-box. Cédric entre à cet instant. Les autres hésitaient à déflorer le tout soudain silence. "Assieds-toi ! -pensaient-ils sans oser l'exprimer.- Allume la bougie !" Une plante verte

crevait de dessication dans un pot de grès.

Milly: "Mon père est un homme riche un business-man qui a réussi N'avons-nous pas tout pour être heureux Le nourrisson se forme admirablement Ce sera plus tard un jeune homme de talent"

Mme Anderson: "Il nous arrive un atroce et sordide malheur. Eric a été ébouillanté. On n'a pu le sauver."

ANDERSON Milly ANDERSON Milly ANDERSON Milly ANDERSON Milly

Milly n'est pas folle, Milly n'est pas une mythomane. Milly est une petite fille comme toutes les autres qui vit la réalité à l'envers.

Et Milly prévoit l'avenir tout entier, tout entièrement inversé.

En quelques bonds l'enfant se retrouva assise sur la bordure du trottoir, parmi des copeaux verts et humides que l'infirme éparpillait au canif. Le vieillard sifflait des bronches comme un nez de bouilloire. "Veux-tu un peu t'amuser avec ma corde, miteux?" Il se contenta de grogner. "Tes réflexions me donnent la migraine", maugréa la fillette. Elle s'appliqua à compter des chatons dans un cercle de craie.

Caramel mel mel
Chocolat lat lat

Une automobile traversa en hurlant une flaque boueuse qui s'émietta sur le visage de l'enfant.

Ma petite soeur
a eu peur
d'un tambourineur
qui jouait du tambour
dans notre faubourg

Milly, seule dans la véranda illuminée, jouait à faire des gestes et prendre des postures. Un papillon, venu de la nuit, heurta le vitrage, tournoya, étourdi, sur le sol. L'enfant entrouvrit la porte, se glissa dans le jardinet, y ramassa le volatile. Elle l'examina longuement, souffla dessus pour le réchauffer, le berça, lui parla de ses poupées idiotes, puis elle gratta une allumette et mit le feu à l'insecte.

"Il ne mourra pas Il ne mourra pas Les papillons ne ressentent pas

les brûlures
La rose est si belle
Violette Violette
la rose est si belle
qu'on la cueillera

Les petites filles ne sont pas des papillons" chantonnait Milly en prenant son envol vers le halo ardent d'une torche de cire

LA SF A BRUXELLES.

Quelques adresses intéressantes:

MALPERTUIS
18, rue des Eperonniers
1000. Bruxelles
Tél.: 512.83.00

PEPPERLAND
47, rue de Namur
1000. Bruxelles
Tél.: 513.57.51

THE SKULL
336, chaussée de Waterloo
1060. Bruxelles
Tél.: 538.36.99

LA LICORNE
2, avenue van Beesen
1090. Bruxelles
Tél.: 426. 31.84

LE FURETEUR
291, chaussée d'Alsemberg
1190. Bruxelles
Tél.: 345. 70. 33

BIBLIOTHEQUE D'UCCLE
64, rue du Doyenné (1er étage)
1180. Bruxelles
Tél.: 345.86.00 (JEUNESSE)

PUBLICATIONS BELGES DE SF.

-"A PROPOS DE...":

Le Nº4 est consacré à l'illustration de western. Contributions de nos collaborateurs Rondal et Schen -dont vous pouvez voir un admirable échantillon P. 31 de ce numéro. Devient revue bimestrielle d'arts graphiques. Disponible C/o Promotion des Arts Graphiques Liégeois, asbl; rue du château Massart, 31; 4000. Liège (Tél.: 041/52.49.95 42.66.53)
80 FB

-"ODYSSEE":

Le Nº5 comporte entre autres un dossier consacré à Mario Levrero. En général, intéressante petite revue consacrée au fantastique. Disponible auprès de Marc Klugkist, 44 avenue Alex Galopin; 1040. BXL

-"BETWEEN":

Anciens numéros disponibles auprès de Thierry Stekke; Charneux, 9/C; 4804. Jalhay

----

-"OCTAZINE":

Disponibles auprès de C. Dumont 83, r. Dorlodot; 5741. Floriffoux.

UNE RACE DE SEIGNEURS.

"Hardi camarades, sus à l'ennemi
Dieu et mon droit ! -il dit
C'est vraie parole de vice-roi
Ils sont battus, les Confédérés
Et les roides Shamites ont plié
Tous les Centaures sont débandés
Règne sur les astres, O Terra...

C'est la chanson de Patrick Murphy, qui fut dix années soldat aux Fusiliers verts et autant à l'Irish Brigade du vice-roi de Canopus. Entassés sur de vieux transports, souvent malades et terrifiés, ils conquirent monde après monde dans le sillage des grands cuirassés.

Ils ont bâti l'Empire à la gueule puante des lasers et baptisé dix mille planètes de leur sang rouge. Ce sont des hommes ! Des hommes ! Des hommes ! Trois hourras pour la vieille Terre...

Ce sont des hommes, voilà pourquoi les Fuzzies nous détestent tant.

Si fiers de notre jeune force, nous ne sommes que très peu de chose face à l'Univers et ses impitoyables lois. Je ne sais quand et de quelle manière nous finirons, mais il faut prier tous les Dieux ensemble qu'ils nous épargnent au moins le sort des Fuzzies.

-Nous étions toute une brigade dans quatre vaisseaux à gros ventres de cargos, escortés d'un seul vieux croiseur poussif. Oui, serrés comme du hareng en caque ! Comme des harengs à mariner dans notre sueur salée, le dégueulis et la chiasse bien souvent aux plongées, la monotonie d'activités de groupes obligatoires et toujours les mêmes, l'exercice avec ou sans pesanteur, puis le cul abrasif d'hypno-rêve pour dormir... Mais c'était l'habitude et nous avions pour chef le brigadier Jean Diawara qui est amiral aujourd'hui.

Pat Murphy, grisé de vin, s'emportait sur les rémiges d'un songe qui, tel le fabuleux Garuda, franchissait mondes et cieux.

Diawara, lui, est bien connu et figure au panthéon des héros de l'Empire. Diawara de nom et de race -ses ancêtres furent de féroces guerriers-, il donna une retentissante cinglée au serdar shamite devant Shau-



la et s'est vu comparé à Brander, le maréchal de l'espace bellatrixéen.

J'épongeai l'ardoise du vétéran en échange d'une demi-douzaine de contes. Fameuse ponction, mais aussi sacrément bonne affaire.

Pat Murphy ne m'a pas encore raconté à la suite de quelles circonstances il s'engagea.

Si vous êtes jeune et sans emploi ni protection, on vous enverra coloniser, avec l'alternative d'un régiment de l'Astro-Marine. L'offre est digne d'être considérée, les volontaires ont grasse paye et les survivants de belles pensions... La Flotte est le Cerbère de l'Empire Terrien et l'instrument favori de son expansion, à laquelle s'échinent les les Fusiliers tandis que nos cités sont envahies de troupes non-humaines au point que l'on oublie parfois lequel a conquis l'autre: les hyènes anthropomorphes d'une planète de Wega ricanent après les femmes et rançonnent les civils fourvoyés aux heures de couvre-feu; les Cimghals à chef léonin font la loi aux jours d'émeute alors que leurs sept fois plus sauvages guerrières, les Sihines féroces, patrouillent le soir à moitié nues et de rauques gutturales convient les jeunes hommes à des nuits barbares; les hermaphrodites centaurins d'Andromède ou de Cassiopée, au pelage de bronze mat, deviennent fous au sortir des tavernes et s'en vont célébrer d'abominables rites nocturnes (... par la grâce expéditive des régimes forts, il n'est pires vandales que la soldatesque !).

Peut-être n'aurais-je pas dû rappeler ces choses, mais il est aussi nécessaire que l'on sache comment s'est fait l'Empire que d'évoquer ses découvertes au long des voies stellaires.

Mais venons-en à nos moutons fuzzies.

La Ville Morte faisait naufrage aux remous d'une végétation spongieuse suintant partout sa lourde odeur de pourriture. C'était là, depuis un siècle, décomposition universelle.

La Ville fut une métropole orgueilleuse qui, ailleurs, aurait duré un bon millénaire.

Il y avait une beauté vigoureuse de l'architecture massive, subsistant encore sous la chape des mousses tombantes, et ses murs étaient comme pétris d'une muette puissance sous l'étouffant suaire des plantes molles.

Une Magie avait habité ces pierres, et s'y trouvait peut-être encore. La Ville paraissait hantée.

Il arrive que la mort soit belle, vue de loin. Une araignée de velours écarlate et à croix noire, n'en étant pas véritablement une, avait tissé sa toile de l'aile rongée d'un colossal oiseau de granit aux troncs verdâtres des fougères arborescentes, poussées en soulevant les dalles.

Souple piège miroitant, merveilleux tissu d'argent liquide et irisé de soleils, fascination géométrique de fils brillants comme poudrés de gemmes... Malheur à l'imprudent ou au distrait empêtré dans ces câbles et cette glu fraîche ! La lente et épouvantable agonie, paralysé dans un cocon de soie... à attendre que vienne se nourrir la bête, ou avec ses oeufs à l'intérieur du ventre !

Et la Ville défunte donnait l'illusion d'un passé de géants.

Il n'en est rien. Cela nous le savons.

Ils le savaient déjà ces militaires casqués et cuirassés d'animes, la main crispée sur le fusil à balles explosives, doigt à la détente, qui s'aventuraient dans le sillage du tank. L'araignée -ou prétendue telle- disparut à leur approche: un char lui avait déjà arraché sa toile, et elle n'avait su l'ouvrage qu'il en coûta pour en débarrasser le char et livrer issue à l'équipage.

L'araignée avait agi sagement. Sa toile craquait et fumait, se déchirait en noircissant, s'écroulait par pans de cendre aux pieds des hommes actionnant les lance-flammes ronfleurs. C'était une nouveauté pour elle -avant un tank était passé au travers-, mais une habitude pour les fantassins ne manquant plus aucune occasion de griller pareilles horreurs.

-Imbéciles -maugréa l'officier-, ils savent maintenant !

Certaines armes sont particulièrement décelables à distance, à cause de la chaleur...

-Ils savent depuis longtemps que nous sommes là -fit le sergent-major en écho-, cette engeance de démons nous suit pas à pas.

Cette pensée glaçait jusqu'aux vétérans: sur ce monde, l'ennemi était hideux et n'accordait aucun quartier, débitant ses victimes au coupe-coupe.

Et l'explosive de carabine confirma aussitôt, écharpant l'homme en dépit de cet acier qui réfléchit le faisceau des radiants de poing. La mort instantanée.

C'étaient de vrais soldats terriens, non des cipayes indigènes commandés d'humains de la Frontière et souvent imprévisibles au feu.

Ils avaient riposté avec une rage et une précision vipérines. Suivant la fusée traçante partie d'un ceinturon et remontée à l'origine du bruit ténu, ils noyèrent les jappements d'insectes du clomp-clomp des armes automatiques et lance-grenades. Un porche, sculpté d'une splendide lutte de fauves, éclata en débris et poussières; la citerne profonde de quarante pieds s'emplit d'âcres fumigations; les deux vastes mausolées eurent leur compte de projectiles et s'effondrèrent tels de pesants châteaux de cartes. Une panthère noire comme la nuit bondit d'une fenêtre et détala, rusant avec les geysers embrasés d'une mitrailleuse, de suite avalée par le rideau vert.

Voyez Sekhmet à l'oeuvre.

D'une ville encore fière malgré un siècle d'abandon, elle laissa ruines et désolation. Tout n'était pas détruit, mais plusieurs grands édifices -imposants, quoique d'un goût discutable- avaient été jetés bas et en quelques minutes était faite la besogne de maintes années de jungle.

Les Fuzzies se firent connaître lors du naufrage du Nana Sahib: treize cents colons, la plupart d'origine mahratte, disparurent avec soixante-huit astronautes et autant de stewards para-humains.

Le Nana avait eu le temps d'appeler au secours, avant de se poser en catastrophe. Pas au moyen d'hyper-ondes -peu d'astronefs disposent de ces projecteurs et le faisceau de tachyons échappe à tout contrôle au delà

d'une année-lumière- mais en larguant une capsule à retour automatique. L'expédition accourue faillit se perdre elle aussi, mais il en revint pour révéler à l'Empire l'existence d'une nouvelle espèce d'hostiles: les Fuzzies massifs et noirs, souvent bouffis et comme caoutchouteux, le regard en fentes obliques dans la face épatée, avec une laine pisseuse en guise de cheveux... et, dans ces jungles fétides, ils semblaient boursouflés de chaleur moite.

Les Fuzzies qui, maintenant, avaient des armes, l'épave d'une nef tachyonique et sans nul doute des prisonniers vivants pour leur apprendre tout ce qu'un barbare ne doit pas connaître... Treize cents défricheurs ce n'est rien, ils seraient morts de toutes façons d'épuisement ou des fièvres, mais un bâtiment de Ligne interstellaire ne pouvait rester aux mains de sauvages!

La brigade Diawara allait y mettre bon ordre.

Le lieutenant Falkenhayn se roulait par terre, berçant de malédictions son genou éraflé, mais à droite la sylve flambait avec de suffocantes et fuligineuses vapeurs. Les fusils d'assaut tressautaient par à coups, dispersant flammes, fange et tiges en tourbillons de fumée. Le char faisait naître des volcans. Le mortier souffla trois bombes à décompression hors de sa bouche camuse. Eole eut de brusques et bruyantes fureurs sous le couvert.

Comme de coutume, aucun Fuzzy ne daigna accuser réception.

Déployée autour d'eux et avec le soutien d'un gros tank Boula Matari, la compagnie de fusiliers prévenait toute incursion des hostiles.

Ainsi protégés; ils avaient ouvert une tranchée de vingt mètres de long et trois de largeur -rouvert plutôt.

Le journaliste Vandernoot vomissait sans commentaire et Welo, l'Agent politique, en était gris... Puis tous deux vouèrent aux cent mille diables ces enfants de salauds d'indigènes!

C'était plein de squelettes là-dessous, grands et petits mélangés en couches d'ossements bruns. Le crâne d'un gamin ricanait sa moquerie

démente au visage des Fusiliers descendus trop tard. Tous avaient mis leur masque à gaz et plongeaient le groin dans cette pestilence, à contempler l'oeil fixe la boue de chair pourrie grouillant de vers translucides d'une demi-coudée chacun.

L'Agent politique y laissa toute velléité de solution négociée...!

Et les survivants ne valaient guère mieux. C'était également des squelettes, et à peine capables de bouger: il fallut leur mesurer sévèrement la nourriture, de peur qu'ils ne s'achèvent d'indigestion.

Pourtant de tels endroits se trouvent partout. N'importe quel dictateur ou oligarque doit pourvoir à loger son opposition, s'il ne veut pas qu'elle bâcle ses funérailles. Mais on relègue de nos jours sur quelque monde de Frontière en mal de coolies, ménageant au moins l'espoir de survivre ... tandis qu'ici!

Les gardes fuzzies, surpris par les hélicoptères et le porte-char, s'étaient donné la mort. Aucun d'eux n'y manquait, sur le point d'être capturé. Déjà leurs corps bouffis coulaient en sanie, se décomposant à vue. Restaient beaucoup de cartilage et peu d'os, l'habituel boubou et les sandales. Plus le mauvais fusil de fabrication locale, ou la carabine volée.

Un détachement de Tuniques Vertes, sans le moindre métal, en tenue kaki et casque colonial, s'infiltraient à travers les jungles sèches, relativement plus salubres, du plateau volcanique. Les armes étaient d'un plastique aussi dur que l'acier.

Le lieutenant Mac Phee, oberleutnant transfuge des troupes grises du Libre Echange, et l'enseigne Anderson, détaché du Renseignement de la Flotte, menèrent leurs hommes au repos. Cherchant de l'ombre, ils descendirent au fond du cirque de basalte, murailles de noire silice coulant en orgues et colonnades à pic dans la broussaille fauve aux tons rouille, qu'incendiaient les feux bleu et blanc d'un couple de soleils.

Les deux chefs de meute faisaient contraste. Mac Phee, barbu d'au

moins six jours, frippé, les yeux rouges, avait l'air d'un vieux mercenaire vagabond. Anderson était un fringuant poulain de la nouvelle aristocratie impériale, issue d'officiers et fonctionnaires (et politiciens, et courtisans), rétribués en domaine et parts d'entreprise d'Etat au risque d'une féodalité. Physicien et xénologue, il s'était ennuyé aux salons, et par conséquent se trouvait ici alors qu'il aurait pu rester à l'état-major, en toute sécurité. Les marines, qui n'aiment d'ordinaire pas les prétentieux cadets de la Flotte, l'avaient peu à peu accepté.

L'idée de cette "promenade" venait de Anderson, pour un grain brillant de hornblende aux semelles d'un insoumis. Et le rouquin Mac Phee, géant rogue, lançait des regards furibonds à ce novice trop net qui l'exaspérait en tout -en lui offrant, par exemple, à prêter son tube de crème épilatoire. Verdammt!...

Tous s'aplatirent au geste du caporal ouvrant la marche, quelques signes muets expliquèrent -exultation d'abord, ensuite tension contenue. Les hommes avancèrent en rampant dans le silence orangé de la jungle, clignant des yeux à la lumière d'un ciel chauffé à blanc.

Fuzzies!

Ils étaient sept monstres accroupis dans la clairière, à fumer des pipes allongées, l'un ou l'autre se levant pour appliquer son fourneau brûlant à même une forme presqu'immobile -sept hommes choisis préparèrent le roomal, leur mouchoir d'étrangleurs.

Quelques fusils lance-dards couvrirent l'approche, c'était aussi précis et infiniment plus discret qu'un rifle à rayon laser.

Des jumelles furent réglées pour les ombrages, à la lisière sud du bois de frondes jaunies.

Un garçon basané était étendu sur le sol, tout nu et griffé d'épines. On le voyait maintenant très bien, allongé sur le ventre dans l'ombre tigrée, poignets liés aux chevilles d'un chanvre grossier, la bouche touchant presque l'écuelle qu'il ne pouvait atteindre. La torture de la soif!

S'ils ne l'avaient pas traîné sur l'affleurement de roches ocrées, en

crainte qu'il ne se desséchât trop vite.

Qui était cet adolescent, et pourquoi cette agonie loin des enclos d'esclaves?

Un Fuzzy secoua sa pipe au dessus de ses pieds, frappant à petits coups contre les talons clairs, et parut apprécier le tremblement convulsif de sa victime impuissante.

Mac Phee, enfin, donna le signal. Sept bons félins, et le roomal se noua autour de sept nuques bourrelées avec la brusque torsion qui, normalement, rompt les vertèbres du cou.

C'était compter sans la résistance de la maudite chair noire caoutchouteuse de ces brutes mafflues, pétries de muscles pareils à ceux de catcheurs.

Des luttes acharnées roulèrent de part et d'autre de la clairière, écrasant l'herbe grillée, et un hostile se serait enfui sans la vigilance des tireurs postés. Après une éternité, les Fuzzies se détendirent un à un dans la mort, tirant une même grosse langue violacée, leurs yeux pâles exorbités. Ils sentaient fort au naturel, mais en mourant plus d'un avait excrété.

Ne perdant pas de temps les hommes dégainèrent le poignard pour larder ces corps inertes, nauséabonds, à la mode des lughaees qui jadis ensevelissaient la proie des thugs -évitant ainsi que la terre ne bombe. De courtes pelles attaquèrent le sol.

Les marines n'avaient rien à faire des Fuzzies prisonniers, quand d'extraordinaire ils en prenaient, car ils expiraient au réveil. D'ailleurs chaque rebelle portait du poison... Ce fut une des pires races d'hostiles que l'Empire eût jamais eu à soumettre.

Hors le captif, on ne découvrit rien.

Deux soldats durent retenir le garçon de se précipiter sur l'écuelle d'eau sale, il l'aurait vidée d'un trait et c'aurait pu le tuer -il y avait peut-être longtemps qu'il souffrait ainsi.

Il s'assit avec leur aide, haletant, ses yeux bruns hagards, la bouche



et le menton souillé de terre mâchée.

-Peux-tu parler? -s'enquit Anderson, calmement comme à l'accoutumée.

-Oui, je peux -dit-il.

-Quel est ton nom?

-Ma mère m'appelait Nathou. Ils l'ont tuée. -La voix était morne et cela rendait ces paroles encore plus terribles, avec la vieille colère rallumée qui remonte aux yeux. L'infirmier lui tâta la saignée, faisant sa piqûre.Et puis, très vite, les mots qui torturent... -J'étais l'esclave d'Horsa. C'est lui -il montra le plus grotesque des hostiles, à la face enfarinée: la peinture blanche, privilège des chefs-. Il m'obligeait à des choses honteuses. Ils ne peuvent s'accoupler sans cela. Ils ont besoin d'un tas de trucs vicieux pour s'exciter. Font ça tous ensemble dans une grotte, et ils gardent les plus beaux d'entre nous pour s'émoustiller avant. Je ne sais comment dire... j'en ai vu, ivres, manger leurs propres excréments! La plupart mêlent de sang leur boisson, et certains aiment la viande humaine...!

Horsa me fit subir... -il se tut, serrant les mâchoires-. Un soir il fallut le sucer, je me suis sauvé le lendemain et ils m'ont repris. Ceci-montrant les brûlures, ses poignets et ses chevilles entamés par la corde de chanvre-, c'est pour m'apprendre à obéir. Ils m'ont caressé de plusieurs façons, mais j'étais résolu à crever plutôt!

En fuyant j'espérais arriver chez vous, mais c'est vous qui êtes venus -à temps!

Le lieutenant Mac Phee sacra en anglo-allemand de Bételgeuse, promettant mort et damnation à la peuplade entière des insoumis.

Les tombes étaient comblées, les hommes effacèrent toutes traces de balais improvisée.

Nathou aida ses libérateurs. Grâce à lui, il y eut un camp des marais libéré, d'un raid d'hélicoptères tombant au milieu de pluies diluviennes. Les bruyants rideaux de l'averse ménagèrent jusqu'à l'ultime instant l'effet de surprise, le major Smets ayant réglé ainsi l'opération.

Soixante hommes, femmes et enfants en vie. Cinq gardes tués, et un

sixième maintenu en catalepsie. Nathou avait vécu là, avant qu'Horsa ne l'emmenât pour son service.

Ces malheureux étaient complètement abrutis, deux ou trois étaient capables de parler et répétaient sans cesse...:

-Ils sont nos maîtres, et nous devons les retrouver. Seul le travail rend libre.

-Dans un monde meilleur -remarqua quelqu'un, en intelligible anglique.

La suite fut particulièrement mouvementée. Dans une tempête de cris et de protestations geignardes, les soldats confisquèrent les colliers de chiens qu'ils s'obstinaient à remettre. D'autres demeuraient apathiques, comprenant à peine les ordres qu'on leur adressait par signes, et ils donnèrent autant de mal.

Pour finir on les poussa à l'intérieur des appareils, et d'aucuns furent embarqués de vive force.

Il se fit de nouvelles patrouilles sur les coulées, au long des plissements noirs, avec des détecteurs biologiques fouillant les laves du plateau et le cratère des volcans éteints. Les grottes furent purgées au gaz d'émeute, dégorgeant leur plein de moricauds toussant, vomissant, urinant, déféquant. Même s'ils l'avaient voulu les officiers n'auraient pu retenir la troupe: on vit des carnages pareils à ceux des Corps Francs et des Chasseurs Volontaires confédérés passant au fil du laser leurs rebelles fondamentalistes.

L'hypno-évocateur tira une foule d'informations de la mémoire subconsciente de Nathou -car Nathou n'était pas un zombie, et il avait "enregistré" inespérément. Mais les trois femmes délivrées d'une caverne racontèrent bien mieux l'horreur quotidienne, l'horreur naturelle des orgies inlassables. C'étaient débauches rituelles, mécaniques, sadiques, ...avec les trouvailles invariables d'esprits dévoyés à court d'imagination. Néanmoins, les Fuzzies avaient l'originalité rare de se liquéfier en complète décadence avant même d'être sortis de la barbarie!

Un véritable casse-tête ethnologique!...

Stupéfaits, horrifiés, croyant parfois devenir fous, les xénologues

plongèrent dans un autre univers. Jamais auparavant ils n'avaient rencontré d'espèce aussi perverse et aussi inflexible dans la logique de sa démence: tout en eux était gauchi, tordu, déformé, insensé... Un monde de chaos et de ténèbres régi de forces abyssales, ou plus exactement de mythes figurant les pulsions essentielles de la Vie -une vie interprétée de cerveaux rongés, maniaques et paranoïaques, hallucinés de visions infernales.

Les femmes évoquèrent ces bacchanales érigées en institutions eugéniques. Il y avait de quoi allécher tous les obsédés de l'Empire... ou -je l'espère pour eux, mais sans trop d'illusions- leur retourner l'estomac.

Et, de recherches en combats, se poursuivit la traque planétaire. Les hostiles étaient de moins en moins nombreux, et de plus en plus jeunes. De vénérables ancêtres furent également retrouvés dans la brousse dévastée, une fois tus les feux crépitants des crécelles à roquettes.

Les pluies arrêtèrent de nouveau les chars, et le régiment aéromobile de la brigade se limita à quelques descentes d'hélicoptères. La saison suivante durcit le sol et déchaîna les colonnes de chasse.

Il y eut encore des embuscades et d'implacables tueries motorisées, sous un ciel de métal rougi à blanc ou à l'étrange clarté lunaire de deux tons d'ivoire différents.

L'escadron lourd des "Tricératops" écrasa un village, passant dessus avec ses douze tanks ainsi qu'une harde préhistorique d'énormes dinosaures. Les longues volées des canons soulevant la chaume comme de noires lances, en sorte qu'il ne fut même pas nécessaire de tirer pour que rentrent sous terre ces misérables cases... Diawara était partout sur le front, à encourager les troupes et les conduire sans trêve à la curée, tel un grand lion furieux.

Finalement on découvrit l'épave sous sa gangue végétale. Non pas celle du Nana Sahib, mais une autre -une vraie antiquité de l'espace !

Ce monstre antédiluvien n'avait pu franchir le mur de la lumière...totalement incapable de capter des particules tachyoniques et de s'enfoncer en subespace. Une telle carcasse ne pouvait que se traîner à l'allure

d'une tortue, peinant sans fin au long des voies astrales... Un siècle pour relier deux étoiles !

Ils avaient voyagé dedans dix générations et davantage, mais ils n'y étaient plus. Ce fut une découverte étonnante, et d'abord nul n'accepta ces preuves pourtant évidentes...

C'est seulement ensuite que fut retrouvé le Nana, et à la dernière seconde !

Ils allaient partir, les bougres ! Se croyant armés pour la Course stellaire, leur premier objectif était d'enlever des jeunes gens d'un type choisi et de recruter des généticiens. Puis ils s'en seraient allés quelque part fonder leur empire.

Comprenez qu'un seul vaisseau de l'Opération Saint Graal était arrivé ici; imaginez alors la dérive génétique sans plus de remède puisqu'on avait perdu contact -qu'on se souvienne des tableaux de Goya ! - et les mutations proliférant à la faveur d'une résistance amoindrie.

D'ordinaire, on ne s'installe pas impunément sur la planète T d'un système double ou multiple; c'est sans doute la pire bévue du colonisateur.

Mais, faute de carburant, ils n'avaient plus le choix.

Rappelez-vous bien qu'ils visaient essentiellement à se préserver de tout métissage impur, chaque participant contrôlé en remontant son ascendance jusqu'au dix-huitième siècle de l'ère chrétienne, et voyez avec quelle ironie la Destinée couronna leur peu banale entreprise.

Sur le site du dernier réduit aborigène était hissé l'étendard du Soleil, au son de l'hymne "The son of Earth goes forth to stars", et les fusiliers carabine à la hanche encadraient de hideuses colonnes. Maintenant les insoumis ne se suicidaient plus.

Une Chose farineuse s'épanchait -en fait, s'épandait- sur les bottes déjà irrémédiablement souillées du général de brigade.

-...Che fous brie... Ebargnez nodre brézieux zang !



Les soldats désembourbèrent leur chef à talons de crosses, allant aussi pour la bonne mesure de quelques franches baïonnettes. Ne vous en faites pas, les Fuzzies ont la vie dure et feront de disciplinés, d'excellents cipayes.

En tant qu'officier supérieur, le brigadier d'infanterie planétaire avait accès à l'Histoire ancienne, et il était homme de fine culture.
-Messieurs -dit Jean Diawara d'une voix claire-, saluons bras levé la pure race aryenne.

VISITE MEDICALE EN BREDAINE.

Martin se retrouva en Bredaine dans une salle blanc sale sur un banc qui balançait lugubrement sur ses trois pattes. En face de lui, sur un banc à six pattes sans griffes, William curait le nez de Georges qui lisait le dernier roman du Père Riclès, en essayant d'éviter les mouvements brusques de celui-ci.

La porte au fond à gauche s'ouvrit avec un bruit de sucette que l'on sort d'une bouche d'égout un jour de mauvaise haleine. Un jeune homme qui en avait lu d'autres sortit sans retourner sa veste.

-Mr Strasseburger?

-C'est moi -répondirent Martin, William et Georges.

-Par ici, s'il-vous-plaît!

Ils se levèrent en coeur de chanteur et se bousculèrent attentivement sans oublier d'écraser au passage le jeune homme qui n'avait pas retourné sa veste.

-Salaud! -jeta Strasseburger à la bouillie grise en y tournant le talon.

La pièce où ils entrèrent de front n'avait qu'une sortie; celle par où ils étaient entrés. Le chirurgien était au fond à droite. Il pivota sur sa jambe de bois des îles en regardant la matraque qu'il tenait à la main. Il sourit et dit:

-Bonjour! Quelqu'un veut-il goûter?

-J'ai goûté à 16h -avança Martin.

-J'étais dégoûté à 16h 30 -lança Georges.

-Je serais égoutté à 18h -rattrapa William.

-Celle-ci est juste à point pourtant -fit le chirurgien-, elle est à moelle aussi!

-Tant mieux, ça lui fera moins mal -dit Strasseburger.

-Bon! -recommença le chirurgien-, par où allons-nous commencer?

-Par enlever vos lunettes! -mordit Strasse.

-Oui! -consentit le chi, en s'arrachant le nez d'où tombèrent illico les lunettes et les écailles.

-Ah! -ajouta-t-il en regardant W., M. et G.- Je vois! Mais j'attendais

Mr Strasseburger! Vous désirez, Messieurs?

-Justement -dit Strasse-. C'est la raison de notre visite!

-Ca ne s'éclaircit pas -retorcha électriquement le chi.

-Si vous parlez de vessies et de lanternes, non! Pas du tout même! -railla Strasse.

-Je voudrais comprendre -pleurnicha le maestro en laissant tomber sa moustache sur sa lèvre inférieure.

-Nous aussi! Bon! On y va? -demanda Strasse.

-Bah! on peut y aller... -répondit Martin.

-Pourquoi ne pas en finir une fois pour toutes..? -continua W.

-... ben vrai!... -discontinua G.

-Je voulais dire: aller lui expliquer! -expliqua Strasseburger aux compères ensommeillés.

-On peut faire ça aussi! Tout ce que vous voudrez même! -concéda Martin.

L'air méchamment menaçant ou vice versa, ils s'approchèrent à le toucher du chirurgien et à trois poils de lui marcher sur les ongles des pieds, lui lancèrent:

-Couchez-vous là! -en lui désignant de trois index dénicotinisés un lit à baldaquins qui justement passait par là.

-La raison de notre venue, ou plutôt de notre arrivée... -commença M.

-C'est un problème qui nous occupe souvent -se pencha W.

-Et c'est la base de ce problème que nous vous demandons de nous aider à résoudre... -chantouilla Georges en sautant à cloche-pied sur les baldaquins du lit qui poussait sournoisement des gémissements de plaisir dans le silence par ailleurs vierge qui ne lui avait rien demandé.

-Soyons sérieux! -tonna Strasse- Le docteur a d'autres soucis que les nôtres ce qui revient à dire que ses soucis ne sont pas les nôtres.

-Je peux peut-être vous aider? -avança timidement le chirurgien en lançant un bistouri dans l'abat-jour et en gardant son sérieux et son équilibre.

Il s'enhardit même au point d'ajouter, évitant adroitement le bistouri

qui retombait en vertu d'une loi expliquée ailleurs:
-Je vais vous donner l'adresse d'un mien collègue: un excellent alcoolâtre.
-Je ne me souvenais pas que l'on adorât encore l'alcool -se dégoûta Strasse.
-Noooooon! -condescendit le chi, fixant l'ignorant entre les poils de la barbe.
-Il guérit les alcooliques, les alcoologues et les alcoolitres ou bien ma fourche aurait-elle langué...
-Vous n'avez pas compris -coupa Georges pour éviter plus de malentendus malécoutés.
-Nous-ne-som-mes-pas-des-alcool-liques- découpa Martin d'un coup de nerf de langue de boeuf.
-C'est vous que nous voulons -recoupa William en ayant soin de placer ses mains en sécurité.
-Je vous écoute donc, Messieurs -s'excusa l'ami de l'alcoolâtre qui se trouvait aussi être chirurgien.
-C'est simple! Pour raccourcir une histoire déjà bien courte nous avons un problème un peu particulier -jeta Strasse.
-Ne soyez pas timides, voyons! Allez-y! J'écoute! -rejeta le chirurgien d'un coup de maître de sa raquette en langue au chat.
-Nous voulons devenir Strasseburger -soufflèrent M., W. et G. . Et sans reprendre leur souffle-: Parce qu'il a des qualités utiles -fit W.
-Parce qu'il a des possibilités d'avenir -dit Martin.
-Parce qu'étant donné les conjonctures actuelles... -finit en écourtant Georges.
-Je ne comprends peut-être pas, mais je vais essayer de me l'expliquer un peu plus longuement -ratiocina le chirurgien-. Attendez! Laissez-moi me recomposer!

Du vide-poche, il sortit un nouveau nez (faux) et une paire de lunettes qui n'avait pas encore eu le temps de pousser des écailles et regardant alternativement les trois personnages penchés sur son chevet, il annonça: -Je vois! Vous voulez tous trois devenir Mr Strasseburger! Rien de plus simple, il fallait le dire tout de suite! Il suffira de vous remodeler selon le modèle: Mr Strasseburger!

-Il est bouché comme un charcutier d'opérette! -cracha Strasse.
-Aurais-je mal compris vos hermétiques explications? -demanda le chirurgien d'un ton détonné qui n'était pas de bon ton.
-Assez rudement, oui! -explosa Strasse en s'éloignant pour éviter les éclats.
-Parlons sérieusement! Que voulez-vous faire lorsque vous serez grands? -demanda le chirurgien en s'arrachant le nez et les écailles mais en laissant les lunettes.
-Je veux être Strasseburger -répondirent W., G. et M.
-Je ne comprends plus! Où est Mr Strasseburger? -pleurnicha le toubib en se relevant pour que les larmes ne lui brouillent pas la vue.
-Nous voulons être Strasseburger! -insistèrent pesamment W., G. et M.

Le lit à baldaquins en profita pour s'échapper par le trou de la serrure et le chirurgien resserra son effroi d'un cran d'arrêt amovible.
-Peut-être n'y a-t-il pas de solution ici! -suggéra Georges.
-Vous êtes pourtant chirurgien esthétique du cerveau, non? -demanda William.
-Je suis -se rengorgea le chirurgien esth. du cerv.- un véritable et authentique chirurgien esthétique du cerveau pour vous servir dans la mesure à 4 temps de mes moyens.
-Il n'est pas en forme pour nous servir -avertit timidement Martin.
-Je ne vous permettrais pas de me croire déformé -commença à s'estomper le chirurgien.
-Il disparaît déjà! Faites quelque chose! -paniqua Strasse qui ne voulait pas retourner à reculons d'où il était venu.
-Puisqu'il refuse de comprendre qu'il doit faire de nous un seul Strasseburger -décida Martin-, nous allons faire de lui un Strasse sans tambour ni trompette.

Prestement et sans à-coups, ils attrapèrent le chirurgien qui hurlait

à s'en écorcher le larynx et les poumons réunis et le jetèrent sur la civière portative qui se portait bien par là et par hasard. Le chirurgien et la civière s'égosillèrent en choeur pendant que M., G. et W. masqués comme il se doit, trempaient leurs instruments dans de l'éther HOMANN (C'est notre page de publicité).

L'opération dura ce que durent les opérations, l'espace d'un temps de l'espace-temps et le chirurgien Strasseburger en sortit presqu'intact. Avec tact, il dit:

-Cermi Semmieurs v'adoir mu se rafistaire acev pi seu de tesges.

Il essaya à la main courante une plaque d'amiante qui lui couvrait le bas de l'occiput entraînant dans le geste un échaffaudage couvert de sangsues et de cheveux coupés en quatre.

-L'opération du cerveau-vache-cochon est une affaire des plus délicates si chacun n'y met pas une main ou un tour de son sac -triompha Strasse.

-Euh! -resta bouche bée un Georges qui commençait à se fondre dans l'air ambiant qui en ce temps-là était à l'eau de roses et de violettes réunies.

-Vous avez raison! il faut s'entre-écerveler pendant que c'est encore possible -remarqua distraitement Martin sans s'apercevoir que William était parvenu à se dissoudre dans le café que la civière avait apporté sans en renverser.

-Docteur! -s'angoissa Strasseburger- Où vont-ils?

-Ils retournent d'où ils viennent; comme de mauvais magiciens qui ont oublié d'étudier leur rôle pour l'examen final!

-Final?

-Final! -finit Martin déçu d'avoir raté l'opération dont le but inavoué consistait à faire un grand pot de confiture de fraises avec le docteur Strasseburger qui décidément en avait bien besoin.

Ce dernier salua et sortit sans un mot pendant que Martin se relevait, les mains sur les accoudoirs du fauteuil qui ne prit même pas la peine de le remercier.

LA PERLE DE MAC O'LECTION.

Le patron m'attend dans son bureau... En vitesse, je prends le couloir central de l'astéroïde jusqu'à la porte du fond. Sans m'annoncer, j'entre.

-Ah! -fait la voix grinçante du vieux.

Son buste seul émerge de derrière l'immense bureau métallique. Petit, le chef! Une caboche proéminente qui a l'air de tenir mal en équilibre sur un cou maigrichon à la pomme d'Adam provocante et constamment en branle. Chauve, le crâne rose et poli comme un oeuf -trop poli pour être honnête!-, où dansent les reflets de la lampe atomique suspendue au plafond. Des lèvres minces découvrent une double rangée de longues dents jaunes et pointues. Il m'accueille avec une affreuse grimace qui, chez lui, équivaut à un sourire:

-Assieds-toi, Miller -qu'il me dit, le vieux, en me désignant une vieille chaise poussiéreuse. Il sort un paquet de ces maudites cigarettes vénusiennes au tabac d'une puanteur qui rend cinglé. Il me le tend et je refuse.- J'ai un boulot pour toi, Miller... -poursuit-il, en me scrutant de ses petits yeux retors.

-Je commençais à me rouiller...

-Justement! Tu vas filer à New-York... Notre espion là-bas a découvert la cachette d'Evans. Il se terre dans un petit hôtel du quartier pauvre: le "Bourelet". Tu iras lui reprendre le "colis"... Cependant, ne crois pas que c'est une besogne de routine. Nous ne sommes pas les seuls sur cette affaire... Et, d'après Casey -le type qui m'a refilé le tuyau-, les flics sont sur une piste...

Evans! C'est ce type qui a escamoté la perle de Mac O'Lection, dans ce grand magasin de Mars. Un bijou qui vaut à lui seul au moins dix millions de gallax. Culotté, le gars! Après avoir échappé aux flics martiens, il a disparu de la circulation, il y avait quinze jours de cela. Toutes les polices de l'espace sont sur les dents et on ne savait pas où il se terrait. Et voilà qu'en bon terrien qu'il est, il a rallié la mère-patrie...

-Ecoute mon petit Miller. Si tu parviens à me rapporter cette merveille, nous serons riches. Plus de soucis à nous faire... Un type que j'ai dans mes relations me la rachète en douce huit millions de gallax. Nous pourrons envisager de quitter ce fichu métier... -Je reçois une bouffée de son infecte cigarette en pleine face-. Evidemment -poursuit-il-, nous partagerons le magot à deux, mon petit. Tu vois, Evans n'a pas trouvé le filon avec cette perle: elle est bien trop difficile à revendre. Il n'a pas de relations, lui...

C'est vrai que le vieux est farci de relations. Dans la vie normale, il occupe une place importante dans l'administration terrienne. Le reste de son temps, il le passe à diriger l'organisation qu'il a fondée et dont je fais partie, en l'occurrence.

-Je t'ai choisi, toi, parce que je sais que je peux te faire confiance pour ce qui est de te débrouiller. Tu sauras agir selon les circonstances qui se présentent... Les autres ne sont que des marionnettes qu'il faut constamment surveiller pour qu'ils ne fassent pas les pires gaffes. Il faudra liquider Evans... Qu'en penses-tu?

Je ne pris pas la peine de réfléchir des heures:

-Pour moi, c'est O. K. Mais... On partage moitié-moitié...

-Bien sûr, bien sûr! Tu sais bien que je suis régulier... Je tiens toujours mes promesses.

Un large sourire éclaire l'affreuse poire de mon patron. Il est content de lui, comme d'habitude, et ne prend pas la peine de le cacher:

-Je savais que tu accepterais, Miller. Tony et Gus sont trop mous pour ce genre de mission.

Et il avait parfaitement raison, j'en conviens.

Cinq minutes plus tard, je pénètre dans ce hangar de l'astéroïde où sont entreposés les spacers mis à notre disposition par le patron. Je choisis une petite nef monoplace et m'installe à l'intérieur. L'instant d'après, l'éjecteur automatique me propulse en plein espace...

Il ne me faut pas plus d'une demi-journée pour rallier la Terre et New-York. Quatre heures après mon atterrissage en ville, l'ascenseur

me crache au huitième étage du "Bourelet", un vieux palace poussiéreux qui sent le moisi. Devant moi, l'appartement d'Evans. Une chose me tracasse: Evans doit être sur ses gardes et armé. Or, moi, roi des distraits et empereur de l'oubli, j'ai été jusqu'à omettre d'emporter le moindre pistolet à rayons... Il faut que je compte sur ma chance et mes poings. Ce n'est pas qu'ils soient à dédaigner, mais ils manquent nettement de capacités devant un désintégrateur. Je sonne.

La porte pivote sur un colosse aux tifs blonds et bouclés. Il tient une saleté de désintégrateur en main...

-Salut darling -que je lui dis; en même temps, mon poing part caresser ses gencives avec fermeté. Il croule un peu... Assez pour que mon genou puisse le cueillir sous le menton. Sa bouche se referme avec un bruit de castagnettes emballées. Je ramasse son désintégrateur.

-Allez, où est ta perle? -lui dis-je d'un ton hargneux. Comme il fait mine de ne pas répondre, je me baisse et lui caresse le front avec la crosse et je lui fouille les profondes... Un pistolet à rayon camouflé en fume-cigarettes, une matraque magnétique, un paralyseur et une paire de gants en toile chiffonnée... Sans oublier son portefeuille assez bien rembourré. C'est tout. Y a pas de quoi se mettre à hurler de joie, dans ses profondes...!

J'empoche le portefeuille et le reste. Si Evans a vraiment ce que je cherche, il ne l'a toujours pas sur lui...

Soudain, un frottement ténu vient chatouiller mes tympans. Ca provient de la pièce d'à côté... Je m'y propulse et tombe sur un secrétaire-robot qui me contemple de son oeil horrifié. Ces machines-là me font suer à un point incroyable. Transformé en magma bouillonnant par mon désintégrateur, il trouve encore la force de me relouquer d'un oeil compatissant. C'est plus que je n'en peux supporter. J'effectue un retour en trombe dans le bureau où Evans dort toujours, et je me mets au boulot...

Bruyamment, la bibliothèque prend une position horizontale autant que foetale sur le sol. J'empile les meubles dans la cheminée, je jette un lourd coffre par la fenêtre, j'arrache les rayonnages des murs, j'inon-

de les tapis en renversant la baignoire dessus... Comme Evans se met à geindre, je casse le lit réversible sur son crâne. Alors, il arrête de geindre... Je suis dans une forme éblouissante. Mais de perle de Mac O'Lection, que dalle !

Je m'arrête un moment de chahuter et me triture les méninges comme un grand. On frappe à la porte.

J'ouvre et me trouve nez-à-nez avec un poulet joufflu qui nasille:

-C'est au sujet de ce coffre qui est tombé de votre fenêtre...

Il a une bille surmontée d'une bosse aussi énorme que ridicule. Je suppose que ce n'est pas le genre de flic à croire que les coffres pleuvent sur leurs têtes comme ça, par hasard. En temps normal, j'aurais peut-être eu le temps de discuter une minute avec lui. Mais je suis pressé et en rogne, surtout qu'il vient d'apercevoir le corps ratatiné d'Evans et que ses yeux commencent à s'agrandir. En conséquence, je le transforme en boudin à l'aide de mon désintégrateur...

Mais je n'avais pas prévu cette saloperie de vénusien qui surgit derrière lui et m'étale d'un magnifique crochet au menton.

Quand je me réveille, il penche sa sale bobine sur ma poire:

-Nous allons causer un peu...

Je bats des paupières en salivant péniblement.

-Ouais -je dis, pour passer le temps. Je me relève, un rien, lentement, sous l'oeil attentif du vénusien et m'écroule sur une chaise.

-Cette perle... -commence le vénusien.

Je suis toujours aussi en rogne qu'avant que j'aie été assomé. C'est un grave défaut que j'ai de ne pouvoir me débarrasser rapidement d'une rogne. Je l'interromps donc comme un malpoli que je suis:

-Ma belle-mère Aglaé a eu un accident -que je le lui lance-. Elle a...

Il me caresse le front avec la crosse de son fulgurant.

-Où est la perle? -dit le poussah.

-Les devinettes, ce n'est pas mon fort... -que je réplique.

La rage l'aveugle et il veut remettre ça avec son fulgurant. Mais j'ai eu le temps de récupérer un peu et mon pinceau droit se détend dans

son ventre. Il roule jusqu'au fond de la pièce. Mais je n'ai pas le temps de réagir qu'il est déjà debout à brandir son fulgurant. Il crache des insultes en vénusien en me visant. Il n'a pas vu Evans qui s'est redressé depuis un moment et choisit ce moment pour faire du vénusien une bouillabaise maison, toujours avec un désintégrateur. Je ne lui ai pas dit mais je soupçonne Evans d'avoir un faible pour ce genre d'engin. Maintenant, il reste à me regarder de l'air qu'on peut avoir quand un lit réversible a été cassé sur votre binette. Je crois lire une intention malsaine dans son regard et je m'empresse de lui dire:

-Une minute, l'ami... Ne faisons rien que nous puissions regretter par la suite. Il y a certainement moyen de s'entendre...

-La perle... -dit Evans de cette voix de fausset qu'il est le seul que je connaisse à posséder aussi bien.

-Oui, la perle -je fais un signe d'approbation-. Rassure-toi, bonhomme, je n'ai pas réussi à la dénicher. Mais il se peut que nous concluions un marché, à nous deux. Ecoute...

Je vois qu'il a pour l'instant abandonné l'idée saugrenue de me faire rejoindre le vénusien dans ce grand paradis où, tout compte fait, il ne doit pas être si agréable de vivre puisqu'on est obligé de côtoyer éternellement des vénusiens... Et je songe soudain que mes salades pourraient finalement se réaliser. Pourquoi pas conclure une alliance avec Evans ?...Un plan s'échafaude déjà dans mon cerveau. Evans ne dit toujours rien; il se contente de me menacer de son arme.

-Vise un peu, garçon -je continue mon exposé-. Une foule de mecs sont sur tes traces... Tu n'as aucun rencard pour la perle alors que je connais un type qui serait intéressé. Tu possèdes la perle, je possède le rencard. Nous sommes à égalité. Qu'en penses-tu?

Il pense en effet. Ce qu'il pense, il finit par me le dire:

-Tous les moyens sont bons pour essayer de s'en sortir, hein? Quelles garanties ai-je que vous connaissez un tel type?

Donc, il accroche, le Evans. D'ailleurs, il a raison. Ce mec qui serait prêt à racheter la perle, je le connais vraiment. Il s'agit d'un gros

ponte de jupitérien, installé sur une planète de Sirius, auquel j'ai déjà eu affaire auparavant. En fait, j'y pensais déjà depuis un moment... Je pourrais facilement me passer du patron pour liquider la perle. Je crois d'ailleurs pouvoir dire que l'acheteur du patron aurait tendance à être le même que le mien... Ca rapporte quelquefois d'avoir le nez assez fin pour jeter à l'improviste un coup d'oeil dans les archives que votre patron essaie pourtant de ne pas laisser à votre portée.

-Je suis une garantie -répondis-je-. Ecoute, tu n'as qu'à conserver la perle jusqu'à ce que je t'aie mené au type. C'est régulier, non?

-Ouais. Sauf que tous les risques, c'est moi qui les prends...

Je veux répliquer, mais du bruit qui vient de la rue chatouille mes tympans. Ceux de Evans aussi. Nous courons de concert jusqu'à la fenêtre et on aperçoit cette nuée de flics qui s'engouffre dans l'immeuble en faisant un potin bête. Je regarde Evans et il me regarde, et il se retourne pour se précipiter dans la pièce de l'appartement où j'ai claqué le robot. Il ne prend pas la peine de se demander pourquoi son robot est claqué et il lui démonte son oeil qui est encore entier. La perle est là derrière, dans une petite cavité aménagée. Il fallait y penser. Il trouve un écrin quelque part et la fourre dedans. Pendant ce temps, j'ai ramassé quelques désintégrateurs...

-Filons par le toit -me souffle Evans-. J'y ai planqué un hélico en prévision de ce genre de contretemps...

Nous débouchons sur le palier. L'ascenseur s'arrête en face de nous, vomissant un tas de policiers. Tout de suite, je fais le vide avec mes désintégrateurs. Evans attend derrière moi que j'aie fini et nous nous précipitons dans l'hélico qui décolle au nez et à la barbe des flics qui surgissent sur le toit une minute trop tard.

Il ne nous faut pas beaucoup de temps pour nous arranger, Evans et moi. Nous ne sommes pas de ces mecs qui doivent signer des accords écrits et tout ça. Nous avions parfaitement compris que nous étions faits pour nous entendre, lors de notre fuite. Nous mîmes sur pied un plan

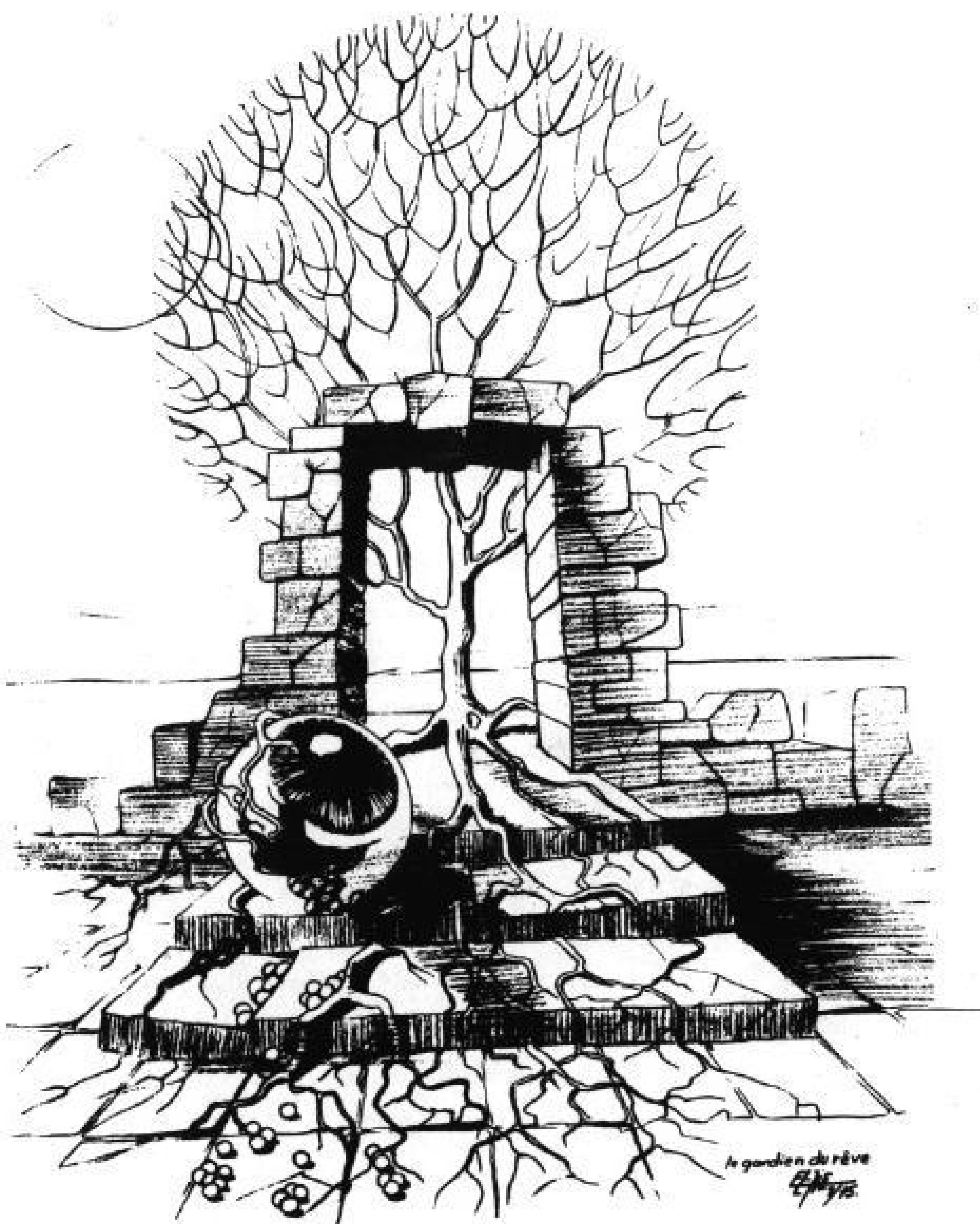
d'action. Dans la journée qui suivit, nous abattîmes un boulot incroyable. J'envoyai un message inter-spatial au gros ponte jupitérien et la réponse vint quelques heures plus tard, positive. Nous devions le rejoindre sur Sirius 14, Evans et moi. Il ne préviendrait pas le patron car nous étions disposés à lui laisser la perle pour la modique somme de sept millions de gallax payables en espèces. Evans nous retint des places à bord du long-courrier qui partait le lendemain, et moi je dénichai l'endroit où se terrait Casey, l'agent du patron, et je lui réglai son compte; de sorte que celui-ci n'aurait pas trop vite de mes nouvelles. J'ai pris un risque terrible en voulant doubler le patron, mais je ne le regrette pas. J'ai des projets avec Evans...

Sirius 14. Il faut vingt-huit jours à ce long-courrier minable pour l'atteindre. Nous tenons à peine en place, Evans et moi. Tout ce temps, nous le passons à gaspiller l'argent qui reste à Evans dans la salle de jeux du vaisseau. Nous nous racontons aussi notre vie. Evans, jusqu'ici, a toujours travaillé seul. Ca le rend méfiant d'être obligé de faire un coup avec moi. Mais aucun de nous ne doublera l'autre. Une moitié nous suffit à chacun. Nous ne sommes pas non plus, Evans et moi, des gars à nous entretuer pour une moitié de perle de Mac O'Lection... Nous travaillons à deux et nous récoltons à deux.

On se retrouve à Akaram-city, capitale de Sirius 14, qui est une planète sympathique au climat épatant. Beaucoup de gros pontes vivent ici, et il y a une police très stricte pour les protéger. Ce genre de planète attire toujours la mauvaise flore de la civilisation...

Mon mec habite dans la banlieue de la ville. Selon notre plan, le jupitérien ignore l'alliance que j'ai manigancée avec Evans. Il me croit seul. Nous avons donc débarqué séparément, Evans et moi, au cas où nous serions surveillés... Je m'embarquai donc seul dans cet hélico-taxi qui me mène à la résidence de notre ami. Je paie le taximan qui me laisse en plan devant une grosse propriété massive entourée d'un parc.

Je sonne à la grille du parc et je m'annonce, comme une voix métalli-



que me demande de le faire par un haut-parleur. J'attends cinq minutes et un robot assez imposant vient m'ouvrir la grille.

-Monsieur Kloridur vous attend... Si vous voulez bien me suivre...

Kloridur, c'est le nom de ce jupitérien. Soudain, avant que je puisse tenter quoi que ce soit, l'oeil du robot m'expédie une décharge paralysante et il s'empresse de me fouiller tandis que je suis immobilisé. Il découvre l'écrin et la perle, me les laisse, mais me déleste de mon désintégrateur... Je m'attendais bien à quelque chose de ce genre, mais c'est tout de même déprimant de se sentir à la merci d'un type qui ne vous veut sans doute pas trop de bien.

-Parfait -dit le robot, avec sa voix ridicule.

Je retrouve immédiatement l'usage de mes membres et je peux le suivre jusqu'à la maison. Il aurait tout aussi bien pu me supprimer et prendre la perle. En fait, si j'avais été à sa place, c'est ce que j'aurais fait. Mais il faut savoir que la mentalité d'un jupitérien est compliquée. Mes risques étaient calculés; je ne suis pas assez fou pour me suicider de cette façon...

Le robot m'introduit dans un bureau luxueusement meublé pour un jupitérien et il s'éclipse. J'attends quelques secondes, puis la porte du fond coulisse silencieusement et un gros jupitérien s'amène vers moi sur ses trois pinceaux. Ses yeux jaunes m'examinent.

-Vous avez l'objet? -Ils ont une intonation de voix qui vous donne l'impression que tout va s'écrouler autour de vous. Mais c'est leur façon de parler; il faut s'y habituer. Je riposte:

-...L'argent?

Il a un de ces regards tristes ou condescendants qui font que vous êtes gêné de leur demander quelque chose. Il dit:

-Montrez la perle.

Comme s'il me donnait un ordre. C'est ce qu'il me donne, en fait. Je sors néanmoins l'écrin et je lui fourre la perle sous le nez. Ses yeux jaunes se rétrécissent et il saisit le bijou entre ses doigts pour l'examiner à son aise. Il se met à l'examiner pendant au moins cinq minutes

comme si rien d'autre n'existait que cette perle. Il commence à me faire suer. Ma voix l'interrompt dans sa contemplation:

-C'est bon, maintenant, -dis-je- faites-moi un peu voir la couleur de votre oseille; je ne suis pas ici pour passer la nuit à vous regarder relouquer cette perle...

Il relève lentement les yeux:

-Un million -lâche-t-il.

Il y a comme qui dirait un court-circuit dans mon crâne. Je commence à sentir monter en moi une de ces sales rognes qui font que je devienne mauvais à certains moments...

-Que pensez-vous des sept millions convenus? -dis-je.

-Vous n'êtes pas tellement en mesure de discuter... -Il braque sur moi son désintégrateur, d'un air goguenard. Tandis que je le regarde sans comprendre, il éructe-: Ca va, vous pouvez venir!

Un petit bonhomme chauve se pointe; les ricanements du patron et l'infecte odeur des maudites cigarettes vénusiennes me ramènent soudain à la réalité... Je commence à transpirer abondamment. Je me revois ce foutu jour sur ce foutu astéroïde, lorsque le chef m'avait confié cette mission. Ce même chef, qui tord sa cigarette et arbore un rictus qui ferait sursauter une mygale de bonne dimension. Mon compte est bon! Je n'ai aucune pitié à attendre de lui.

-Alors, Miller, on a voulu jouer cavalier seul? De toutes façons, cela n'aurait rien changé pour toi: j'avais dès le début décidé de te liquider. Tu es un petit malin et j'aime pas être supplanté par un jeunot... Merci, tout de même... Je pourrai me retirer des affaires, à présent.

A ce moment retentit une espèce de sonnerie qui nous fait sursauter tous les trois. Une voix de robot sort du plafond et se met à débiter un tas de bla-bla en jupitérien. Evans! Il arrive à point! Le patron ne savait pas que j'avais gardé en réserve mon meilleur atout: il a dû croire que je l'avais refroidi...! Le gros ponte me jette un coup d'oeil et je comprends que le moment est de se faire remarquer. En un clin d'oeil, j'ai contourné le bureau et empoigné le jupitérien. Le patron,

qui sent que la chance a tourné, m'abandonne son comparse et met les voiles avec la perle... J'essaie d'être aux prises avec ce gros jupitérien, mais en fait je n'ai pas de prise, tellement il est gluant, ce gros! Il pare à mon attaque et on se retrouve à terre. Il tente de m'étrangler avec ses tentacules. De mon côté, je parviens à saisir la trompe qui lui sert de bouche et je la tords, sauvagement. Vous n'auriez jamais idée du cri que peut pousser un jupitérien quand on tord sa trompe... Ne vous avisez pas d'y toucher, à moins que vous ne soyez capables de supporter les cris qu'ils poussent alors, ce qui ne semblait pas être le cas du patron: nous l'avons retrouvé dans le couloir, en piteux état. Il répétait intelligiblement:

-C'est horrible...! A qui se fier de nos jours?... Quel horrible bruit! Il n'avait pas liquidé Evans, il n'avait pas liquidé Evans. Horrible!

J'avais à peine réduit le jupitérien à l'impuissance qu'une nuée de robots faisait irruption dans la pièce: Evans s'était fait pincer par eux en essayant de pénétrer dans la propriété pour me venir en aide... Il leur avait infligé de lourdes pertes mais avait fini par succomber sous le nombre. Le jupitérien le fit libérer et renvoya sa garde personnelle.

Nous parvenons finalement à un arrangement avec Kloridur. Il nous achète la perle dix millions de gallax. Au passage, il achève de terrasser le patron d'une crise cardiaque en poussant aimablement quelques cris, puis nous reconduit en personne à la grille d'entrée, de sorte que les robots nous laissent aller en paix.

-C'est bien, Kloridur -lui dis-je en guise d'adieux-, ramasse tes abattis et va trimballer ta gélatine ailleurs! -et nous le quittons là en train de calmer les douleurs de sa trompe endolorie.

-Il s'en tire à bon compte. Un vrai trompe-la-mort, ce Kloridur! -fit Evans, en guise de plaisanterie.

Ce qu'Evans fit de sa part, ça ne me regarde pas. Je l'accompagnai jusqu'à l'astroport et ne cherchai même pas à savoir sa destination. J'avais résolu de me payer du bon temps...

LES POISSONS ROUGES.

Je crois qu'il n'y a plus de doute possible.
Le plus gros est bien mort.
Pas de mort lente cependant ! Il y a eu crime.
Horrible crime. Je ne serais même pas trop excessif si je disais qu'il a été assassiné. Un meurtre. Devant mes yeux. Devant mon oeil pour être plus précis.

Là, je crois, le lecteur ne me suit plus très bien.
Je ne suis pas borgne. Je vois très bien des deux yeux. J'éprouve même beaucoup de plaisir à regarder des deux yeux. Les filles surtout.
Je les regarde et je tourne de l'oeil.
Je suis très timide et je suis voyeur. J'aime regarder et j'ai les yeux en face des trous.

En rue, je ne regarde ni par terre, ni vers le ciel.
Je regarde autour de moi. Je ne reste jamais immobile car il se pourrait fort bien que quelque chose d'important ait lieu derrière mon dos. J'ai horreur que quelque chose d'important ait lieu derrière mon dos.
Ou alors qu'on parle derrière mon dos car je me sens visé.
Quiconque parle bas, parle de moi. C'est un axiome personnel que je ne demande qu'à croire.

Bref, le crime a été commis devant mon oeil droit.

Vous ne pouvez pas vous imaginer la joie qu'on peut avoir à voir avec un seul oeil ce que d'autres ne voient qu'avec leurs deux yeux.
De là toute la beauté du trou de serrure.
Merveilleuse invention. Délice du bas-ventre. Car moi, c'est avec les tripes que je ressens ce que je vois par le trou d'une serrure.

J'avais donc mon oeil droit posé sur le trou quand je l'ai vu entrer. Il mesurait bien 1. 90m. Il avait les cheveux noirs et les yeux bleus. J'ai d'abord cru que je voyais mal et j'ai placé mon oeil gauche sur le trou, ce qui m'a valu le plaisir de voir le type se déplacer mécaniquement vers la droite, en raison d'un principe d'optique bien élaboré.
Avec l'oeil gauche, comme avec l'oeil droit, il avait 1. 90m, à peu près; les cheveux noirs et les yeux bleus, certainement.

Je l'appellerai Jimmy pour la facilité du récit.

Je regardai Jimmy s'approcher méchamment des petits êtres que j'observais depuis bientôt belles lurettes.
J'avais peur.
En effet, la porte derrière laquelle je me trouvais était entièrement en verre transparent et j'avais peur que Jimmy me voie regarder par le trou de la serrure .
Vous me direz que si la porte est transparente, il est idiot de regarder par le trou de la serrure. Je vous rétorquerai:
-Est-ce malin de vouloir faire l'amour à toutes les femmes, si c'est chaque fois la même chose?

Dans ce genre de discussions, on n'a jamais fini d'ergoter.
Alors restons-en là.

Jimmy s'approcha. Il vit les deux bestioles nager dans le bocal, placé sur la table à ce dessein.
Il y en avait un gros et un plus mince. Ils étaient tout rouges.
De colère? De honte? De couleur naturelle?
Ils nageaient lentement, comme le feraient deux êtres habitués à vivre loin des requins.

Jimmy partit d'un bon gros rire, ce qui fut sans effet sur les nageurs qui n'avaient pas d'oreilles.
A le voir ainsi, jamais je n'aurais pu imaginer avoir

devant moi un tueur à gages.

Jimmy était grand et gros, mais il ne payait pas de mine.

Ce n'est que lorsque je le vis sortir un révolver (un Mauser je crois) que je compris qu'il était dangereux.
Je me demandais s'il fallait que je craigne pour ma santé propre ou pour celle des petits êtres qui nageaient si paisiblement.

Je poussai un soupir de soulagement (on n'est pas si moral en fin de compte) quand je vis Jimmy pointer son flingue sur le bocal.
Il visait le gros, celui des deux que je préférais.
Je l'avais regardé tout l'après-midi évoluer dans l'eau et j'avais déjà sympathisé avec lui en quelque sorte.
N'empêche, ce n'était pas moi que Jimmy visait et cela me soulageait.

Les bestioles comprenaient, j'en suis certain, car elles commençaient à s'agiter dans l'eau.
Le clapotement l'a sans doute énervé car il a tiré.
Il avait visé le gros et il le toucha.
Pas une goutte de sang cependant. L'eau demeura limpide, mais le gros caramel mou tomba dans le fond, blessé à mort.
Le petit (son enfant?) nageait horriblement vite, effrayé par la chute de son compagnon.

Je ne comprenais pas. Qu'en voulait-il à ce caramel mou?
Une friandise si paisible.

Les gens sont méchants. Un meurtre, j'ai assisté à un meurtre !
Cependant qui me croira lorsque je raconterai cette histoire au bureau de police?
-Un caramel mou a été assassiné au 21 de la Rue Morgue et j'ai tout vu, de mes yeux vu.

LA NEF ENSORCELEE.

Quand le vent est mort, et que la voile pend sur une mer étale...

Il se passe des choses étranges dans cet Univers, tout particulièrement l'espace extérieur et les planètes barbares peuvent être le théâtre d'événements inexplicables. Ces histoires de frontière troublent souvent les nouveaux-venus, mais les habitánts des Marches s'en accomodent et vivent sans trop d'inquiétude. C'est sagesse de leur part.

Un poste de fonctionnaire sur Aldébaran IV -ces emplois sont la providence des gens de lettres- m'a permis de rassembler plusieurs récits. Nautes et voyageurs se pressent à l'astroport, et plus d'un a quelque chose d'intéressant à raconter. Même l'équipage et les fusiliers du Rudyard Kipling, le grand croiseur de bataille, viennent s'épancher plus qu'ils ne devraient -car la souvenance des consignes s'évapore après boire, et certaine saleté que l'on fume a raison des ordres donnés sous hypnose.

Ceci provient également d'une taverne et coûta un pichet d'argoli -ce qui, tous comptes faits, n'est pas cher payé le prix d'un tel conte.

Le vieux Johnny Banbahadur, arrivé au terme d'une longue carrière de garde à bord des vaisseaux de l'honorable et néanmoins très entreprenante Compagnie des Marchands Aventuriers, ne m'a d'ailleurs jamais déçu et pourtant je regagnai mon office très intrigué et avec cette sensation de vertige que j'éprouve devant le Mystère... Et il y a un gouffre là où finit l'Empire: pour peu l'homme y tomberait au pouvoir des dieux et des démons, pareillement funestes, de la Profonde Nuit.

Le capitaine Arthur Strickland était propriétaire de sa nef, et par conséquent embarquait tous ceux à sa convenance. Il y avait des humains de la Frontière proche, aussi disparates que peuvent l'être des fils de colons terriens conçus sous des cieux étrangers, et de bizarres humanoïdes verts comme d'agiles petits crapauds. Ne pas oublier les minces centaures au bec crochu et à plumes moirées d'or qui ont nom Azizuls, et Sârdula le paratigre -création superbe et vivement intelligente de

savants qu'inspirèrent les plus vieux romans d'anticipation.

Et -surtout ! - le jeune Yago, qui fut le Mousse sur cette astronef.

Nul ne soupçonnait sa présence quand le Gilgamesh grimpa en rugissant par dessus les nuages et piqua du nez dans les Hyades blanches -où sont les confédérés du Libre-Echange et qui, de toutes manières, n'étaient pas sa destination.

Des heures après, la même astronef filait à demi vitesse de lumière sur l'immense et rouge Bételgeuse, exactement comme si elle se rendait au coeur de la Confédération.

Alors fut l'entrée en scène du Mousse.

Le parrain était Johnny Banbahadur (soi-même), traînant par la peau du cou quelque chose qui tenait pour neuf parts de chat sauvage et la dixième d'un jeune garçon fort débraillé.

Les lois non-écrites de l'Espace font du capitaine le seul maître à bord, une fois la nef dans le vide. Arthur Strickland aurait pu l'éjecter par le sas ou, plus vraisemblablement, le confier à l'un des caboteurs du système. Il en était encore temps. Mais le capitaine voulut d'abord savoir...

Aujourd'hui Banbahadur est un vieillard aussi désséché qu'un noir sarment, la Durée paraît avoir momifié l'homme et perdu ensuite toute emprise sur sa personne; mais c'était alors un solide gaillard très musclé, et il lui en fallait de la force pour maintenir ce petit lynx pris au piège et enragé de sauvagerie.

Yago se doutait bien qu'il serait finalement découvert... mais il s'était fait prendre trop tôt, et voyait s'écrouler d'un coup le château de cartes de ses plans !

Il se reprit vite. Et commença à parler.

Ses parents, des colons ruraux, s'étaient affiliés à une secte légale des... Anthropogénistes -se rappelait Johnny Banbahadur en fronçant les sourcils-, de ces Anthropogénistes qui veulent engendrer de "vrais humains" au lieu de sales petits mutants, et qui sont apparentés (de loin, selon la police) au culte officiel des Shamites. On voulait l'envoyer quelques temps en pension chez des adeptes de la montagne qui lui auraient

inculqué -avec toutes leurs ressources- les bons principes de la pure et véritable humanité... Bref: faire de lui un homme. Et peut-être autre chose encore, car le gars avait des prunelles oblongues, mordorées, avec ce feu vert qu'ont les yeux des bêtes de proie.

Plus tout à fait un homme, selon certains. Et il y voyait dans le noir aussi bien qu'un Tchirg. Avec de tels maniaques, ce n'était rien moins que la stérilisation... ! Le capitaine Strickland n'aimait pas ce genre de zélotes, ni aucun autre.

Mis au courant, les astronautes du Gilgamesh, des gaillards du bord du monde familiers de ces sortes de choses, voulurent garder le clandestin débusqué dans leur cale. Un mousse porte chance, disaient les hommes...

Ainsi Yago se vit adopté. C'était un garçon vif mais renfermé, taiseux, ne riant jamais sauf parfois du regard. Sa tignasse blonde, en perpétuelle bataille, lui retombait sur une étroite figure tachée de son et couleur de miel.

D'après son allure Yago pratiquait les sports violents de la jeunesse frontalière, peut-être avait-il chassé avec un fusil à aiguilles dans les forêts à flanc de collines et couru les gorges en bandes fières. Il avait une force âpre et dissimulée, une fureur de vivre voilée d'insolite patience.

C'était un paquet de muscles et de nerfs, une fluidité toujours en mouvement sous le collant bleu d'astronaute.

Yago était franc à l'ouvrage, ne se dérobant jamais. Sans mot dire, il supporta les bousculades et les manières bourrues de l'équipage. On l'aima. Et l'astrot Diomède l'aima trop: il en revint avec un oeil au beurre noir, tandis que Yago gardait une joue enflée.

Yago était sauvé des siens. C'était pour un long voyage que partait le Gilgamesh, et au retour il serait majeur.

Il dut quand même se cacher à l'escale de Kareen, faute d'avoir ses documents en ordre. Les Kareenites sont au bout de l'Empire... Une antique planète rougie de rouille et usée par les vents, avec ses races de gnomes troglodytes qui ignorent un conquérant raréfié. Mais c'est

encore l'Empire. Avec sa poignée de bureaucrates et de policiers, ses quelques soldats en habits verts.

On inspecta. Sans trop de zèle, car Strickland savait y faire. Nul importun ne vit le gars Yago.

Puis il y eut la Grande Traversée. Trente plongées successives en hyperespace. Pour Johnny Banbahadur, c'est une grisaille sans nom hantée de choses blêmes. Les savants disent que le sous-espace est plissements cosmiques, charnière des univers, ou simplement la bulle de tachytons dont s'enveloppe l'astronef. Plus avant c'est théories confuses et vaines discussions, la migraine étant en cette matière la seule certitude.

Un an plein dans l'espace est une rude épreuve pour n'importe quel coureur d'astres, à plus forte raison pour un néophyte. Pourtant le gamin s'en tira à son honneur, il travaillait beaucoup et cela l'avait aidé.

Si l'on veut perdre un homme, ou même seulement le punir, il suffit de le laisser oisif. Aussi le capitaine chargea-t-il un vétéran humain de veiller sur Yago, et surtout à ce qu'il ne reste jamais seul et livré à lui-même dans les premières semaines.

Au soixantième jour -selon la désignation arbitraire du journal de bord- Yago se trouva être un mousse averti, prompt à s'acquitter des corvées et toujours vigilant, ce qui épargnait les coups de lanières. Agile grimpeur, il n'avait pas son égal pour frotter les cloisons et mettre aux cordes les vêtements à sécher; ses mains avaient acquis vigueur et prestesse avec leurs cals, on le voyait sans trêve courant et bondissant de haut en bas du Gilgamesh sur ses pieds nus et durs.

Son éducation avait été sévère et, de ses parents, à dater surtout de leur conversion, il tenait l'expérience amère d'une vertueuse tyrannie - aussi les deux ou trois corrections qu'il reçut lui furent-elles bénignes. Mais le fait est qu'on l'instruisit mieux sur la nef et, parce qu'il consentait, il apprit vite.

-Une vrraie petite grraine d'astrrot... -apprécia Marhalan, l'officier des Azizuls, qui lui enseignait les rudiments de technique que tout un chacun doit posséder chez les gens du Haut Espace.

Une astronef est son propre univers où tout le monde -équipage ou passagers- se voit assigner une place et se voit soumis à une discipline très strictes, car la moindre friction peut à la longue susciter l'enfer. Il y est vivement recommandé d'avoir son violon d'Ingre et ses activités de groupe, car l'ennui n'est pas le moindre péril.

Yago ne perdit pas son temps, affamé de connaissances nouvelles qui lui étaient auparavant un fruit défendu.

Pensez: à l'âge où la curiosité du monde s'éveille, on l'avait assommé d'édifiantes doctrines et à présent l'Univers entier lui devenait accessible, grâce aux récits de ses aînés.

Par contre, le capitaine s'en était assuré, le garçon ne croyait plus ce que les siens affirmaient des races étrangères.

On traversa de part en part la Confédération. La Hanse est jalouse de son commerce, et malgré la paix signée il arrive malheur aux intrus, inmanquablement suspects: de toutes manières les Hanséates se réservent en droit l'accès de leurs propres mondes. Enfin, ce fut le système d'Heka.

Heka faisait partie de l'empire tchirg et il s'y trouvait une colonie de Saiphans, mais cette fois il n'y eut pas de réponse aux demandes d'atterrir.

On finit par s'y résoudre sans permission, et la surprise était de taille! De la base militaire et des cités, il ne restait plus rien ou presque... Les villes indigènes ne paraissaient pas avoir souffert, mieux valait toutefois n'en pas approcher.

Un raid des Confédérés, des Francs-Corsaires au cours de ces longues randonnées partant de la Tête de Cheval... ou bien la fuite précipitée et les destructions suite à quelque bataille perdue. Car Saiph reculait sur presque tous les fronts, et les pirates étaient comme des vampires au voisinage des nébuleuses. Les témoignages embrouillés des Tchinos

n'aident pas à éclaircir l'affaire.

Le capitaine Strickland avait besoin de Mrow Muurn Lowr, le gouverneur, afin qu'on l'introduise -à des conditions raisonnables- auprès des tribus du continent nord pour son négoce de pelleteries.

Le Gilgamesh prit encore la précaution de cinq ou six tours en changeant d'orbite, son artillerie prête à tout événement.

Rien ne se produisit. Strickland résolut de se poser.

Deux heures après, le sable refroidissait en coulées brillantes sous les tuyères silencieuses. Le soleil bleu-blanc sauvage cuisait au four les entablements et les pitons de roches ocrées. Un souffle torride agitait par à coups les bras maigres d'arbres noircis et creusait la houle poudreuse des herbes.

Au crépuscule violet accourut la horde des Tchinos, hurlant pire que des loups et les étincelles rouges des torches se reflétant sur l'acier noir des cimeterres.

-Les Farkas... -dit Strickland, plus soulagé qu'il ne laissait voir- Ceux de Bact, la plus conséquente principauté du pays d'An Er, d'après ces queues teintes à leurs lances.

Il y eut en bas de longues palabres, au milieu d'une foule de barbares velus à croupetons près de leurs puantes montures écailleuses, et Yannaïr Hhaoo Yâh, chef de Bact, fut invité à bord avec le gratin de ses vassaux.

Ils vinrent. Grands, épaules musculeuses et reins étroits, ceints de peaux tannées, poilus d'une même épaisse toison brune ou rouge, plus que jamais semblables à des loups de civilisation récente. Leurs yeux fauves, fentes obliques de méfiance et de ruse, calculaient sans cesse en retrait d'une trop démonstrative cordialité. Des oreilles pointues dépassaient du bonnet de fourrure, où étaient cousues en couronnes des dents d'ennemis. La steppe farouche, ancestrale, entrait de plein pied dans l'âge stellaire avec l'odeur du cuir, du suint des poils encore gris de poussière et celle -tout à fait innommable- des coursiers squameux.

-Hou!... -fit le meneur de la troupe hirsute en apercevant le garçon-.



Un nouveau, et tout jeune... Voyons s'il n'a pas le foie jaune!

Strickland n'eut pas le temps d'avertir Yago.

Celui-ci recula d'un bond et contre-attaqua des poings... Le Tchino en suffoquait presque, moins de surprise que d'étonnement.

C'est qu'il avait appris à se battre, notre Yago!

-Kou..ou... -grogna Yannaïr, jetant son terrible coutelas enmanché de corne dont il avait menacé le jeune humain.

Il s'en suivit une lutte fort brève et extrêmement brutale, au terme de laquelle Yago toucha des épaules, la poitrine écrasée sous le poids du seigneur de Bact, et saignant d'abondance du nez et de la bouche.

Au lieu de se plaindre, il lui sourit insolemment. Ce qui acheva de lui gagner le Tchino.

-Je t'invite avec ton chef -conclut-il, et sa bourrade d'amitié manqua de le renvoyer par terre.

Yago, se retournant, croisa le regard bleu impénétrable de son capitaine et comprit qu'il avait oublié la plus importante leçon. C'était une faute grave que la sienne, et pourtant il s'y trouvait comme du génie. Cette témérité d'adolescent fougueux allait être à l'origine d'une étonnante aventure. Et tout d'abord, inexplicablement, il échappa au fouet.

Voyez plutôt.

Le lendemain, ils arrivèrent au bourg, salués par la musique ronflante des cornes et les interminables hululements joyeux des femelles de la race. C'était à n'en plus finir des ruelles tortueuses grimpant au ciel de midi, des maisons aux murs de terre parfois blanchies à la chaux qui se pressaient en troupeaux derrière les remparts de briques crues. L'air frémissant de chaleur était en tous points celui d'une ménagerie mal tenue et le trot déhanché des montures osseuses complétait à ravir la première sensation. Par bonheur les étrangers avaient des pilules aussi pour cela, et l'escorte des cavaliers torse nu repoussait la multitude glapissante.

Yago eut sa place à la table du chef et du capitaine. Et il lui fallut

boire trois grands gobelets de cuir remplis à ras de lait fermenté raclant la gorge, après la dévoration des viandes.

Et puis, contenter Owatha.

Car Yago ne put retourner au vaisseau la fête finie. Il resta, nanti de bons conseils et d'avis pour le moins salaces, à affronter la jeune et ardente fille du chef. Sa découverte de l'amour se fit en tempête, ce qu'il subit et ce qu'il fut obligé de faire eut particulièrement scandalisé ses parents s'ils l'avaient su.

Ceux qui se donnent le nom modeste de "Vrais Humains" appellent la chose Bestialité, et ils ont d'ailleurs banni toute autre espèce d'exotisme. La beauté d'Owatha eut été impie et satanique à leurs yeux sans regard.

Yago ne voyait que sa démarche légère, glissante, et la grâce naturelle de ses gestes, la noblesse innée de son maintien, le charme étrange de son fin visage aux joues plates avec quelques vibrisses sous son nez pointu, l'invite amusée des prunelles luisantes comme deux lunes vertes dans l'obscurité de la chambre. Un corps flexible, des formes allongées, le souple assaut du chaud pelage sur les nattes douces et la tendre brusquerie de muscles impatients, les six petits mamelons qu'il sentait durcir de fièvre contre sa peau, ces ongles s'oubliant à griffer un peu... le souffle saccadé et sa langue rouge.

Il entra en elle: c'était brûlant et délicieux!

Débarrassé des mythes vengeurs de la religion familiale, il n'en souffrit pas moins des furies de la Louve déchaînée. Finalement, il triompha d'elle, la domptant comme il sied, et à son tour lui infligea tribut.

Chaque nuit se passa ainsi en orages de plaisir, avec des caresses savantes et d'âpres baisers à la mode tchino. Le jour il sortait avec Achâ, le plus jeune frère d'Owatha, luttant contre lui ou un autre au camp des garçons qu'on préparait à la guerre, s'exerçant à manier les armes du pays, accompagnant son ami chasser avec une sorte d'oiseau membraneux sur le poing. Il lui fallut aussi parler et raconter vaisseaux et planètes, affrontements démesurés des flottes dans l'infini cosmique,

les desseins de l'Empire, intrigues de vice-rois et de lieutenants impériaux même... et surtout des aventures, la Course des étoiles: les pirates jaillissant de quelque nébuleuse comme des épaulards après un gros cétacé.

Ce fut un gars vainqueur -quoique meurtri, mordu et griffé de partout- qui s'en revint à la coupée du Gilgamesh. Et pas peu fier!... Ce qui l'aida à répondre aux plaisanteries des hommes, dont certains eussent bien voulu être à sa place.

Grâce à lui, en partie, se firent d'excellentes affaires. De courtois les rapports avec les Tchinos d'An Er étaient devenus franchement amicaux, et il y entrait une très profitable familiarité. Les fourrures s'amoncelaient dans le coin de cale d'où avaient été arrachés, autrefois, neuf dixièmes de chat sauvage effrayés et furieux.

Yago était à Bact, en pleine bataille avec Owatha, quand déferlèrent les Adjuls. Alors, sans y réfléchir, il sut de nouveau se conduire comme il fallait aux yeux des Tchinos.

Et voici comment le mousse fit honneur à son vaisseau.

Les Adjuls aux turbans jaunes dévalaient de toutes parts sur Bact engourdie, trompes mugissantes, tambourinant à coups de talons calleux leur charge aux flancs abrasifs de bêtes frénétiques. C'étaient les princes sauvages des montagnes du sud où les bras des nuages enlacent les pics gris et blancs, âpres tout autant que les gorges encaissées de pierre rouge du Mekht où ils avaient vu le jour: tous razzieurs jeunes et fort endurants, d'une même vigueur sèche, sans peur ni pitié, riant des pires choses, pleins de cruauté et de ruse, implacablement avides...

Et ils émergeaient de la forêt de pins en vagues cahotiques, envahissant les pâturages et les champs cultivés. En un instant les récoltes furent perdues.

Déjà leur ressac battait les murs. Les montagnards avaient des piques meurtrières, des sabres dentelés et leurs arcs de corne. Plus quelques mauvais fusils à rayons de tirailleurs mercenaires -car les Saïphans levaient des troupes sur Aï.

Yago boucla sa ceinture, avec le lourd pistolaser et la dague d'Owatha. Il surprit, sans comprendre, une fugitive lueur de triomphe dans les yeux étirés de la princesse barbare et sortit dans la rue enfumée où dansaient les torches, en compagnie d'Achâ, tout pareil à un antique guerrier mongol.

Il fut au rempart, tirant sur des cuirasses laquées, faisant claquer et grésiller l'air froid de la nuit. Des visages effroyables se fendirent et éclatèrent à ses droits jets de feu. Puis il empoigna par le canon son projecteur de poing, travaillant de la crosse et du couteau. Achâ taillait à son côté, le couvrant parfois de son bouclier rond, et à l'accalmie il le félicita avec un sourire de frère dans la fente de ses yeux gris.

Yago ne sentit pas l'épée, la longue épée de nomade, qui lui mordait le flanc. Achâ fit gicler les boyaux du pillard et chancela, frappé à son tour: il tomba le crâne défoncé par une double hache, en dépit de son casque pointu.

Aux échelles se tarit le flot adjul, refluant aussi vite qu'il était monté. Les flèches plurent encore en sifflantes volées, mais l'assaut touchait à sa fin et l'humeur connue des nomades laissait croire qu'il ne serait pas renouvelé.

Les brigands des monts renonçaient pour avoir manqué l'effet de surprise, se retirant chargés de blessés et de morts. Ils s'en allèrent fièrement, assez satisfaits quand même de leur boucherie et avec de hargneuses volte-faces dès qu'on les serrait de trop, comme une meute rentrant sous bois.

Il y avait d'autres carnages et butins offerts: ils se vengeraient sur les villages des collines ou ceux de la basse plaine où se rident les eaux de l'Axou. Aï est dans l'ensemble un monde féroce, à l'exception de vieux royaumes, et les Saïphans n'ont pas coutume de civiliser inconsidérément leurs aborigènes -il pousse çà et là dans la steppe des entassements de crânes d'une grande éloquence.

Le jour et la nuit suivants eut lieu la fête sauvage des Farkas.

Ils auraient pu mourir, les guerriers de Bact! Et les Adjuls mettre à la cangue leurs compagnes et leurs enfants, les pousser au long des pistes et dans les rues des villes étrangères pour les vendre à l'encan. De Bact ils auraient fait un énorme feu de joie. Mais ce n'était pas leur victoire qui se fêtait!... Et ils ne pouvaient que regarder de toute leur haine, babines à demi retroussées, ces prisonniers farouches accroupis dans la poussière, et ,attendre liés à une même corde que se décide leur sort. On dansait en brandissant des lambeaux rouges, des trophées virils qu'on s'arrachait à l'occasion. Il y eut un sanglant jeu de balle avec des têtes fraîchement coupées, des beuveries sans frein et les étreintes forcenées au hasard des passions.

Les captifs tous nus, leur poil rude encroûté de plaies et les poignets ramenés aux omoplates, défiaient la voix rauque en rageant sous les outrages ou couraient désespérément pour échapper un instant encore à l'amusement atroce des femelles et de la marmaille, aux ongles de la horde rieuse... à ceux-là était donnée une chasse interminable et des bouches ricanantes clamaient l'hallali dans l'accul des cours exiguës; on les malmenait jusqu'à ce qu'ils fuyent en aveugles pour les forcer à nouveau et les traîner -enfin- à leur agonie. Tous rôtirent au milieu des rondes, lardés de copeaux, graissés et avec des cailloux en tas chauffant sous eux. Ils se tordirent et noircirent dans la lente flamme. Yago, porté en litière, dut voir ces charbons vivants qui, la plupart, essayaient de ne pas hurler et Owatha de corps en corps soignant sa vengeance. Owatha, princesse de droit dans cette danse de mort, et que ce soir il prenait en horreur.

Miséricordieusement, il perdit connaissance quand elle se souvint de lui.

Il se réveilla, émergeant de son cauchemar sur une couchette du Gilgamesh.

Yago était complètement remis lorsqu'il fut l'objet d'une visite tout à fait officielle: Yannaïr Hhaoo Yâh le réclamait à Bact.

A ce moment rit Banbahadur... Le vieux est un diable d'homme qui eut en son temps une maîtresse non-humaine affamée de lui. Il est sec comme du cuir et aussi dur que de la corne: il fut soldat à veste verte de l'Empire pour commencer et l'armée vous trempe son homme, ou bien le brise. Johnny Banbahadur eut la même surprise avec sa panthère tchirg-Kposhi, d'une famille ruinée et déchue ayant trouvé refuge dans l'Imperium solaire, et il parvint de justesse à échapper aux griffes du clan de la belle féline. Il m'a raconté pire mésaventure de certain major des Fusiliers qui voulut apprendre la langue ptzâne et que d'élégants humanoïdes parfumés à peau bleue massacrèrent au fond d'un ravin. A vrai dire: de bas fonctionnaires, des commerçants, plus d'un subalterne et soldat terrien, jusqu'à des missionnaires de sectes se mettent en ménage et nul, à ce jour, ne s'en soucie -à part les originaux.

...Un Agent politique très avisé usa de ses curieuses amours pour se rendre maître de toute une planète de chevaux à grosse tête et tentacule de chaque côté du cou.

Toujours riant, Banbahadur passa la langue sur ses lèvres barbues et découvrit les chicots bruns de ses gencives. L'oeil allumé. Trop brillant, même pour l'argoli.

-Yago n'avait pas volontairement causé cet état de choses, mais il y avait trouvé plaisir et une brutale volupté. Le peuple des guerriers hirsutes venait, à présent, le chercher. C'était délicat, mais le capitaine Strickland se devait lui d'arranger l'affaire...

L'idée fut d'un Bugloo. Les Bugloos sont un peu télépathes par moments, ou particulièrement intuitifs, et l'un d'eux devina ce que souhaitait le chef de Bact.

Découvrir à temps la pensée d'un barbare vaut mieux que le secours -souvent tardif- des canons de la Navy ou d'un détachement de Tuniques Vertes. C'est pourquoi Strickland appréciait les Bugloos.

Le Mousse, quant à lui, se voyait déjà fils adopté d'un roitelet sanguinaire et l'époux d'Owatha qui dépeçait des moribonds, vieillissant sur un monde cruel à moins d'être écharpé d'abord.

Sârdula, le paratigre, s'offrit à escorter Yago pour qui il avait de l'amitié. D'aucuns chez les hommes haïssent ce genre d'animaux à front renflé et notamment les Anthropogénistes qui, pour leurs craintes de fanatiques, les extermineraient volontiers. Au collier du grand tigre -humain par l'intelligence- était une boîte noire qui traduisait son feulement en bon anglique.

Je ne pense rien que de très bien de la politique impériale, la discrétion étant la plus salutaire des vertus civiques, mais je crois pourtant qu'on fait erreur en remettant sans leur avis ces êtres modifiés aux brigades coloniales. Un Sârdula peut prétendre à meilleure destinée que de traquer et terroriser les autochtones ingrats de nos bienfaits, et celui-ci en était persuadé car on l'enchaîna pour son refus de suivre la trace d'esclaves fugitifs... A ce jour existe une multitude de "sous-humains" conçus à notre ressemblance et pour une vie de parias, cela pourrait se porter en compte demain.

Sârdula eut de la chance, Strickland était là pour ouvrir de ses crédits la porte de la cage et le délivrer des séances de redressement neuronique... Et le capitaine, sans son paratigre, eut été victime des troupes grises de Bételgeuse: quelques soldats perdus fuyant ceux de l'Astro-Marine impériale.

La délégation du Gilgamesh, qu'accompagnaient Banbahadur comme fusilier et une longue créature rayée dont la seule présence incitait à la modération, monta à la tour dominant la ville rougeyante et qu'incendiaient aussi les derniers feux du crépuscule. On étira la discussion jusqu'aux grisailles annonçant le matin, et il fallut contenter un certain nombre d'idoles par les rites appropriés. Owatha grondait dans son coin, cachant sa défaite et sa rage -elle ne pouvait rien changer aux projets matrimoniaux de son père, ni au refus de Yago de mêler leurs sangs- mais elle introduisit un épouvantail de vieux sorcier au poil blanc qui se roula par terre et se mit aussitôt en devoir de baver, éructant des abominations. Le chef hérissa sa fourrure rouille, mais n'osa intervenir avant que l'ancêtre n'eût fini. Sârdula était debout, immobile, dardant ses terribles yeux verts sur le shaman qui ne s'en aperçut pas, faisant grand train de manigances et d'imprécations au mode aigu. Banbahadur crut alors voir frémir la robe d'or strié du souple et vigilant compagnon qui, un soir de jungle, détourna sur lui la furie élémentaire du tyrannosaurus rex -sauvant ainsi un trio de chasseurs trop maladroits pour mériter de l'être. Sârdula fut sans doute le premier à comprendre, si c'est bien dans ce sens qu'on doit expliquer ce qu'il advint par la suite.

-Je ne sais pas ce que signifiaient les paroles -confia-t-il plus tard-, mais j'ai senti comme une malédiction... et l'impression de forces immatérielles qu'il invoquait.

Les autres s'en souvinrent à l'heure d'Epouvante, et leurs actes furent conduits par un atavisme de croyances sinistres qu'à tort on dit oubliées. Mais, avant cela, ils en rirent seulement et se moquèrent de Yago.

Le Gilgamesh s'en fut aux mondes tchirg, descendant sous la Ceinture avec des détours au large des zones où se mesuraient les escadres. Il échappa de peu à l'essaim d'avisos armés d'un porte-vedettes: l'Empire Terrien est présentement en paix avec les Confédérés, mais par ici Bételgeuse et la Grande Hanse sont sujettes à l'amnésie.

Yago admira les magnifiques palais des seigneurs, bleus, verts et or, que les nobles bâtissent avec un luxe infini de raffinements -mais aussi en forteresses de clans jaloux sur le noir secret des complots, vengeances et labyrinthes. Il parcourut les quartiers de commerce jouxtant aux astroports. Il entrevit également le sombre dédale des bouges où guette comme des goules le peuple avide des courtisanes et des mignons; à l'ombre d'un mur dentelé, il imagina l'atroce misère et la détresse sans espoir des esclaveries.

Pour les enfants de la Terre, le règne de Saiph est partout démesure et fabuleuse étrangeté. Les hommes du Gilgamesh avaient quartier libre dans les parties ouvertes de chaque ville et les plus jeunes béaient de stupeur en émerveillement: c'était une débauche insensée de visions in-



comparables, ravissantes ou quelquefois obscènes, où se diluaient finalement tous les sens dans une nébuleuse de mystères dorés. Habitués aux marchands de l'Empire, les Tchirgi se montrèrent amicaux à la manière de félins.

D'aucuns souhaitent une guerre commune contre le Libre-Echange. Mais Terra s'occupe ailleurs: une méchante ligue que mènent les exaltés de Sham... Et elle n'ignore rien des querelles de nobles en factions précipitant leur ruine générale, aussi la pression demandée sur les Hyades ou devant l'orgueilleuse Bellatrix est-elle un vain projet.

A Tazeed, Yago assista de loin aux batailles nocturnes des Agazus et des Zaccoyes se déchirant à plaisir. C'était échauffourées de chats dans la touffeur enténébrée des rues sinueuses, sous les yeux en fer forgé aux grillages des fenêtres et des balcons sculptés.Des appels et des cris à glacer les os éclataient dans la nuit de velours, poignardant les toits torturés en profils d'ombres chinoises qu'argentaient trois lunes. Nyctalope par accident génétique, Yago surprit les horreurs insoupçonnées des autres. Et le jour c'était ronronnements courtois de léopards bien policés, le miel coulant à flot entre deux orgies de sang.

En échange de parfums et d'onguents du Poisson Austral, ainsi que de vraies soies terriennes, Strickland acquit une fortune en pierres précieuses. Un prince adolescent remarqua Yago, lui proposant d'entrer à son service et offrant deux esclaves humaines au Gilgamesh; Strickland consigna le garçon à bord, par crainte d'une traîtrise très possible. Un jeune Terrien fut page à Saiph: jeté aux oubliettes, il mourut en arc de cercle entre les griffes d'un clan rival. Ils partirent juste avant les Amours de Chirgu: il y avait trêve, mais toute la Race Dorée se livrait à de perverses saturnales et, plus que jamais, était pleine démonerie.

Le Gilgamesh manqua de chance, pour la première fois, en échouant dans l'adjudication d'une affaire du côté de Wroon.

Puis un propulseur tachyonique se déroba à la plongée, expédiant la nef dans le continuum en vitesse quasi-luminique. Avec l'effet de con-

traction et la durée des travaux, il fallut compter une demi-année de perdue en temps commun.

Ils arrivèrent enfin à Baheera, mais ce fut pour tomber au beau milieu d'une division d'astronefs de ligne confédérés tournant sur haute orbite. La frégate hyadéenne qui les prit en chasse irradia leurs écrans à claquer les générateurs.

La Nébuleuse eut pu les sauver, mais c'était faire peu de cas des Francs-Corsaires... ! Ces pirates-là appartenaient à la race humaine et s'étaient établis aux recoins d'Orion pour détrousser à l'aise les hommes-chats, ensuite ils attaquèrent tout le monde sans discrimination -ne voyant plus aucune différence entre un léopard bipède dépourvu de queue et les Hanséates qui les avaient aidés à venir.

Une paire de "vaisseaux-orques" se jeta sur le Gilgamesh comme des loups sur un cerf. Ils devraient avoir une sorte de radar à faisceau de tachyons de quelque portée car la poursuite continua en hyperespace, et à chaque émersion -indispensables dans ces parages mal connus- ils apparaissaient plus proches.

A la fin c'était la cannonade brève et l'abordage de nefs rapaces accolées, la tuerie au long des coursives, le pillage... et les survivants, s'il en restait, étaient bons pour le marché d'esclaves.

Donc Strickland se résolut au moindre mal -qui eut été la pire catastrophe en d'autres circonstances.

Ceux des Mondes Libres n'étaient pas assez fous pour imiter leur suicide !

Et le Gilgamesh s'enfonça bravement dans l'enfer lumineux des gaz ionisés, éclos à l'Epée d'Orion avec sa frange verte en maléfique couronne éthérée. On mit le cap en dessous, sur les chaudes étoiles du trapèze, espérant bientôt sortir.

Nùl ne se soucie de traverser une nébuleuse, et seule l'urgence du péril y avait précipité Strickland. Il est impossible de passer en inter-espace dans cette saleté et il faut ralentir l'allure, naviguer dans le

sens des courants sous peine d'un mitraillage de débris. Et ce piège peut vous garder, dérivant au fil des années ! Un pilote habitué des lieux les eut dégagés et, tout d'abord, sauvés de la Peur. Hélas, pouvait-on prévoir tant de malchance ! ...

Sans plus s'arrêter le Gilgamesh tomba à travers les brillantes nuées de la Mort Radieuse, et dégringola de même par toutes les affres de la Crainte jusqu'à ce que l'Angoisse ouvre le gouffre obscur, vertigineux, de la Terreur -où pour finir s'abîme la raison des plus forts.

Et, comme de tels événements ne vont jamais seuls, une fièvre bizarre non reconnue de la Science saisit le capitaine, l'empoigna à la gorge et l'enfonça dans son délire personnel peuplé d'inexplicables visions.

C'était comme s'il était présent au suicide des deux Azizuls qui s'embrochèrent mutuellement sur leurs fines épées de parade.

Il vit les Bugloos gagnés d'une même transe religieuse, coassant des prières monotones à un grotesque petit dieu de jade extrait avec égards de son écrin incrusté de perles et s'entaillant les poignets pour l'arroser de sang glauque. Et ces invocations lancinantes ne servaient de rien, car la nef s'empêtrait toujours plus profond aux rêts gazeux de la Grande Nébuleuse.

Leur destin -tel que l'avaient décrété les Maîtres de l'Espace et du Temps- était peut-être celui de ce vaisseau étranger, un géant dont la coque lépreuse et recouverte en croûtes de poudre grise disait l'âge, et de tous ces gens immobiles vêtus de filaments, d'une blancheur d'os gratté. Sans jamais être monté à bord, Strickland sut que l'astronef fantôme emportait dans sa course éternelle, autour d'un astre invisible, les exosquelettes de ses morts et qu'ils n'en finiraient plus de hanter leur prison de lumière.

...La Nébuleuse si claire, éblouissant suaire, les noyait dans une mer de flammes et riait de tous ses feux !

Allongé, immobile, les yeux grand ouverts et hallucinés, Strickland se heurtait à des images folles, confondant les âges et les mondes.

Il vit d'étranges processions tourner en des cercles de pierres dressées aux étoiles... Il vit des êtres coassants s'enfoncer dans l'eau noire et la vase des grands fonds; abandonnant leur gaucherie ainsi qu'une vieille peau, ils nageaient vers des grottes sous-marines, éclairées de feux vivants et où somnolaient d'inexprimables horreurs... Il vit l'obsidienne décharner des visages et des corps de femmes, des adolescents bouter la flamme aux bûchers et se tordre des vieillards en torches hurlantes... Il vit une multitude octopode dépecer à gestes lents un de leurs congénères, à la peau moirée et non mate...

Il vit des humains, ses propres hommes qu'il avait choisis aux astroports de vingt planètes impériales, se rassembler en conciliabules avec des mines graves... Distinctement, très proches, muets, flottant dans le désert gris qui, maintenant, l'entourait; il vit ces visages tendus, sinistres et funèbres d'une gravité mortelle... Ses hommes du Gilgamesh, ses compagnons des routes étoilées, il les vit avec des visages résolus et concentrés, et des yeux fixes de fanatiques...

Il lut sur les lèvres, il lut des adages remontés du fond de l'Obscurantisme, des adages issus à la lisière de la préhistoire et qui étaient nés aux clairières ou dans les cavernes des chasseurs d'ours, les adages de ceux qui furent les premiers à lancer un tronc d'arbre au ressac des vagues et qui -un jour de terreur- perdirent la côte de vue... Des formules et des rites propitiatoires qui déchireraient, peut-être, la trame des envoûtements et du malheur... Le sang du mousse !

Il accueillait avec inconscience et roulait sans fin dans sa tête folle cet adage venu d'un passé multi-millénaire, cet adage qui dégorgeait la peur des âges d'ignorance et de démence...

Une mer étale, nappe d'huile immobile luisant au clair de lune, portant d'étranges vaisseaux dont la proue et la poupe griffaient la nuit, d'étranges vaisseaux aux voiles flasques et aux rames relevées... Des guerriers moulés et masqués de bronze, démons rouges à la lueur des torches, qui

traînaient une jeune fille en tunique blanche... le sang jailli sous le couteau consacré, le couteau d'or que brandit le prêtre du Dieu océanique, et les grandes voiles qui se gonflent, et la flotte qui cingle vers un rivage de marbre...

Strickland confia plus tard qu'il avait voulu appeler, mais que ses mains lui échappaient et ne parvenaient pas à toucher le bouton de sonnerie... quelque chose aussi l'en empêchait... Ses muscles étaient engourdis et paralysés... Une voix lui disait de se tenir en dehors de tout ce qui allait se produire, que le salut de tous et celui du navire était à ce prix...

Il vit des ombres acculer Yago dans un angle des coursives... Une lutte s'engage, une lutte muette, confuse, sauvage... un flot d'images violentes, heurtées... Il vit l'énorme patte de velours de Sârdula, bondissant, renverser le mousse qui s'échappait, le rouler et l'aplatir comme une proie... Une large patte à la fois puissante et douce, feutrée, griffes soigneusement rentrées et de fermes coussinets pesant avec prudence sur Yago, Yago qui ouvre d'immenses yeux effarés et dont la bouche hurle sous l'avalanche de fourrure, auparavant amie, qui l'a terrassé par surprise... un cri bref, désespéré, de rage, d'angoisse et d'incompréhension. Bizarrement, il se vit lui-même ordonnant de châtier un gamin tout hérissé et aussi crachant qu'un chat en fureur... Mais les grognements de Yago, les rires des astrots bataillant pour le maintenir n'étaient plus... il y avait seulement des visages...

Il était à l'ultime crise de sa maladie, mais il l'ignorait.

Soudain se brillèrent à nouveau les images, il flottait dans son vaisseau silencieux et tel un sépulcre, il errait au long des couloirs déserts... Il dériva comme un bateau abandonné au flot et, comme un bateau abandonné, un courant le saisit et l'entraîna. L'entraîna irrésistiblement à ce poussiéreux recoin, au plus profond des soutes, là où jadis... Il y avait combien de temps de cela?... Des années... des siècles... Il ne savait pas... Il ne savait plus...

Car le temps avait cessé d'exister et la Durée était un brouillard où se mélangeaient en vifs tourbillons ou volutes lentes le passé, le présent, l'avenir... Et les yeux de son esprit halluciné assistèrent à la chose sans nom, au rite ancestral, plus sauvage que celui des Bugloos.

Yago dévêtu, les poings garrotés à une barre et les chevilles rivées à l'anneau du plancher, qui se tordait rouge des épaules à la cambrure des reins dans une lueur sang, et qui grimaçait dents à nu son rictus de torture... Un bruit... le bruit mat des lanières qui sifflent, s'abattent, lacèrent et secouent implacablement le garçon! Les cruels Tchirgi, qui pincent, égratignent ou chatouillent à tuer de convulsions, font -ainsi parla Banbahadur- injure au fouet. Lui seul tire des corps un ardent paroxysme de douleur, et les jette pantelants des frissons de l'agonie...

-Briser le sort... -souffla Diomède qui tenait le manche- Est-ce assez?

Sârdula, dubitatif, feulait en plissant sa face rayée: -Non... -Et ses lèvres noires se fronçaient de déplaisir et de commisération, ses yeux brillant comme deux lampes vertes. Il rugit sourdement: -Courage, Yago... Continue!

-Le tigre a raison. Il faut fouetter encore notre gars -insista le vieil astronaute barbu qui savait d'anciennes histoires, et aussi que l'Espace nous réserve maintes diableries en ses profondeurs-. Sinon, tout ce que nous avons fait est perdu!

La vague embrasée de la fièvre et du délire submergea Strickland; en ressac de marée montante, en houle terrible elle le submergea, le flamba de la nuque aux talons et puis se fit très froide et le glaça des talons à la nuque, gelant l'épine dorsale et la moëlle de chacun de ses os... La fièvre l'écrasait tandis qu'il était à Bact, et qu'un shaman dansant ralentissait sa danse et s'affaissait peu à peu jusqu'à choir sur le sol, écumant, animé de soubresauts convulsifs et maudissant toujours de ses yeux démentiels...!

La fièvre consumait Strickland, qui se noyait dans les laves et les visons. Il vit crouler Yago dans ses liens. Et il gisait haletant sur le plancher de métal, zébré d'écarlate, les côtes soulevées comme de sanglot. Prisonnier d'un cercle de visages durs, impassibles, et d'un effroyable muffle de tigre aux prunelles rondes phosphorescentes, semblant tous attendre d'une même passion...

Mais c'est le rêve de Strickland, bien sûr!

Et alors?... Alors le capitaine s'est soudain senti libéré, alors il a pu lever la main et toucher le bouton de la sonnerie, et alors l'intercom livra issue à sa voix encore pâteuse:

-Je veux que Yago vienne, tout de suite...

Il l'avait certainement rêvé, c'était impossible... Quelque chose d'aussi insensé! Ce ferment de terreurs ancestrales ne pouvait renaître dans son astronef. Mais il voulait en avoir le coeur net. D'un pas mal assuré, il sortit de sa cabine devenue infirmerie et où on l'avait isolé.

Yago arrivait, tête pendante, cheveux ruisselants, ayant peine à respirer et s'appuyant à deux astronautes.

-Une mauvaise chute, capitaine -expliqua sans s'émouvoir le barbu à face sévère de patriarche fondamentaliste. Paupières mi-closes, Sârdula filtrait un regard de félin. Strickland s'avança, il allait lui relever la figure et ôter cette salopette incongrue aujourd'hui... Yago se bornant d'habitude, en dehors du service, au gilet ouvert sur le torse nu...

Et tout bascula; la pesanteur s'accrut et décupla tout au long d'une déchirante éternité, un poids formidable s'appesantit pour les réduire en pulpe, en bouillie...! Avec un sifflement de vipère démesurée, le filin d'acier se tordit, se brisa, fendit l'air et se noua à la poitrine de Yago... et -finalement- le laissa inerte aux pieds du capitaine. Les épaules du garçon, son dos, ses flancs étaient une seule hideuse plaie...

Les écrans tendus à rompre du vaisseau étaient grillés, peut-être s'agissait-il d'une de ces bombes de gaz que projettent les étoiles. De minuscules fragments d'astre avaient frappé à l'arrière du Gilgamesh,

le faisant virer et tourner sur lui-même ainsi qu'une toupillière mais - par miracle- sans causer d'irréparables avaries.

Et quelqu'un cria:

-Nous sommes à l'espace libre !